

J. P. R.
Guillaume

**REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE**



VI^{me} ANNÉE - N° 2 - AVRIL-JUIN 1931
ÉDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 2 :

PIERRE VAN DER MEER DE WALCHEREN	<i>Le Paradis Blanc : Fin</i> . . . 97
DOM P. RAPHAEL HÄNE, O.S.B.	<i>La Signification des Jeux de Calderon à Einsiedeln.</i> . . 115
MARCEL MALCOR	<i>L'Economie contemporaine :</i> Le Travail, les Assuran- ces, le Capitalisme . . . 122
EDMOND CHAVAZ	<i>La Conférence de Lambeth :</i> Problèmes et solutions . 159
ALEXANDRE CINGRIA	<i>Souvenirs d'un peintre am- bulant : Vitrail et Vitraux</i> 186
CHARLES JOURNET	<i>Réflexions et Témoignages sur le Chapelet</i> 196

MOSAÏQUE DE RAVENNE

C'est à Son Excellence Monseigneur Besson que nous devons de pouvoir présenter aux lecteurs de Nova et Vetera, la belle reproduction en or de la mosaïque de SAINTE PERPÉTUE qu'on voit dans la chapelle archiépiscopale de Ravenne, et datant de l'an 500 environ. Nous avons rapporté d'après le P. Jacquin (Nova et Vetera, 1929, p. 448) l'émouvant récit du martyre de sainte Perpétue. Cette mosaïque est reproduite dans l'ouvrage de Mgr Wilpert, Die römischen Mosaiken und Malereien, t. III, p. 94.

BIBLIOGRAPHIES	203
----------------	-----

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) Fr. 9.—
 Prix du numéro » 3.—

S'adresser aux éditeurs: **Fragnière Frères, Fribourg**
 Compte de chèques: II a 20. Téléphone : 2.12

LE PARADIS BLANC¹

5. *Un Chartreux parle.*

TOUTE vie est mystérieuse dans son principe et son opération. La vie contemplative est la plus profonde des vies, et la plus véritable. C'est pourquoi elle est aussi la plus secrète comme la plus inexplicable. Trop simple et trop spirituelle, pour que les paroles humaines puissent l'exprimer complètement.

Ceux qui ont parlé d'elle ont dû, pour être compris du monde, n'en présenter le plus souvent que les aspects encore extérieurs, et n'en détailler que les caractères secondaires: « Toute la gloire de la fille du Roi est demeurée cachée ».

C'est qu'en effet la vie contemplative est une activité simple en elle-même. Mais elle est susceptible d'être considérée de plusieurs façons. On peut envisager ses manifestations et ses effets externes et relatifs ou pénétrer au contraire dans son essence absolue.

Extérieurement, la vie d'un religieux contemplatif comporte certaines conditions qui sont comme sa forteresse contre le monde et le péché. C'est là qu'il fera mourir le vieil homme, qu'il ressuscitera à la vie de la grâce. Son premier effet, celui dont on parle le plus souvent peut-être — est de sanctifier le religieux. Il y trouvera, s'il est fidèle, une existence pleine et harmonieuse.

La vie religieuse, en outre, déborde sur le monde des âmes. C'est son deuxième effet, plus large et plus noble: la génération des âmes à la grâce par la puissance du sacrifice et de la prière. Mais ce n'est que le rayonnement de la vie d'union, ce n'est pas encore son centre et son foyer.

Quelle est donc la source première et le terme de la vie spirituelle — et plus spécialement de la vie cartusienne ? C'est ce que nous essaierons tout à l'heure de faire comprendre. Mais disons quelques mots d'abord, et de ses conditions externes

¹ Voir *Nova et Vetera*, 1931, p. 1.

et de ses effets immédiats. Le monde d'ailleurs les reconnaît parfois, il ne les ignore pas totalement.

a) Moyens cartusiens.

Mortification des sens par les austérités d'une Règle sévère, mortification de l'intelligence et de la volonté par l'obéissance, mortification de tout l'homme par la solitude: tels sont les moyens ascétiques et les conditions dans lesquelles se développe la vie contemplative des chartreux. L'ensemble des pratiques que nous résumons sous ces trois chefs constitue ce qu'on appelle la pénitence cartusienne.

Entrer au cloître, c'est se convertir, c'est-à-dire se détourner du monde et se retourner vers Dieu. Tel est le début de la vie cartusienne comme de toute vie religieuse. Ceux que l'appel divin conduit à la solitude ont entendu la parole évangélique: *Poenitentiam agite. Vade, vende quod habes*. Il ont donc fait effort avant tout pour se détacher de la créature, pour rompre les chaînes de notre servitude. Ces actes de dépouillement et de soumission ne cesseront jamais d'être nécessaires. Nous aurons toujours à lutter contre notre nature déchue. *Militia est vita hominis super terram* (Job. VII, 1).

Ces actes sont à peu près tout ce qu'on connaît dans le monde des Ordres contemplatifs. Dans la vie des saints, ce sont presque uniquement ces pratiques qui ont frappé les hagiographes. Assurément, elles sont nécessaires, si on veut arriver à la vie d'union. Pour les comprendre néanmoins, et pour éviter toute méprise, il convient de noter que les manifestations extérieures de la pénitence ont toujours un caractère *négatif et relatif*.

Négatif: car elles n'ont par elles-mêmes aucune valeur intrinsèque, leur rôle étant seulement d'écarter certains obstacles.

Relatif: en ce sens qu'elles doivent, pour ne pas rester stériles, être rapportées à leur fin intérieure: l'amour divin, l'union à la Vie Divine. C'est dire que les mortifications des chartreux ne peuvent, par elles-mêmes, servir de base à un jugement porté sur la grandeur de la vocation cartusienne. C'est dire aussi, qu'il est faux de les prendre pour des buts ou de s'imaginer que nous avons mis en elles notre idéal.

Nos statuts sont très nets sur ce point, et leur intention parfaitement explicite. Plus, croyons-nous, que dans toute autre famille religieuse, la pénitence se trouve ici subordonnée à la contemplation en une gradation pleine de mesure et de sagesse. Les austérités corporelles, définies et réglementées par nos Pères, n'y sont recommandées qu'à la condition d'être comprises dans l'obéissance et informées par elles. L'obéissance doit être le résul-

tat naturel de l'humilité et de la charité. C'est vers celle-ci que tout doit tendre, et par elle tout doit être inspiré et animé.

Notons que les moyens que nous venons de citer ne nous appartiennent pas exclusivement. Ils deviennent proprement cartusiens en revêtant la modalité indiquée par nos Règles. Ceci concerne aussi les *moyens posilijs* qui nous sont communs en général avec tous les Ordres contemplatifs. Disons seulement que les traditions cartusiennes insistent sur trois points essentiels.

Elles nous font placer par de multiples pratiques notre vie intérieure sous le regard de la Vierge, dont nous sommes les enfants privilégiés.

Elles nous invitent de façon particulièrement pressante à vivre de la nourriture divine, du Pain eucharistique. Si notre action de grâce, en effet, est brève après la sainte Messe, c'est dans le but exprès de nous faire consommer en cellule l'union avec le Verbe incarné par amour pour nous, en sorte qu'elle remplisse nos journées et que nous nous abîmions en elle.

Enfin nos statuts louent les religieux qui souvent recourent à la sainte Absolution: cette purification mystérieuse dans le Sang de l'Agneau, plus efficace que tant d'humains efforts et d'œuvres naturelles.

b) La sanctification personnelle.

Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra (I Thess. iv, 3). Leur sanctification propre, tel est certes, — au jugement du plus grand nombre, — le but poursuivi par les religieux chartreux. Purifier l'âme et l'ennoblir par la pratique des vertus patiemment cultivées et entretenues dans la serre chaude du cloître cartusien, en un mot, vivre et mourir dans la loi du Seigneur, c'en est assez pour justifier le sacrifice du monde. Quelques-uns peut-être de ceux qui viennent à la solitude n'ont pas d'autres désirs. Ils ont compris la parole du Maître: *Quid proficit homo, si lucretur universum mundum, se autem ipsum perdat...* (Luc, ix, 25).

c) La conquête des âmes.

Beaucoup, néanmoins, ont conscience d'une mission plus universelle. Ils veulent, en mourant à eux-mêmes, fructifier comme le grain dans la terre, dont il est parlé au chapitre douzième de saint Jean. Ils veulent travailler au salut des âmes, être apôtres, rayonner sur le monde par l'action occulte de la prière et du sacrifice. Le zèle de la maison de Dieu les dévore, et ils souffrent d'un ardent désir de préparer pour l'hôte divin les cœurs, ces temples du Saint-Esprit si souvent profanés.

Ces religieux travaillent pour que leurs frères reçoivent la vie. *Sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in veritate* (Jean, xvii, 19). Ils s'immolent dans ce but et réalisent, avec saint Paul, cette parole: *Adimpleo quae desunt passionum Christi*. (Col., I, 24.)

Leurs sacrifices obtiennent du Maître de la moisson que des ouvriers nombreux et dignes de leur tâche soient envoyés dans le champ du Seigneur. Rien ne leur coûte pour adoucir et terminer les peines des âmes qui souffrent en ce monde et dans l'autre. En un mot, leur apostolat caché est universel.

d) Fin suprême: vivre de Dieu.

Ces buts sont très hauts, et ces préoccupations dignes, assurément, d'absorber une âme. Ce n'est pas en elles, pourtant que gît le secret et l'essence de notre vie. Au début de notre voyage spirituel, nous avons tous traversé la région de ces désirs. Nous devons comprendre que ceci n'est pas encore la terre qui nous est promise. Nous devons aspirer à la possession d'un bien supérieur, plus vrai et plus pur.

Si quelqu'un d'entre nous ne dépassait pas ces fins immédiates, il ne pourrait vivre de la plénitude de sa vocation. Faute d'avoir visé assez haut, il se trouverait n'avoir pas même rempli, dans la mesure où la grâce l'y convie, la mission à laquelle il avait cru devoir s'attacher. Car telle est la loi des conquêtes et surtout la loi des conquêtes spirituelles. Pour atteindre le but sublime une seule chose manque à l'homme affaibli et déchu: la sainte hardiesse qui ose tout espérer d'un Dieu qui ne cherche qu'à se donner tout entier. *Si scires donum Dei!*

Celui qui ne cherche que la Justice du Royaume de Dieu obtient aussi par surcroît la plénitude divine pour lui-même et la rédemption d'un grand nombre de frères. Mais l'âme qui a borné son ambition à sa sanctification propre, ou l'a restreinte en quelque autre façon, risque de n'atteindre qu'à demi le but proposé.

En prenant ses vertus et ses mortifications comme fin, en s'attachant de cette manière trop exclusivement à sa perfection, l'âme ne peut vraiment s'élever assez: elle conserve des liens. Nous devons nous détacher de tout, même de nos pauvres petites vertus, en tant qu'elles sont nôtres. En les recherchant avec trop d'empressement, en se complaisant en elles, on ne fera que piétiner sur place.

Vivre de Dieu seul et pour Dieu seul, tel est le secret profond et l'âme de notre solitude.

Ne plus vouloir, ne plus savoir, ne plus avoir que Dieu seul: de façon à ne rien vouloir hors de lui et à n'atteindre les créatures

qu'en lui et pour lui: c'est ici proprement la vie de l'âme fidèle à notre vocation.

Tout autre souci que cet amour unique est encore superflu, tout ce qui n'est pas l'infini même, est encore trop petit pour le cœur humain.

Les esprits capables de reconnaître la beauté de cet absolu ne sont pas nombreux; telle est notre déchéance. Rares sont les hommes qui ont assez d'audace pour avouer toute leur faiblesse, pour avouer leur néant, qui osent vraiment n'être rien, et être comptés pour rien: *Ama nesciri et pro nihilo reputari*. Ce n'est pourtant qu'en acceptant intégralement cette vérité avec toutes ses conséquences que l'on se prépare à l'accomplissement des promesses contenues dans cette parole de Notre-Seigneur: *Dii estis et filii Excelsi omnes* (Ps., LXXXI, 6).

C'est pourtant vers ce but que, par la grâce sanctifiante, la Volonté divine conduit ceux d'entre nous qui se laissent transformer par Elle, crucifier par Elle, et en Elle-même diviniser. C'est vers cette *Unité* que demande la prière sacerdotale: *Ut unum sint sicut et nos unum sumus, ut sint consummati in unum*. Au-delà de *notre* misérable sainteté, de notre justice impure et dérisoire, au-delà des grâces mêmes dont nous nous sommes enrichis, au-delà de tout idéal social, humain, spirituel même, au-delà de toute sollicitude créée: en Dieu seul: là commence pour nous, et dès ici-bas, la vie éternelle.

Ce qui rend impossible toute « théorie » d'une telle vie, ce qui nous empêche d'en exprimer la substance, c'est sa simplicité même: aimer, vivre dans la Vérité pure, c'est tout ce que la parole humaine en peut indiquer. Pour la faire deviner, nous n'avons d'autre ressource que d'en exposer les effets dans l'âme même qui s'y est perdue, d'en marquer les relations avec les mystères et la vie de l'Eglise.

e) Simplification de la vie affective.

Les choses excellentes sont simples, et la vraie vie, — la vie d'union, — la plus simple de toutes. L'âme s'y trouve comme prisonnière d'un charme divin, incapable de vouloir aucun bien créé, immobilisée dans l'allégresse de l'Amour divin. Une paix incompréhensible résulte de cette indifférence et de cet équilibre où le cœur se trouve établi.

Longtemps encore, sans doute, et jusqu'à ce que la transformation soit achevée, l'âme unie à son Dieu commet, — au moins en apparence, — des fautes, montre des faiblesses. Mais ces « defectus » mêmes concourent à leur manière au progrès de l'amour, et viennent, en portant l'âme à une humilité plus vraie, alimenter

la flamme qui purifie et transforme le cœur du contemplatif. Ses infirmités ne l'étonnent ni ne l'arrêtent, non plus que ses vertus. Car il est au carrefour de deux infinis : l'infini de sa misère et l'infini de la miséricorde divine, *Abyssus abyssum invocat*. Au fond de cette double connaissance il trouve une source inépuisable d'humilité, d'abandon et d'amour.

L'évidence de son néant le remplit de joie. *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi* (II. Cor., xii, 9). Il sait que sa petitesse met en relief la grandeur de Dieu. Il sent, combien est vraie la parole du Christ : *Sine me nihil potestis facere* (Jean, xv, 5). Il prend conscience de l'affirmation de l'Apôtre : *Deus est qui operatur in nobis et velle et perficere* (Phil., ii, 13).

f) Simplification de la vie intellectuelle.

Et de même que la volonté possède tout bien en un seul bien, l'intelligence possède en une seule vérité tous les trésors de la Sagesse et de la Science. *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti haec a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis !* (Matth., xi, 25.)

Cette simplification extrême de la vie intellectuelle, — et qui s'opère en quelque sorte d'elle-même, — n'est pas la moindre merveille de la vie intérieure. Alors ces paroles brillent d'un éclat que le monde ignore : « Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître ». C'est déjà, par anticipation et participation, la vie de l'intelligence bienheureuse, qui doit s'abîmer un jour dans la Science divine, et contempler dans le Verbe Incréé les essences connaissables et leurs rapports intelligibles. *Haec est vita aeterna ut cognoscant le solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum*. (Jean, xvii, 3.)

Comment nommer cette douce et puissante lumière qui naît au centre de l'âme, dès que nous avons accepté en nous le Christ ? Elle n'a point de nom. C'est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde et que si peu reçoivent selon la plénitude qui leur a été destinée. Tout vit en Elle, tout a été fait par Elle ; au fond tout n'est que le reflet d'un seul Feu, et ce Feu ne demande qu'à consumer nos cœurs. Aimez, et vous verrez Dieu en tout et tout en Dieu.

L'amour et la foi s'illumineront et s'embraseront réciproquement. Nous irons de clarté en clarté : *In lumine tuo videbimus lumen*, et chaque nouvelle lumière engendrera un nouvel élan d'amour.

g) Simplification de la vie spirituelle.

L'effet de l'union à Dieu et du retour des puissances de l'âme à l'unité, c'est donc la simplification de la volonté et de l'esprit et, — par là même, — leur perfection. Car, dans l'ordre immatériel, « simple » veut dire « parfait ».

La vie spirituelle proprement dite suit le même progrès et se consomme au même point. Les « dévotions » où se dispersent plus ou moins les puissances de l'âme au début d'une vie d'oraison, prennent un sens unique. Les « pratiques » se ramènent à un seul acte, *accepté* plutôt que produit, d'un prix immense, car il est d'ordre divin. Il consiste à laisser Dieu être en nous-mêmes. On peut l'appeler charité, foi, confiance, adoration, propitiation, action de grâces. Tous les mots ici semblent devenir synonymes et leurs concepts paraissent entrer en fusion, comme des substances en ignition, dans le creuset du cœur ébloui où brûle l'Amour même Subsistant.

Dieu est la simplicité même et l'âme qui se rapproche de Lui doit se rappeler les paroles: *In simplicitate cordis quaerite Illum* (Sap. 1, 1).

h) Divers aspects du but atteint.

L'âme à qui il a été donné de mépriser le monde et de se mépriser elle-même jusqu'à l'oubli, à qui il a été donné, — en d'autres termes, — de tenir pour rien ce qui n'est pas, cette âme dépouillée d'elle-même voit la Sagesse divine prendre la place de son moi. Toute image créée et tout vouloir limité ayant été effacés par les épreuves successives qui l'ont épurée, elle devient ce miroir sans tâche, dont parle Salomon. Le Père s'y contemple en l'inondant de sa gloire et des ardeurs de son amour.

L'âme atteint en un sens la perfection du Père céleste dans la mesure où elle s'est revêtue du Christ. Dans un seul acte elle réalise ce double commandement: *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rom., XIII, 14) et *Estote perfecti sicut et Pater vester coelestis perfectus est* (Matth., v, 48). Le Père voit son image diminuée, sans doute, mais parfaitement reproduite dans cette âme qui lui présente les traits fidèles de son Fils, son *Aller Ego*.

La vie de l'âme est consumée dans la vie divine: *Deus noster ignis consumens est* (Deut., iv, 24). Pour communiquer ce Feu le Verbe s'est fait chair: *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur?* (Luc, XII, 49.) Et dans un excès d'amour, il a attiré l'âme à Lui: *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans* (Jer., XXXI, 3). Il l'a transformée en la consumant. C'est ainsi que, dans l'âme assimilée au Christ, Le Père trouve son

Fils Bien-aimé, son Fils qui vit en tous les membres de son corps mystique.

Le dernier terme et l'expression la plus profonde de ce qui constitue notre vie est atteint: Laisser Dieu se reconnaître et se complaire en nous: *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui* (Matth., III, 17). L'âme consommée en charité entend sans cesse ces paroles et, dans tous ses actes, elle répète en un sens, à son rang, comme le Fils: *Quae placita sunt ei, facio semper* (Jean, VII, 29).

Nous avons été élus du monde et appelés dans la solitude pour *plaire à Dieu*, pour apaiser la soif de l'Amour méprisé.

Ces pensées dépassent infiniment nos intelligences et nos cœurs, et nous n'espérons en aucune façon être compris de ceux qui ne les veulent pas vivre. Et pourtant c'est pour y trouver son Christ et pour ce but unique que le Père a créé les hommes. C'est le Christ qu'il cherche dans l'Humanité, c'est son image identique, son Verbe. Ne veut-il pas nous engendrer dans le Christ, l'aimer et le glorifier en nous? N'est-ce pas pour cela qu'il nous a prédestinés: *Conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom., VIII, 29).

Mais l'Humanité est sourde à cet appel. C'est pourquoi l'Amour rejeté, l'Amour mendiant et crucifié s'est choisi quelques âmes, parmi les plus faibles, et quelquefois parmi les plus misérables, pour y trouver du moins sa consolation.

Dieu est amour. Il ne veut donc et ne peut vouloir que l'amour, et la soif divine de Jésus ne peut être apaisée que par l'amour: *Silio!* Consoler Jésus, laisser Dieu accomplir en nous sa Volonté, être parmi l'Humanité ingrate des Christs en qui le Père pourra vivre et parfaire son œuvre adorable, c'est ici enfin le secret de notre vocation.

Recevoir Jésus, donner asile au Fils de l'Homme qui n'a pas où reposer sa tête. « Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné la puissance de devenir enfants de Dieu. Ceux qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ! » Dans l'âme qui s'abandonne et consent au sacrifice total où se consomme toute charité, se réalise de plus en plus pleinement cette génération spirituelle qui n'est rien de moins qu'une similitude toute surnaturelle de la génération éternelle du Verbe.

Une telle âme n'appartient plus aux générations de la terre, elle n'est plus fille de la chair ni de sa volonté propre, mais à chaque instant, elle naît de Dieu. Elle vit de la vie divine, elle connaît Dieu de la science dont Il se connaît, elle l'aime de l'amour dont Il s'aime: elle est changée en Vérité, en louange parfaite,

elle est prononcée avec le Verbe. Elle est enfin conforme à l'archétype inclus de toute éternité dans la volonté divine: *elle est cela même que Dieu veut*.

En elle se vérifie la parole prophétique des Livres inspirés: « J'habiterai en toi parce que je t'ai élue, tu seras mon repos pour l'éternité: comme l'époux se réjouit en l'épouse, tu seras la joie de ton Dieu » (Is., LXII, 5).

Grâce à ces âmes régénérées dans la dilection, le Christ continue en un sens à vivre sur la terre, à souffrir pour le salut des hommes et la gloire du Père: car c'est à elles qu'il appartient de dire en vérité: « Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ». Et par le fait même de cette transformation mystérieuse de leur personnalité, il leur appartient aussi de dire: *Nostra aulem conversatio in coelis est*, notre droit de cité est dans le ciel (Phil., III, 20). Elles pénètrent encore le sens intérieur de ces paroles: « Bienheureux les cœurs purs... Qui me voit, voit aussi le Père... La volonté de mon Père est que ceux qui croient en moi aient la vie éternelle... Je veux qu'ils soient avec moi où je suis, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée, qu'ils soient Un comme nous sommes un, qu'ils soient consommés dans l'Unité ».

Le rayonnement de ces foyers de charité est incalculable, car en vertu de leur union avec le Christ, de telles âmes sont reines, comme Il est Roi. Il faut dire plus, — au risque d'être incompris, — de telles âmes sauvent le monde.

Lorsqu'un être atteint sa perfection en retournant à son principe, il ne trouve pas seulement pour lui-même l'abondance de vie, mais il sauve les autres êtres en leur communiquant cette vie qu'il puise à sa source.

Il en est de même de l'âme sanctifiée, Elle n'a d'autre souci que de s'unir étroitement au Principe même de toute chose. Et dans cette union elle ne trouve pas seulement pour elle-même toute la beauté dont elle est susceptible, mais elle devient de quelque façon universelle, par le rayonnement de sa vie intérieure. *Anima mea liquefacta est* (Cant., v, 6).

En agissant uniquement en Dieu, avec Lui et pour Lui, l'homme d'oraison se place au centre-même des cœurs, il influe sur tous, il donne à tous de la plénitude de grâce dont il est informé. « Celui qui croit en moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive », dit Notre Seigneur. « Il disait cela, ajoute saint Jean, de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en Lui » (Jean, VII, 38, 39). Etant parfaitement homme il voit s'accomplir en lui-même le désir de l'humanité: un avec le Christ, il devient en quelque sorte le Bien-aimé lui-même, le désiré des collines éternelles.

Avec combien plus de raison que le poète latin, il peut dire qu'il est homme et que rien d'humain ne lui est étranger. Il a des trésors pour toutes les misères, du vin et du lait pour toutes les soifs, des baumes sacrés pour toutes les blessures.

Celui qui s'est perdu en Dieu, qui se laisse engendrer avec Jésus selon la volonté du Père, participe au rôle consolateur de l'Esprit, et devient lui-même un consolateur. Il donne aux âmes, sans se retourner, la joie dont il s'enivre, il illumine et réchauffe le monde parce qu'il n'a souci que de Dieu. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que je suis un christ. Il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, annoncer le pardon aux captifs et la libération aux prisonniers » (Isaïe Lxi, 1). Ce qu'Isaïe a dit de Notre Seigneur s'applique, à son rang, à ceux en qui Notre Seigneur continue son œuvre de rédemption.

Etant vivifié par la charité pure, il est en quelque sorte universel et miséricordieux comme l'Amour même. *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil., iv, 13). « Allez, dit Notre Seigneur, rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, chassez les démons. En vérité, celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, et de plus grandes encore, car tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je l'accomplirai pour sa gloire. »

Sans doute, ces choses paraîtront folles à la sagesse du monde, parce que le monde vit sur les apparences périssables, et que nous parlons de la pure et éternelle Réalité. Ses voies ne sont pas les nôtres, nos pensées ne sont pas les siennes.

Deus charitas est et qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo. La sagesse du monde ne cherche pas Dieu, parce qu'elle ne cherche que soi-même. Elle ne comprend pas l'amour, elle lui tourne le dos. Elle ne fait pas vivre la Vie ; ceux qui s'en inspirent vivent à côté de la vie et meurent.

Le monde ne peut connaître ni la vie de l'âme contemplative intimement unie au Christ, ni son amour, ni sa victoire ; car la vie, c'est Dieu ; et son amour, c'est Dieu encore et sa Victoire, certaine et parfaite, n'est autre chose que Dieu même, et Dieu est ce que le monde ignore. C'est pourquoi celui-ci ne peut ni mesurer, ni soupçonner l'étendue de la victoire du Christ en ceux qui restent unis à Lui : *Confidite, Ego vici mundum.*

Ce n'est pas seulement l'ignorance que le monde affecte à notre égard : il nous méprise et nous hait. Nos pensées et nos actes n'ont pas la mesure de ce qu'il sait apprécier. Le monde, surtout le monde moderne, tout entier absorbé par le progrès utilitaire, est chaque jour plus étranger à l'ordre spirituel. Empressé à produire toujours davantage dans l'ordre matériel,

il est incapable de concevoir la dignité d'une activité purement intérieure et cachée. Et pourtant ce qui donne à l'homme sa valeur c'est moins ce qu'il fait que ce qu'il est.

Notre Seigneur nous a prédit cette opposition du siècle, auquel nous n'appartenons pas. « Si vous étiez de ce monde, le monde vous aimerait. Mais il vous hait, parce que vous n'êtes pas de ce monde, dont je ne suis pas non plus » (Jean, xiv, 19).

Il est plus douloureux encore de le constater : l'âme contemplative n'est pas toujours comprise ni encouragée par ceux qui ont pour mission d'étendre le Règne de Dieu. Mais sachant que son Dieu trouve en elle sa consolation, elle n'échangerait pour aucun exploit ni pour aucune gloire créée cet isolement, qui la fait se perdre davantage encore dans son unique Bien.

i) Glorification.

Mais encore un peu de temps et l'attente de la nature toute entière sera comblée par la glorification des fils de Dieu.

L'âme qui s'est donnée à l'Amour possède cette science enivrante : qu'elle n'a pour adversaires et pour ennemies que des choses mortelles — c'est-à-dire des choses qui ne sont pas. Et Celui qu'elle a pris pour ami et pour époux, dont elle a fait son centre et sa forme, son tout et son unique, c'est Celui qui Est.

C'est pourquoi ayant tout donné, elle possède toutes choses : *Omnia mea tua sunt omnia tua mea sunt*. Elle se rit avec l'Apôtre de la vie et de la mort, du présent et du futur, des principautés et des puissances : car sa joie est plus vaste que tous les Océans et sa paix plus profonde que tous les Abîmes.

Elle a reçu un nom éternel qui ne périra point. Elle s'enivre de l'abondance de la maison du Seigneur et s'abreuve au torrent de ses délices, parce qu'en Lui elle a trouvé la source de la Vie. Enracinée et fondée dans la charité elle est capable de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, même de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte qu'elle est remplie de toute la plénitude de Dieu.

* * *

Tel est donc, en quelques mots, le propos de notre vie, qui est très simple ; pour atteindre cet état bienheureux et fécond : l'union divine, nous nous efforçons de nous abaisser au plus profond de notre néant, et de mourir à nous-mêmes en renonçant continuellement au monde : au monde extérieur des sens, et plus encore au monde intérieur de l'amour-propre. Lorsque l'homme

est totalement dépouillé, il peut jouir sans obstacle de toutes les richesses de la Vérité et de l'Amour, et c'est ainsi que l'âme fidèle à notre vocation réalise ce dessein sublime :

VIVRE DE DIEU SEUL DANS LA SOLITUDE.

6. *Les Chartreux et nous.*

Notre vie, dans le monde, est totalement déséquilibrée. Et souvent nous n'en avons pas conscience. L'ordre profond est perdu. Et nous ne voulons pas le savoir. Tout est malade. S'il est quelque chose d'imbécile et de trouble, de sale et de malsain, on l'exalte comme un facteur essentiel ou comme la suprême valeur : l'unique objet digne d'intérêt. Les choses se tiennent ordinairement la tête en bas. Il n'est plus rien de saint ni d'intangible. Un jeune homme — ce n'était pas un barbare, les barbares sont moins cérébraux et moins cyniques — disait avec un sourire méprisant d'un de ses camarades qu'il n'avait pas encore su « démolir intellectuellement » le Christianisme. Nous nous plaisons à nous rendre complices de toutes les turpitudes, nous cultivons l'inquiétude et le trouble. Nous ne voulons pas de la simplicité ni de la paix, nous abhorrons la pureté et la véhémence de l'amour. Le système de Freud et l'analyse psychologique à la manière de Gide nous ont formé toute une génération d'exhibitionnistes de l'âme. Et ce ne sont pas seulement des écrivains, mais une foule de braves gens sans malice qui se croient ainsi prodigieusement élevés au-dessus de la clarté d'âme sereine du pécheur repentant. Les littérateurs déversent la tinette de leur subconscient sur la tête des lecteurs avides, et ceux-ci sont ravis de cette révélation subtile, si artistement présentée. La grande, l'admirable découverte, c'est cette ordure sans nom qui se cache en tout homme et fermente comme une boue abjecte dans le fond ténébreux des âmes.

Il y eut des siècles — lorsqu'il n'y avait pas encore de gens de lettres, mais seulement quelques poètes de Dieu prophétisant parmi les peuples — des siècles lointains durant lesquels l'usage n'était pas de raconter au monde ces ordures, comme autant de révélations, en prose artiste ou en vers longuement travaillés, conférant à leur auteur une allure de supériorité définitive sur ses contemporains admiratifs. Lorsqu'on découvrait en soi-même ces choses, on allait, plein de sanglots et se heurtant la poitrine, on courait s'agenouiller dans un confessionnal, et l'on s'accusait *peccavi nimis cogitatione, verbo et opere*, bégayant de honte, blême de dégoût et de consternation d'avoir pu domicilier en soi de telles immondices.

Mais, aujourd'hui, nous nous écrions : voilà la Science, la Vérité, la Vie ! et nous faisons des gestes sauvages, à moins que nous ne préférions manifester notre respect par une froide grimace, une tenue compassée. Nous nous croyons plus riches chaque fois que nous avons ramassé quelque'une de ces saletés, et nous pensons voir plus clair lorsque nous nous sommes placés dans ces troubles ténèbres. Nous n'avons nul souci de nos propres souillures. Nous préférons à l'ordre, à la paix, à la soif de Dieu, ce regard sur le chaos. Nous ne disons plus : *Vade retro Satana !* Nous ne disons plus, avec une détresse toute-puissante : *Sancle Michael Archangele, defende nos in praelio contra nequitiam et insidias diaboli...* Nous descendons directement dans la vase, et nous ne voyons pas que le Malin nous accompagne.

Que peut donc nous faire — à nous, qui avons la haute supériorité de connaître la vie, et qui parfois avons la foi et qui faisons, comme on dit, notre devoir — que peut nous faire cette vie des moines silencieux ? Nous fuyons sans but, à travers le monde. Nous avons dompté les forces de la nature et mécanisé notre existence jusqu'aux dernières conséquences. Nous tournons en rond, à toute vitesse, nous courons comme des possédés, à la recherche de je ne sais quoi, dans notre âme et sur la terre. Nous ne voyons rien d'autre que cette courte vie : un clin d'œil, un éclair de conscience entre deux nuits éternelles. Et de cet instant, comme d'un fruit aux suc malsains, nous voulons exprimer tout le contenu : nous voulons en jouir, au maximum, à chaque fraction de seconde.

Qui croirait aujourd'hui qu'il existe quelque part un pont de lumière entre notre esprit et l'infinie pureté de Dieu ? Cette foi vivante et forte, où la trouver encore ?

Et pourtant il y a des hommes — ne parlons pas ici des êtres qui ignorent encore la tragédie de l'inquiétude et ressemblent à un bétail satisfait — il y a des âmes élevées et calmes, qui portent l'équilibre en elles-mêmes comme un jour limpide et qui connaissent la véritable paix. Leur cœur tranquille reçoit et contient toutes les souffrances, et les martyres de leurs frères. L'abîme de la lumière est leur demeure.

On les trouve dans le monde, dispersées, rares assurément, mais plus nombreuses dans les lieux de solitude et de silence, comme les cloîtres des contemplatifs.

Lorsqu'on a visité l'un de ces cloîtres, de Bénédictins, de Trappistes ou de Chartreux, et que l'on a compris un peu, ne fût-ce que très imparfaitement la lumière, inconnue au monde, dont leur existence est baignée, on ne peut plus nier que cette vie, dans son élan profond et sa course immédiate vers le but

qui dépasse toutes choses, ne se développe sur un plan sublime. Je sais bien que l'opposition entre ce silence chargé d'amour et de pensée, entre cette vie doucement tendue vers Dieu, et notre tapage imbécile et pesant, notre agitation furieuse, notre bavardage et notre boue — cette opposition est presque un lieu commun. Elle ne laisse pas néanmoins de s'imposer à nous, irrésistiblement.

Les hommes et les femmes qui vivent en ces cloîtres ne s'agitent point, ne parlent pas ; ils se privent de tout, cependant que nous recherchons le confort et la richesse ; ils ont des yeux limpides comme l'eau et de paisibles attitudes ; notre visage porte les cicatrices de tous les péchés, à longueur de journée, nous nous démenons et nous circulons en tous sens. Nous ne comprenons pas ce silence. Nous croyons que c'est un vide. Et c'est justement la plénitude.

Nous considérons ces étranges contempteurs du monde comme des espèces de non-valeurs, comme des poltrons qui capitulent devant la vie. Et ce sont précisément les héros, les purs et les forts. C'est chez eux que se trouve la véritable vie.

Et nous ne saurions effectivement mieux faire que de nous arrêter de temps en temps dans la splendeur qui émane de ces âmes, de participer en quelque façon à la douce violence dans laquelle ils vivent, d'essayer, nous qui habitons au milieu du tumulte insensé de ce monde, de bâtir en nous-mêmes une cellule, un reclusat, où nous puissions nous retirer le plus souvent possible afin d'y prêter l'oreille, dans le mystérieux ravissement de l'esprit et du cœur, au murmure tendre et puissant de la divine charité.

Qu'il y ait encore, de nos jours, des cloîtres où tout se passe comme il y a huit siècles, cette pensée déroute les modernes qui, s'ils croient en Dieu, croient tout de même au Progrès et à l'Evolution.

Les chartreux vivent aujourd'hui comme dans les premiers temps de la fondation de l'ordre — *Carlusia numquam reformata, quia nunquam deformata*. — Leur vie a continué, durant huit siècles, sans changement. Avec les grands ordres contemplatifs, inactifs en apparence, mais fidèles en réalité à cette activité de la prière, hors de laquelle tout effort est vain — ils constituent les oasis de la vie sur cette terre. Plus que jamais, ils sont nécessaires, et nous ne saurions nous en passer. Ce sont les suprêmes forteresses de l'humanité contre les puissances du mal ; ce sont de grands feux candides qui brûlent sur les cimes, comme des holocaustes, vers Dieu.

Seul, en reclus, le chartreux vit dans sa cellule. La solitude est la demeure du moine, son élément : ce que l'eau est au pois-

son, comme le dit sa règle. Il y demeure enfermé comme Jésus dans le Tabernacle. Tout y respire le silence. Un maëlstrom de silence l'enveloppe et l'emporte vers les hauteurs, un calme profond, infini, qui défie et domine toutes les tempêtes.

Les chartreuses sont bâties dans des solitudes : dans les massifs montagneux, dans une vallée haute comme la Valsainte, au milieu d'une forêt, ou sur un plateau. L'aquilon du silence souffle plus pur sur les hauteurs.

L'esprit vibre, on n'entend rien, c'est le calme de la haute-tension spirituelle ; l'invisible courant qui se répartit vers les quatre points de l'horizon, l'esprit, venant de Dieu par ces âmes ouvertes à son souffle, se répand dans toutes les directions du Ciel et de la Terre.

La vie des chartreux se déroule sur un rythme large et puissant. La ligne de chacun de leurs jours est toute droite, et tendue vers le Ciel. Et tout est à sa place. La journée s'écoule, limpide, dans la semaine, la semaine dans le mois, le mois dans l'année, l'année dans le siècle, et le siècle dans l'éternité. Chaque action et chaque geste, chaque silence et chaque repos, tout n'a d'autre fin que l'union divine la plus intime.

Et ce n'est point l'œuvre d'une volonté péniblement bandée, guindée et raide : c'est la floraison haute et libre d'un verger harmonieux. Il y a des tempêtes aussi, des assauts acharnés. Dieu veut tous les fruits. Mais la Paix et la Bonté enveloppent et consomment toutes choses... *O Bonitas !*

Notre pédantisme myope ne voit dans cette vie qu'une absurde mutilation de l'homme, alors que c'est la perfection la plus haute et la plus puissante, épanouie dans le secret et le silence de Dieu. C'est pour atteindre cette perfection que les moines ont choisi la solitude.

— « Considérez vous-mêmes » — lit-on dans les *Coutumes cartusiennes* qui se sont en quelques sortes cristallisées à travers les siècles de façon à constituer la Règle actuelle — « considérez combien les saints et vénérables Pères, Paul et Antoine, Hilarion, Benoît, et tant d'autres que nous ne saurions énumérer, ont profité spirituellement de la solitude, et vous reconnaîtrez que celle-ci favorise incomparablement la suavité des psalmodies, la profondeur des études, la ferveur des oraisons, la subtilité des méditations, les transports de la contemplation et les bap-têmes de larmes... »

Le Souverain Pontife Pie XI, dans la bulle du 8 juillet 1924 — *Umbratilem* — où il approuve les statuts de l'Ordre cartusien, revus selon les prescriptions du nouveau Code de Droit Canonique, a rappelé au monde la primauté de la vie contemplative en général, et de l'Ordre cartusien en particulier :

« Tous ceux qui font profession de mener une vie de solitude, loin du fracas et des folies du monde — non pas seulement dans le but d'appliquer toute la force de leur esprit à la contemplation des divins mystères et des vérités éternelles et d'offrir à Dieu d'incessantes supplications pour l'épanouissement et l'extension chaque jour plus grande de son règne, — mais encore pour effacer et expier leurs propres fautes et celles du prochain, par les mortifications de l'esprit et du corps volontairement déterminées ou prescrites par la Règle; ceux-là, on le doit affirmer, ont certainement, comme Marie de Béthanie, choisi la meilleure part.

« Si le Seigneur y appelle, il n'y a pas, en effet, de condition, ni de genre de vie que l'on puisse proposer, comme plus parfait, au choix et à l'ambition des hommes: par les liens étroits contractés avec Dieu, comme par leur sainteté intérieure, ceux qui mènent la vie solitaire, dans le silence des cloîtres, contribuent puissamment à soutenir cet éclat de sainteté, que l'Epouse immaculée du Christ Jésus offre aux regards et à l'imitation de tous.

« Il ne faut donc pas s'étonner si les écrivains ecclésiastiques des siècles passés, pour exalter la puissance et l'efficacité des prières de ces religieux, sont allés jusqu'à les comparer avec celles de Moïse.

« On se rappelle le trait biblique. Tandis que Josué, dans la plaine, livrait bataille aux Amalécites, Moïse, au sommet de la montagne voisine, priait et suppliait Dieu pour la victoire de son peuple. Or, tant que ses mains demeuraient levées vers le ciel, Israël triomphait; mais si, de lassitude, il les laissait retomber, les Amalécites reprenaient l'avantage.

« Aussi Aaron et Hur soutinrent-ils de chaque côté les bras de Moïse, jusqu'à ce que Josué sortît vainqueur du combat.

« Il y a vraiment dans cet exemple une figure très exacte des prières des contemplatifs: ils s'appuient, en effet, sur deux soutiens: d'une part sur l'auguste sacrifice de l'autel, d'autre part sur la pratique de la pénitence, exprimés en quelque manière ici par Aaron et là par Hur; et leur devoir, et comme leur affaire principale est bien, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de s'offrir et de se vouer à Dieu, en vertu d'une fonction pour ainsi dire officielle, comme victimes et hosties de propitiation, pour leur salut et celui du prochain...

« Certains peut-être, s'imaginent encore que les vertus injustement appelées *passives* sont depuis longtemps tombées en désuétude, et qu'il faut substituer à l'antique discipline des cloîtres, l'exercice plus large et moins assujettissant des vertus *actives*. Cette opinion, Léon XIII, notre prédécesseur d'immortelle mé-

moire, l'a réfutée et condamnée... D'ailleurs, il est facile de voir que ceux qui s'appliquent assidûment à l'office de la prière et de la pénitence, bien plus encore que ceux qui cultivent par leur travail le champ du Seigneur, contribuent aux progrès de l'Eglise et au salut du genre humain parce que, s'ils ne faisaient pas descendre du ciel l'abondance des grâces divines pour arroser ce champ, les ouvriers évangéliques ne tireraient de leur travail que de bien plus maigres fruits...

« L'Ordre cartusien est pareil à un bon arbre, planté par la droite du Seigneur dans le champ de l'Eglise militante, pour y produire constamment des fruits abondants de justice. »

Ainsi s'exprime la Bulle pontificale. Cet éloge de la vie contemplative est de tradition dans l'Eglise, depuis que le Sauveur lui-même a déclaré que la part de Marie était la meilleure part. Le monde ne comprendra jamais peut-être cette parole, qui pourtant ne passera pas, alors même que le ciel et la terre aurait passé.

Les actes invisibles et silencieux de l'esprit qui contemple et qui aime sont plus précieux et plus puissants que les actions extérieures: ceci est vrai pour tous: pour nous-mêmes comme pour les chartreux. La façon dont ils réalisent dans leur vie ce primat de la contemplation n'est pas celle qui convient à chacun de nous sans doute, mais l'esprit qui les guide doit nous animer aussi: c'est ce même esprit d'amour qui vivifie l'Eglise tout entière. Ce qui, chez eux, tient toute la place: *l'accueil de Dieu dans l'âme*, doit tenir, du moins chez nous, la première place. Leur but, c'est au fond celui de tout chrétien, plus nettement aperçu et plus directement visé, mais substantiellement identique au nôtre. C'est pourquoi nous pouvons nous rencontrer, les chartreux et nous, dans l'essentiel, nous pouvons nous appliquer la conclusion du Prologue de leurs statuts, qui nous invite à vivre de telle sorte « que l'homme extérieur ayant été, comme il convient, réformé et discipliné, nous puissions avec plus de ferveur chercher le Dieu qui se cache dans l'homme intérieur, le trouver plus vite et le posséder plus parfaitement » — pour atteindre enfin, par la grâce de Dieu, cette perfection de la charité, qui est la fin même de notre vocation et de toute vie contemplative, en même temps que la condition de notre béatitude éternelle.

7. *Le retour dans le Monde.*

Que dirai-je encore du retour ? Je me sens chassé du Paradis: le Paradis, une fois de plus, perdu. Elle est pénible, oh !

pénible la descente vers le monde et ses aberrations ; et la route qui nous ramène dans les vallées où demeurent les hommes nous meurtrit le cœur. C'est à crier ! Ce monde-ci — et cet autre, là-haut, derrière moi, sur les montagnes candides. J'entends encore la voix claire qui me disait :

« Notre vocation est celle de l'amour... » Et je regarde autour de moi, et tout me fait horreur : moi-même, l'égoïsme froid et l'amour-propre satisfait, l'iniquité universelle et le perpétuel sacrilège, intentionnel ou inconscient. Toute notre vie est affreusement dépourvue, et l'on n'y trouve pas même une miette du festin spirituel de ces moines solitaires et simples, dont les yeux rayonnent doucement d'une joie si pure. Je suis accablé d'une sauvage, d'une martelante nostalgie. Chose étrange : je n'ai pourtant reçu que joie et sérénité, clarté divine et paix toute-puissante. Mes yeux ont été lavés dans la lumière, et c'est pour cela sans doute que le véritable visage du monde apparaît à mon regard purifié : il est désert, ce monde, et vide. Nous ne pouvons le contempler dans ce jour aigu, sans un saisissement d'épouvante, que la sécurité de la foi tempère néanmoins d'une infinie et calme pitié. Un Dieu d'amour nous a aimés, infidèles et lâches que nous sommes, jusqu'à la mort. Et l'on commence à comprendre — l'ombre d'une ombre — qu'il n'est qu'une solution, un seul rachat possible : sombrer dans notre propre abîme (qui n'est pas la froide boue du subconscient, mais bien le non-être) afin de nous écrouler en cet autre abîme : Dieu. Ce n'est que dans l'union de ces deux abîmes — *abyssus abyssum invocat* — que la réconciliation du ciel et de la terre peut être parfaite, c'est de là que les torrents de la grâce jaillissent sur l'humanité tout entière, cherchant la profondeur des âmes pour s'y précipiter.

Là-haut, dans ces montagnes neigeuses, et ailleurs sur les sommets de la contemplation, demeurent et travaillent les moines — instruments dociles et puissants dans la main de Dieu — merveilleux mineurs du spirituel. La pureté de leur amour fait sourdre du rocher d'inépuisables fontaines, uniquement et toujours pour la gloire de Dieu, pour l'amour de Dieu. Là, l'excessif est logique et le sublime est simple : Dieu est tout près.

O BONITAS !

PIERRE VAN DER MEER DE WALCHEREN.

LA SIGNIFICATION DES JEUX DE CALDERON A EINSIEDELN

LE théâtre, qui fut autrefois la principale forme d'expression de la conscience collective, est aujourd'hui en danger. Assurément, les raisons économiques en sont, pour une part, responsables; mais ce serait faire preuve de légèreté que de les charger de la faute principale. Les vraies causes sont plus profondes; la conception matérialiste de l'histoire est insuffisante à expliquer la décadence du théâtre, comme elle est d'ailleurs insuffisante à expliquer tout ce qui concerne l'histoire générale. Les troubles économiques ne sont, en définitive, que le côté visible des troubles spirituels. Derrière tout cela, on reconnaîtrait une désorganisation de la conception véritable de l'existence. L'histoire elle-même parle ici assez clairement. Les glorieuses époques de l'art théâtral correspondent aux périodes où la religion et la politique avaient des assises bien établies. La Grèce de Périclès a donné un Eschyle, un Sophocle; l'Angleterre d'Elisabeth, un Shakespeare; l'Espagne du haut baroque, un Cervantès ou un Calderon; la cour du Roi Soleil, les classiques français. Pour le moyen âge, grâce à sa conception synthétique du monde, il put donner naissance à une culture théâtrale qui atteignit à une plénitude qu'on n'avait jamais vue, qu'on ne devait plus revoir.

Le théâtre n'est pas l'œuvre d'un seul homme. Il peut éclore dans le silence, loin du bruit et de la publicité, mais il porte en lui comme un élan vers la lumière, comme une vertu qui lui permettra de s'imposer à l'audience et au spectacle de grandes masses humaines. Un drame simplement livresque ne serait

qu'une œuvre manquée. Une foule cependant ne suffit pas ; il faut qu'elle soit organique, tout au moins qu'elle ait une unité, car le théâtre est une manifestation qui réclame essentiellement une unité populaire, sociale ou religieuse ; sans quoi il ne saurait être vivant, il resterait à l'état d'essai, de tentative. Si les choses sont telles, on devine la situation privilégiée du drame religieux. Seul encore, aujourd'hui, il peut atteindre à une manifestation de grand style.

La représentation, à Einsiedeln, du grand Théâtre mondial de Calderon, le soir, sur la place du Couvent, a clairement démontré cette vérité. Telle est la première et non la moindre leçon qu'on peut tirer des jeux d'Einsiedeln : aujourd'hui même, un théâtre universel est possible, un théâtre qui attire le peuple entier dans son enceinte, non seulement parce qu'il a une valeur esthétique, laquelle n'est accessible qu'à un public restreint, mais parce qu'il est un événement propre à impressionner le peuple tout entier, comme tel.

Pendant que les scènes des grandes villes meurent doucement, en se faisant entretenir par l'Etat, ou en cherchant par des œuvres superficielles, sans cesse renouvelées, sans valeur ni style, à retenir le public qui s'éloigne d'elles, les jeux de Calderon, semblables aux jeux de Tell à Altdorf — exercent une force d'attraction extraordinaire.

L'été dernier n'a pourtant pas été favorable aux jeux en plein air ; mais malgré de nombreux jours de pluie, les représentations d'Einsiedeln ont été données sans déficit, ce qui n'a été possible que parce que la puissance d'expression émanée des jeux, a fait vaincre aux spectateurs des empêchements de toutes sortes. Dès que le temps se rétablissait, le peuple arrivait en foules immenses.

Quelle fut la cause d'une pareille attirance ? Les réclames ne peuvent avoir suffi. Pas de mot d'ordre venu d'un parti confessionnel ou politique : aucune grande organisation catholique ne s'est officiellement intéressée à l'entreprise et ne nous a envoyé ses membres à Einsiedeln. Quelques groupes de nos sociétés catholiques ont fait un peu de propagande, mais ce ne sont pas des foules qu'ils auraient pu mobiliser.

Dans cette dernière série de représentations, comme dans les précédentes, il est remarquable de noter qu'on pouvait observer de grands contingents de nos frères séparés. De plus, la presse non-catholique, les protestants conservateurs, les radicaux libres-penseurs, jusqu'aux socialistes, ont prêté attention aux qualités artistiques de ces représentations. Les comptes-rendus que fit M. Gaston Bridel dans la *Gazette de Lausanne* sont particulièrement à signaler ; ils sont une synthèse pénétrante de la valeur artistique et spirituelle de la pièce. Dans tous les jugements, même venus d'un point de vue théologique qui diffère du nôtre, on s'est plu à reconnaître le grand art de la mise en scène.

Il est vrai que le Théâtre du monde de Calderon offre, dans la mise en scène d'Einsiedeln, un *spectacle* sans pareil. L'œil est ravi par une symphonie de lumières et par l'éclat d'un fleuve de brillantes couleurs qui arrose le champ où se joue la pièce. L'allumage des projecteurs recouvre l'emplacement d'une marée de lumière et la façade de l'Eglise, déjà plongée dans l'ombre crépusculaire, est éclairée soudain dans ses merveilleuses proportions. Le grand porche s'ouvre sans bruit. Les chœurs des esprits bienheureux, habillés de blanc et d'or, sortent en foule, ils brillent et scintillent sur un fond bleu sombre. Puis, la troupe de ceux qui sont morts-nés — et qui n'ont point eu le baptême — couverts de manteaux gris, sort des ténèbres de l'arcade latérale : ils écouteront, dans l'ombre de la scène inférieure, la parole du Très Haut. Puis, l'illumination soudaine de la scène inférieure ; alors apparaissent les chœurs dans une magnificence multicolore, — une symphonie de couleurs dans un riche contrepoint — s'écoulant l'un vers l'autre ou s'écartant l'un de l'autre. Tout à coup l'arrivée de la Mort, et le monde joyeusement coloré se plonge dans une obscurité blafarde. La lumière reprend un instant, et de nouveau disparaît dans l'ombre de la mort, formant une apothéose pareille à une mer de couleurs, d'une saisissante beauté.

Le jeu tout entier est une fête pour les yeux. Le drame, d'une manière éminente, est devenu *spectacle*. Il est rendu à sa destination, telle que la concevait l'art baroque. L'introduction

d'une ronde angélique a ici son prix. Ce n'est pas là, comme on l'a dit, un élément étranger inséré dans le jeu de Calderon. Mais, dans l'esprit même du style baroque, on a fait, avec le texte de Calderon, un jeu vivant qui certainement est plus proche de l'original espagnol qu'une reproduction étroite du texte qui nous a été transmis. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que le texte des pièces de Calderon ait jamais été donné tel quel. Au contraire. Musique et danse furent toujours les indispensables accessoires des *Aulos sacramentales*. En introduisant la danse et la musique, les chœurs et la ronde angélique, toutes dérogations au texte écrit, Peter Erkelenz, le premier régisseur, le fondateur de la mise en scène d'Einsiedeln, a fait preuve d'un génial instinct artistique, et il a su inconsciemment rendre l'œuvre de Calderon au milieu qui lui convient.

Une adaptation à la scène en plein air a été nécessaire. Qu'auraient fait les dix acteurs du texte original sur l'immense place d'Einsiedeln ? Ils auraient été noyés dans l'espace. La meilleure solution était de leur joindre un chœur. Cette innovation a été réalisée au mieux, en sorte qu'il semble que la pièce ait été écrite pour un tel déploiement. Cela consacre l'énorme effort artistique du régisseur Erkelenz ; il a su rencontrer le grand art, lequel est toujours marqué au coin de la simplicité et de la clarté.

Chaque nouvelle mise en scène part de la même conception et profite des expériences précédentes. L'adaptation artistique, le rapport de la statique et de la dynamique dans la suite des événements, qui répondent à la ferme ligne dogmatique du contenu, assurent le succès de ces représentations. Les qualités esthétiques ne sont pas les seules conditions de cette réussite. Une grande partie du public n'est pas attirée par la seule valeur d'art, surtout chez le peuple suisse, dont on connaît le réalisme contraire à tout enthousiasme pour les beaux-arts, et hésiterait à sortir de sa tranquillité pour la plus parfaite des œuvres d'art. Il lui semble que ces choses reviennent aux lettrés, et elle va son chemin. Or, telle n'est pas l'opinion qu'on se fait du théâtre d'Einsiedeln. On sait qu'il ne s'agit pas d'un théâtre ordinaire, d'un de ces trop nombreux « Festpiele », mais d'une chose offrant un intérêt direct : *tua res agitur*. Le peuple est pénétré

par cette humanité universelle, par cet ensemble à la fois terrestre et céleste, il y retrouve non pas un phénomène d'art, mais la représentation formelle de sa propre conception de la vie. Le théâtre religieux touche ici au grand style, et son influence part de là. La décadence du théâtre ne tient-elle pas au fait qu'il ne traite plus les grandes questions intéressant l'humanité ? Le théâtre n'est même plus, comme l'estimait Schiller, une institution de moralité. Il n'est qu'un lieu de vanités et souvent de plaisirs légers. Et lorsqu'on y revient aux graves questions comme celles du mariage, on les résout trop souvent par des erreurs qui vont à l'encontre de la morale chrétienne. Les grandes données métaphysiques, les rapports de l'homme avec le Tout, sa vie de l'au-delà, son origine et sa fin, tous ces problèmes ont disparu avec la mort de l'art scénique de la période baroque. Calderon agit comme une révélation. C'est un poète-théologien, ses œuvres s'ouvrent sur les grandeurs du catholicisme, la puissante construction du thomisme est l'espace où il évolue. Avec lui, l'homme n'est plus seulement un membre de la communauté humaine, il est représenté dans ses rapports avec le surnaturel. Dans son théâtre souffle un air d'éternité. Les faits essentiels de la vie humaine y sont représentés, naissance et mort, béatitude et damnation, tout homme peut les rencontrer, tout homme y est intéressé. Le déploiement dramatique de la pièce n'est pas grand, cependant l'attention qu'on y porte ne diminue pas. N'essayons pas de juger ce théâtre suivant les règles de la « Hamburgische Dramaturgie » de Lessing ni d'y retrouver les règles dramatiques exigeant successivement une exposition des faits, une montée de l'action, un point culminant, une chute de l'action et une catastrophe. On n'y parviendrait pas. Ne cherchons pas ici ce rythme qui devrait se hâter sans repos, comme marchant sur des braises, et qui selon Friedrich Hebel serait la condition du drame. L'action est mesurée, plus statique que dynamique, comme il ressortirait d'une comparaison entre le théâtre de Calderon et le grand Théâtre du monde d'Hoffmannsthal, à Salzbourg. Le conflit social qui n'est qu'indiqué dans Calderon, est à Salzbourg déplacé vers le milieu avec un grand art psychologique : cela confère à la pièce un intérêt plus grand, mais la grande ligne dogmatique s'efface quelque peu. Calderon est

plus clair, plus large, moins humain, plus objectif, et d'une marche au rythme vraiment divin, d'une sûreté dans la progression qui s'approche ainsi de l'apparence de l'action liturgique. On a ici une nouvelle preuve du rare instinct artistique qui a conduit Erkelenz à préférer non pas la conception plus moderne du théâtre, celle d'Hoffmannsthal, mais celle de Calderon. S'il l'a fait, c'est qu'il avait reconnu que la conception d'Hoffmannsthal n'aurait pu s'accommoder de parties cultuelles.

L'adjonction de la liturgie est donc bien un des points essentiels de la mise en scène d'Einsiedeln. Ce fut surtout grâce à l'influence de Linus Birchler que les représentations de 1924-1925 déjà eurent un caractère liturgique prononcé. Le fait que ces représentations avaient lieu devant l'église, sur la place entourée d'arcades, où les processions se déroulent habituellement, contribuait à leur donner une note particulière, un caractère de sainte inspiration. L'emploi du chant liturgique augmenta encore cet esprit. Cette année, la liturgie fut renforcée. Le porche de l'église faisait même partie de l'emplacement du jeu. Le cortège du Seigneur et des chœurs célestes, se déployait au dehors à partir du haut porche de l'église. A la fin, les saints se retiraient conduits par la troupe des anges dans l'église toute pleine de lumière. Le Sanctus d'Einsiedeln retentissait: « Sanctus Deus, in Aula Beatae Virginis Mariae », la sainte chapelle rayonnait d'une lumière éclatante. Le chant de gloire ambrosien remplissait la scène de puissants accords, et le chœur des cloches annonçait du haut des deux tours, la fin du jeu. Le jeu devient un service divin en l'honneur du Seigneur qui trône dans le ciel, et de sa Mère virginale dont l'image terrestre est vénérée dans la forêt sombre.

Linus Birchler a fait une heureuse trouvaille en renforçant le caractère marial de l'œuvre et en faisant apparaître Notre-Dame non seulement aux côtés de son divin Fils, mais en la faisant intervenir plus étroitement dans la trame. Le paysan qui, durant sa vie, honore avec un amour spécial la Haute-Dame et la supplie ardemment de vouloir l'aider quand il mourra, se trouve, à l'heure du jugement, dans une grande angoisse. L'Eglise prie pour le roi, parce que le roi l'a protégée. « A moi

pauvre petit paysan, qui me viendra en aide ? » dit-il en lui-même. « L'invoquerai-je, la Haute-Dame ? Oui, puisqu'on l'appelle avocate. » Sur quoi la Mère de Dieu vient chercher le paysan transporté de joie pour le conduire au banquet céleste. Ce fut là un des moments les plus poignants du drame. Par là-même la pièce revêtait un caractère local et se rangeait parmi les nombreuses pièces mariales de pèlerinages qui, déjà au moyen âge et surtout au temps du baroque, furent en grande faveur à Einsiedeln.

Le génie du lieu, d'une manière à peine perceptible, a contribué au succès du drame. La conscience de se trouver dans un lieu de culte millénaire, en vivante relation avec un sanctuaire vénéré, élevait d'un seul coup le drame à une catégorie supérieure de l'être. Ce n'était plus un simple jeu : un souffle de bénédiction divine s'était répandu sur lui, pour l'ennobler, l'illustrer, confirmer extraordinairement l'impression qu'il produisait. C'est en dernier ressort le secret du succès des jeux d'Einsiedeln. Le croyant, comme l'incroyant sent instinctivement que ce qui passe devant lui sous les couleurs et sous les sons est quelque chose de plus que de l'art scénique. L'art est devenu culte, le spectacle, un service divin.

Dès lors, on peut dire que le théâtre est revenu à son origine et à sa force. Lorsque on compare les modestes manifestations liturgiques du XI^{me} et XII^{me} siècle, avec la richesse de ces représentations qui embrassent en leur cercle tous les arts, on constate sans doute la force avec laquelle le théâtre a évolué depuis sept cents ans, mais aussi combien est grande la force de culture de l'idée chrétienne, qui est parvenue à tirer dans son domaine tout ce que l'esprit humain a conçu de beau et de grand, à l'ennobler, à l'habiller d'un rayonnement de lumière divine, et à le ramener à sa Source, qui ne tarit pas, au Maître éternel de toutes choses, pour la glorification duquel les jeux d'Einsiedeln ont été en fin de compte composés et représentés.

Einsiedeln.

DOM P. RAPHAEL HÄNE, O.S.B.

L'ÉCONOMIE CONTEMPORAINE : TRAVAIL, ASSURANCES, CAPITALISME¹

I. LE TRAVAIL

CE mot a deux ou trois sens ; il pourrait en avoir d'autres encore — marche sans but, marche aveugle plutôt — pour ce XIX^{me} siècle qui cherchait dans le travail une fin en soi, un idéal, et la Grandeur, et la Noblesse (la seule Grandeur peut-être qu'il fût bien capable de sentir) : le travail pour le travail, le travail pour les travailleurs, les travailleurs pour le travail... Et tout cela, en vue de quoi ? N'importe...

*Ce saint voyage a nom Progrès.
On avance toujours, on n'arrive jamais².*

Au fait, une époque « en travail » (le mot veut dire cela aussi), lourde de ce qu'elle porte sans le savoir, sans le vouloir, avec les spasmes, avec les laideurs, avec les douleurs qui préparent un enfantement formidable.

1. Travail et loisir.

Hymne au travail : revanche, dans l'abstrait, des classes les plus pauvres, magnifiées par la littérature, exaltées par le

¹ Cette étude, suggestive et pénétrante, écrite depuis deux ans, reçoit de la crise dont nous sommes témoins, une bien visible confirmation (*N. d. l. R.*).

Cf. L'Economie contemporaine, dans Nova et Vetera, 1929, pp. 49-75.

² Victor HUGO.

bronze, la pierre ou les discours électoraux; revanche concrète, bien concrète, de la bourgeoisie qui s'assied.

Il s'agit moins de relever ce qui est en bas, que d'humilier ce qui était en haut; humiliation pratique et qui disqualifie les prétendants, légalise les occupants. Voilà longtemps que les aristocraties, lassées de « servir », se servaient ! Mais avec elles (que leurs fonctions, du moins, écartaient, devaient écarter de la tentation de « gagner »), disparaît la noblesse du loisir et sa liberté; « loisir » est devenu le nom à particule de l'oisiveté; il faudra désormais dissimuler ses loisirs à la foule, et plus encore aux yeux des hommes qui savent compter et mesurer, produire et consommer.

N'allez pas croire, pour autant, que la Bourgeoisie maîtresse omette aucun des gestes qui conviennent. Elle a souci d'Art, elle est prête à payer. Ainsi a-t-elle, du moins, des artistes qui produisent ! et qui gagnent... A la bonne heure ! deux romans par an, quatre toiles par Salon, et des Gares et des Bureaux de Poste autant que le commandent les crédits de la Préfecture. Et puis, s'il leur arrive de penser, au moins, ça se voit ! le Penseur du XIX^{me} siècle a tous les muscles bandés, on devine que, lui aussi, va « produire ».

Encore, que de degrés dans ce Monde moderne ! L'Amérique, visiblement, reproche à l'Europe l'organisation insuffisante et le pauvre rendement économique de ses loisirs, non moins que de son activité; elle prétend qu'il y a encore trop de gens qui méditent. Reproche de producteur, à notre continent qui est insuffisamment consommateur.

De même, l'Europe nomme paresse toutes les attitudes de l'Orient qui ne sont pas directement ou indirectement « économiques ». Il n'y a pas encore dans le monde, un standard assez généralisé, assez impersonnel pour une cotation de l'activité et du repos, ce standard qui serait nécessaire pour obtenir des satisfactions en grande série.

Pourtant, notre époque marque sur le XIX^{me} siècle une réaction manifeste. L'Âge de la Houille a connu tous les excès du travail, l'atelier qui prend les enfants à 10 ans et ne lâche les vieillards qu'au tombeau, les journées de 15 et 16 heures, les semaines sans dimanche. L'histoire de l'industrie anglaise de 1780 à 1880 est atroce : expiation peut-être ? et crime aussi, peut-être, qui voudra une expiation plus dure ?

C'est l'Âge encore où le labeur absorbe exclusivement l'existence austère des Chefs, de tant de chefs graves avec lourdeur, ignorants de la joie qu'ils appellent frivolité, consciences rigides

souvent impitoyables : l'intelligence tout entière attachée aux devoirs de la Terre.

La bourgeoisie française s'incline devant l'Ingénieur des mines. Symbole. Combien d'hommes vivent pour leur travail et meurent dès que cesse, avec leur travail, leur raison de vivre ? Tragédie du retraité.

Le campagnard avec ses machines nouvelles ignore, désormais, les jours fériés et les longues veillées d'hiver ; il est bien loin de l'esclave du domaine latin, de qui Fustel de Coulanges assure qu'il ne travaillait que 24 jours sur 45. L'Occident du XIX^{me} siècle étonne par l'habitude universelle, par la manie de l'effort au moment où, précisément, il en a perdu le sens. Mouvement sans moteur : vitesse acquise, mais déviée ; réserve bientôt épuisée.

2. Le XX^{me} siècle en réaction.

Ce qui frappe, en effet, dans les vieux pays, au XX^{me} siècle, c'est d'abord l'affaiblissement de la conscience professionnelle et de la probité artisanale, de l'attachement au métier, de la fidélité à un champ, à un atelier, à une profession. Ensuite, un appétit nouveau, général, de repos et de jouissance. A nouveau rentrent dans les mœurs, et bientôt dans la législation, la journée de 8 heures, le repos hebdomadaire.

Retour nécessaire à un passé d'équilibre ; mais voici qui est plus neuf : le besoin de vacances, le besoin d'échapper à l'atmosphère de la vie quotidienne : absences hebdomadaires avec la semaine « anglaise », vacances annuelles de 15 jours à un mois d'été qui deviennent générales du haut en bas de l'échelle¹. Il arrive que le patron seul doit s'abstenir, s'il ne veut pas voir périliter son entreprise ; il ne peut plus refuser les vacances autour de lui ; rançon nécessaire d'un travail qui a perdu sa dignité, par la monotonie, par l'automatisme, par l'impersonnel d'un travail qui n'est plus qu'un moyen de vivre, de « gagner » et de gagner pour jouir.

Un symptôme, entre beaucoup, d'un état très général : après l'aristocratie, après la bourgeoisie, l'ouvrier, à son tour, n'accepte plus de « servir ». Prenez-y garde, le cycle est près de se fermer, c'est très grave : c'est ainsi que finissent les civilisations. Avons-nous de quoi reconstruire ?

¹ Mais est-ce par hasard qu'elles sont à contre-sens de la nature qui voulait le repos d'hiver ? Le repos total au lieu du simple ralentissement, le sevrage des occupations normales pendant une période prolongée n'est dû qu'à des malades ou à des surmenés (ce qui est identique).

3. *Contradiction américaine.*

L'Américain se distingue ici, et par sa frénésie de gain, et par une frénésie plus grande, mystique, d'activité et de « rendement ». Quand il est saturé par la monotonie d'un geste trop souvent répété, l'ouvrier change d'usine (et le *turn-over*, en effet, reste considérable). Il gaspille son épargne en quelques semaines, quelques jours de *good time*, mais, à son travail, il donne le rendement maximum... Toute l'organisation sociale des Etats-Unis veut cela, et, jusqu'à présent, on ne perçoit aucune défaillance à la base.

Solidarité du bien-être et de la jouissance, voilà le but vers lequel ont convergé trois ou quatre générations d'immigrants aux dents longues. Foi superstitieuse dans le Progrès. S'il y a une croyance générale, universelle aux Etats-Unis, c'est bien celle-là : le bien-être de chacun et de tous est fait de l'effort maximum de tous et de chacun à la place où il est momentanément ; la société éjecte impitoyablement celui qui ne se conforme pas à la règle du jeu ; jusqu'ici la recette n'a pas failli, la foi non plus, mais que ne doit-on pas craindre pour le moment d'une crise générale ? et peut-on croire que cette crise soit évitée ?

Mais pour les peuples dont la structure et les ressorts sont moins simplistes, dont la prospérité individuelle en outre a touché, voilà bien longtemps, ses premières limites, comment imaginer, en dehors de l'héroïsme, le maintien des vertus nécessaires à la paix sociale ? J'écarte ici les fondements religieux — la racine de tout — pour n'envisager que les conditions extérieures qui rendent manifeste la déviation. La grande aventure des travailleurs au XIX^{me} siècle, c'est la concentration de toutes les industries (généralement autour d'une chaudière) ; la petite exploitation disparaît : l'artisan, le façonnier, et, dans les pays *leaders*, en Angleterre, par exemple, le petit fermier, le petit propriétaire. Voilà, désormais, d'un côté le patron, et, de l'autre, des centaines, souvent des milliers de journaliers.

Classement simpliste et qui détruit la solidarité du métier ; il aboutit toujours, au cours de l'histoire, au même processus : le patron éloigné désormais du travail manuel, le mépris, même inconsciemment, perd la notion de certains besoins humains éternels ; l'ouvrier perd tout intérêt aux affaires du maître. Pour l'un, réduire au minimum les dépenses de main d'œuvre ; pour l'autre fournir l'effort minimum de volonté ou d'intelligence.

Ce serait une erreur bien grossière d'imaginer que les modernes — et singulièrement à cause de la machine — ont le privilège des troubles sociaux, et du dégoût de « servir ». Ce

serait une autre erreur de croire que cette opposition, ce désordre, sont éternels ou nécessairement humains.

4. *Exploitation capitaliste ou patriarcale.*

Il n'existent pas lorsque le régime commun est celui de l'exploitation patriarcale, personnelle, celle du père de famille, artisan ou agriculteur, aidé de ses enfants et d'un petit nombre d'auxiliaires qui vivent de sa vie, fussent-ils même esclaves. C'est le spectacle de la Grèce avant Périclès, de Rome avant la deuxième guerre punique, de l'Europe du XI^{me} au XIV^{me} siècle; c'est l'exemple invariable que fournit l'étude des civilisations disparues au Mexique, au Pérou, dans les époques prospères; celui que présentent encore, sous des formes à l'ordinaire corrompues et décadentes, l'Islam, l'Inde ou la Chine.

Jusqu'à la machine, c'est dans le domaine de l'agriculture surtout qu'on peut observer les oscillations qui vont de la grande exploitation impersonnelle et capitaliste à l'exploitation parcelaire, ou inversement; par exemple, de l'exploitation suivant les règles de Caton aux excès des *latifundia*, qui aboutissent à la guerre servile.

L'exemple de l'Afrique Romaine devrait être médité de très près, encore aujourd'hui, par les coloniaux. Au III^{me} et au IV^{me} siècle, la Numidie et la Byzacène fournissent d'huile d'olive le monde civilisé: culture de plus en plus spécialisée, et industrie basée sur l'exportation: on ne peut pas se rapprocher davantage des formules modernes. Deux raisons pour que les grands domaines, mieux organisés, mieux outillés, spécialement au point de vue du commerce avec l'étranger, absorbent les petits. Au IV^{me} siècle, l'Afrique est partagée entre un petit nombre d'exploitations. Le «laboureur» propriétaire a disparu, les esclaves sont beaucoup moins nombreux après deux siècles de paix. Ce sont des *coloni* qui travaillent, ils sont les paysans libres d'autrefois, ils sont réduits à un véritable «prolétariat», et ils paient cher leur pain sur des domaines où tout est sacrifié aux cultures industrielles. Un troupeau impersonnel — le travail par larges chantiers — la «quantité» maîtresse. (Pensez aux troupeaux de Belges ou de Polonais campés à chaque saison dans les grandes fermes à betterave du Nord de la France.)

5. *Dégoût de servir.*

L'unité est brisée, l'antagonisme est partout; il se manifeste un beau jour, à l'époque de saint Augustin, par l'hérésie des Donatistes, greffée sur une révolte agraire. Elle balaya toute

une classe de possesseurs du sol, et ces villes de luxe, villes de propriétaires: Lambèse, Timgad, Aquae Regiae, Thysdrus, qui disparaissent d'un seul coup. La terre se morcelle entre les *Coloni*, comme, précisément, le pouvoir s'effrite et passe aux Vandales appelés par eux.

6. L'idée de « classe » et le moyen âge.

Et l'histoire se renouvellera dix fois peut-être en quinze siècles: la France, l'Angleterre, l'Allemagne sont stables au XI^{me}, au XII^{me}, au XIII^{me} siècle, avec un régime où les exploitations sont morcelées à la limite d'une terre par foyer; tout le monde, à des titres plus ou moins onéreux, est détenteur d'un bien foncier, *non pas détenteur précaire*. Pas un historien sérieux ne conteste que la population *entière* ait vécu à cette époque dans une abondance peut-être un peu grossière, mais très réelle.

Il y a des « classes », il y en a peut-être plus que jamais; elles sont stables, elles « servent », chacune à son rang. Une « organisation de fonctions », disait la Tour du Pin. Et le propre de l'idée de « classe » c'est que chacun se sent *à sa place* et s'efforce d'y rester, lui, les siens, sa postérité. Ne la quitter pas plus par en haut que par en bas. Tant d'observateurs ont encore, avec surprise, constaté ce même état d'âme en Orient, jusqu'à la guerre qui a changé tant de choses: des hommes de la plus basse classe et qui veulent être de cette classe, et la dignité de ces hommes, et l'absence de l'envie.

De même, le moyen âge (le beau temps du moyen âge) ignore la lutte des classes et ignore le prolétariat. Trop heureuse époque où le seul écrit « sociologique » apparaît sous la forme de cet admirable « Livre des Métiers », qui est un tableau de mœurs autant et plus qu'un code. Tout droit est limité par un devoir, par un devoir *personnel*. L'ouvrier qui est bien le *compagnon* du Maître, qui se forme pour être Maître à son tour, qui est de la *même classe*.

Arrive ce XIV^{me} siècle qui semble n'avoir rien compris à rien (*corruptio optimi pessima*) et qui favorise des regroupements, des accaparements, des remaniements de charte au profit exclusif du plus fort: du seigneur, bien souvent parvenu de fraîche date, du maître-artisan, déjà touché par le démon du commerce et de la spéculation et qui veut un privilège durable, qui veut être à part dans sa classe. Guerre des Paysans en Angleterre, guerre des Paysans en Allemagne, Jacquerie en France, et partout le désordre dans les Gildes, dans les corporations, dans les communes... Les ténèbres !

7. *Renaissance et Révolution.*

Avec le XVI^{me} siècle, avec l'humanisme, avec la Réforme apparaissent les théoriciens de l'Economie: que le Livre des Métiers est loin! et aussi la conception « humaine », et aussi le caractère « personnel » ! Le mercantilisme du XVI^{me} et du XVII^{me} siècle annonce bien le libéralisme du XIX^{me}; comme la piraterie légalisée d'Elisabeth devance les spéculateurs modernes. Nulle part la théorie et les mœurs ne sont aussi dures, aussi impitoyables pour le pauvre que dans les pays Calvinistes, que dans cette Angleterre où la Réforme a prétendu « redresser le travail manuel ». De même la Révolution française, deux cents ans plus tard, affranchissait et glorifiait, dans ses textes, l'ouvrier dont la pire misère commençait seulement. Admirable antinomie des mots et des choses: marque d'un divorce profond de l'intelligence et du réel. Toutes les barrières, tous les freins qui protégeaient encore (assez mal) l'individu, pulvérisés par l'individualisme ! L'individu reste libre... et nu. Honneur au plus fort et *Vae victis*.

Lutte de classes: mais peut-on parler ici de classes? Les possédants opposés aux non-possédants? Qu'est-ce qu'ils ont en commun, soit les uns, soit les autres? Quelle tradition, quel devoir? Où sont la stabilité, la sécurité, ce qui est le propre de la classe? Où sont les fonctions? et comment « servent-ils »? Aussi, qu'est-ce que les prolétaires ont à conserver, à maintenir? Non, le capital, le prolétariat ne sont pas des « classes ». Ce sont des appétits opposés, voilà tout.

On voit bien tout de suite, qu'il sera vain de chercher une issue en dehors des principes, et que les modes de l'Economie ne sont rien sans eux, mais j'ai décidé de prendre ce problème par le petit côté et, si l'on veut, à contre-sens: j'essaie de parler à mes contemporains. Aussi bien, les formes, les modes de l'Economie (capitaliste ou patriarcal) ce sont des signes.

8. *Le maléfice de la concentration.*

Qu'on lise l'histoire des troubles agraires en Russie moderne, en Roumanie, en Pologne, qu'on examine l'évolution industrielle récente du Japon, et partout la même conclusion s'impose. D'une part, un régime sain, un régime stable, sûr, avec la petite exploitation taillée à la mesure d'une famille; d'autre part, partout l'insécurité, l'antagonisme, la lutte des « classes » avec la grande exploitation centralisée.

J'ai insisté sur l'aspect agricole de ce problème; c'est qu'il est éternel: en même temps qu'il permet un recul dans le passé,

il fournit le seul exemple encore vivant d'une exploitation patriarcale, si corrompue soit-elle, chez le petit propriétaire. Par exemple, chez le métayer, le « domestique » est encore au rang du « compagnon » d'autrefois, il vit de la vie du patron, il sera patron un jour, il est de la même classe.

C'est ainsi que la condition du *journalier* présente, à l'usine et aux champs, les mêmes caractères généraux : d'abord l'instabilité, l'insécurité qui résultent de l'anonymat croissant de l'Economie, de son aveuglement.

9. *L'économie anonyme et aveugle.*

Aveuglement de la production d'abord, moins capable d'apprécier et de mesurer les besoins humains dont elle s'éloigne en même temps qu'elle s'éloigne du « personnel » et vise le « mondial », et qu'elle voit se multiplier les trompe-l'œil de la réclame et de la spéculation, avec le rythme plus fréquent des crises, remèdes spasmodiques de la superproduction. La menace généralisée, endémique, permanente du chômage est pour l'ouvrier chargé de famille, dans une industrie moderne la pire souffrance.

Aveuglement du producteur ensuite, quant à la part qu'il s'attribue ou qu'il distribue. Dans une île déserte, l'homme n'hésite pas sur le mérite et la valeur de son travail, ni sur la chance de la saison ; dans l'atelier familial d'un artisan ou d'un agriculteur, chacun, plus ou moins, mesure la part de chacun dans le produit, son habileté et les hasards d'un marché voisin. Le domestique de ferme ne discute pas sa ration de cidre cette année, s'il n'y a pas eu de pommes sur le domaine. L'injustice est limitée, le sentiment d'une injustice subie plus encore.

10. *Insécurité.*

Mais comment faire admettre au mineur du Lancashire que son salaire doit être réduit parce que le charbon de Pensylvanie ou de Silésie est plus demandé ou plus accessible ? Son pain plus cher, parce que la récolte d'Argentine est mauvaise ou qu'on spéculé à Chicago ? Comment faire croire à un conseil d'administration qui voit son prix de revient baisser par la mise en train d'un nouvel outillage, qu'il a des devoirs à l'égard d'ouvriers licenciés, ou qu'il peut accroître les salaires des ouvriers restants, devenus plus productifs ? Où est le juste ? où est l'injuste ? Où est le possible ? Mais partout, le sentiment, la rancœur de l'injustice va s'installer et s'étendre.

A la notion de classe est attachée l'idée d'une permanence des ressources et des moyens, d'un certain niveau, fût-il très bas,

d'un niveau que tous s'efforcent de maintenir à travers les générations d'une famille, et *qu'ils savent pouvoir maintenir* en dehors des catastrophes exceptionnelles. Le serf du XI^{me} siècle, le fellah égyptien, connaissent la prévoyance et l'épargne. Le journalier perpétuellement menacé par toutes les choses bonnes ou mauvaises de l'industrie, par la faillite aussi bien que par le progrès des machines, n'appartient pas à une classe mais à une masse: il serait vain d'en attendre une prévoyance qui, mesurée aux chances contraires, paraît dérisoire. Il jouit ou il souffre au jour le jour.

Là aussi, pourtant, le XX^{me} siècle, marque une réaction; il restaure, il légalise à nouveau l'association professionnelle, le syndicat, déclarés criminels par la Constituante; il cherche un remède aux fléaux déchaînés par la Liberté, par l'*individu* libre; il crée ici le sursalaire familial et les assurances sociales. Palliatifs insuffisants, mais qui sont des signes. Manifestations d'un esprit nouveau qui s'ignore peut-être encore.

En revanche (et pourtant ceci est bien une réaction dans le même sens après tout), l'insécurité augmente pour le grand entrepreneur et pour la grande entreprise avec la précipitation du rythme, du changement, des modes, etc. La tendance est bien de couvrir ce risque en prélevant une marge de bénéfice qui permet des amortissements rapides. Est-ce bien souvent possible? et le remploi de ces réserves comporte à son tour d'autres risques.

Quelle que soit la bonne volonté mutuelle (et nouvelle), la grande manufacture paraît bien condamnée à l'insécurité croissante, du chef au dernier journalier.

11. *Division du travail.*

Un autre caractère va s'accroissant; il progresse parallèlement à la concentration des entreprises. C'est la division du travail; elle permet, elle a permis, c'est un fait, d'élever très haut les salaires de certains manœuvres sans habileté professionnelle, sans apprentissage, sans « métier ».

L'industrie américaine repose en grande partie sur une division toujours plus poussée et les « monteurs d'avenir », dont toute l'habileté consiste à tracer la tangente à une courbe connue (croyance primaire en un progrès rectiligne et continu) annoncent une économie dont elle sera la ressource indéfiniment croissante.

Parlent-ils de machines ou d'hommes? Tolérez-vous l'idée d'une humanité abaissée à la répétition machinale d'un geste

unique, renonçant à toute initiative ? Un cerveau pour mille hommes ; non, vraiment, ce n'est pas assez ; d'ailleurs les muscles eux-mêmes se révolteraient.

Les défenseurs extrémistes de la division diront qu'elle permet de réduire toujours plus le nombre des heures de travail, et qu'ainsi l'industrie la plus étroitement spécialisée, mécanisée, prépare toujours plus de loisirs intelligents. Sera-ce pour la masse, pour le « prolétariat » ?

Je sais bien que de braves gens lui attribuent le retour à la journée de huit heures, au repos hebdomadaire... normes qui sont vieilles exactement comme le monde. Incompréhension bien excusable chez ceux à qui l'outil cachera toujours l'homme, à plus forte raison Dieu.

Disons mieux : une certaine division du travail permet de mieux nourrir le manœuvre le plus près de la brute, celui que Taylor appelait « l'homme-bœuf ». Elle a diminué beaucoup plus d'hommes qu'elle n'en a élevés. Si le travail perd tous les jours de sa noblesse, elle en est en grande partie responsable, et sans doute ne peut-on dire là-dessus rien de plus solide que le mot de Berdiaeff¹ rappelant à l'homme que Dieu attend de lui la réponse au geste de la création. Chaque homme doit mettre quelque chose de lui dans une œuvre ; il n'a pas accompli sa mission, s'il n'a pas, dans une mesure si humble soit-elle, « créé » lui aussi. Il ne saurait ici-bas se satisfaire à moins ; que va lui laisser l'usine de demain ?

A condition de ne pas préciser dans le temps, on peut prophétiser là-dessus tout au rebours des « montreurs d'avenir ». L'usine très concentrée, l'usine très spécialisée sont menacées, peut-être à brève échéance. La complexité à quoi elles aboutissent, leur manque de souplesse, les rend infiniment vulnérables. Je dirai au risque de scandaliser les experts (mais c'est déjà fait ?) qu'elles ne sont pas dans le sens de l'évolution, elles sont déjà à contre-courant ; un peu plus, elles seraient démodées : ce sont bien les filles de la Houille.

12. Le poids de la spécialisation et de la concentration.

Il n'est pas facile à une économie massive engagée dans cette voie étroite, de rebrousser chemin ; elle est si raide ! mais est-il bien sûr que, bouleversée par quelque cataclysme, elle reconstruirait dans le même sens ? Non pas, si elle fait bien ses comptes. Non pas, si elle peut céder à ses nécessités internes, — éliminer la domination des influences parasites. Soit l'exemple de la Tour

¹ BERDIAEFF, *Un nouveau moyen âge*.

Merton¹ (à Oxford, au XIV^{me} siècle) que je citerai encore: il vaut à trois ou quatre points de vue: à égalité de prix des matériaux, à égalité de salaires, une même construction coûte trois ou quatre fois plus en 1877 qu'en 1450. Elle coûterait encore 25 % de plus en 1927.

Il y a plusieurs causes, à coup sûr: moindre rendement du travail à tous étages, prélèvements usuraires, mais aussi, et pour beaucoup, multiplication des étages auxquels se produisent des fuites, spécialisation outrancière.

L'utilisation locale des ressources locales a disparu parce qu'elle ne correspondait pas à une consommation assez massive et assez uniforme. Alors ont renchéri sur place, partout et même dans les campagnes, le logement, le vêtement, la nourriture même. La division du travail, ne comporte plus de loisirs utiles, d'industries saisonnières; en revanche quand l'usine concentrée, spécialisée « tournera », ce sera toujours à plein rendement, trop vite pour correspondre exactement à la demande. Si elle est régie dans un esprit franchement « capitaliste » (aux U.S.A. par exemple) elle préférera toujours le risque périodique, même fréquent, de chômage à la marche au ralenti. Les dépenses journalières des chômeurs ne s'inscriront pas, en effet, au passif de l'entreprise. Mais n'est-il pas vrai qu'elles figurent au bilan du groupe social intéressé? Et leurs souffrances?

C'est ici qu'il faut placer une objection qui paraît si forte à beaucoup: le succès incontestable de l'Economie américaine, d'une économie prospère, entre autres, par la concentration des entreprises et par la division du travail; qui a su donner au travailleur un bien-être inconnu de l'Europe, et supprimer pratiquement l'esprit de lutte entre les classes.

13. En Amérique.

Trois règles médiévales: a) Le grand nombre consomme ce que produit le grand nombre.

Voilà un succès particulièrement intéressant: l'extrême-occidentalisme, l'extrême liberté de concurrence ramène à certaines solutions traditionnelles. Un axiome de M. Ford est typique: « Une industrie ne peut se dire solidement établie, et assurée de son développement que si la grande masse de ses consommateurs coïncide avec la grande masse de ses ouvriers ». On ne peut mieux dire: en fait, c'est le caractère de toute économie qui paraît équilibrée et stable au cours de l'histoire; *c'est le caractère de*

¹ Th. ROGERS, *Travail et Salaires en Angleterre*, 1880.

l'Economie patriarcale ; la grande masse des produits est agricole, la grande masse des consommateurs est agricole. Les producteurs consomment directement, *et sans échange, sans pertes parasites* — voilà la grande supériorité — 90% peut-être de leurs récoltes. Equilibre qui, en effet, exclut la crise.

M. Ford a raison aussi longtemps qu'il ne précise pas... Mais ose-t-il parler de stabilité à propos d'une consommation, d'une production artificielle comme celle qu'il vise en fait ? En fait, également, la progressivité de ses méthodes le mettra bien vite en contradiction avec lui-même, en l'obligeant à chercher des clients surtout en dehors ; il n'en est pas moins intéressant de noter la réapparition, même toute théorique, d'un principe rejeté par toute l'économie mercantiliste, libéraliste, depuis le XVI^{me} siècle, et peut-être depuis le XIV^{me}.

b) L'ouvrier associé.

Deuxième principe également neuf : « Payer un ouvrier le prix le plus haut qu'une fabrication puisse comporter ». Volonté dont il faut laisser à M. Ford l'originalité sans doute, et le mérite, s'il est, comme on peut le croire, sincère. Les manufacturiers américains, en élevant les salaires très au-dessus de l'indispensable, ont obéi à des conditions économiques plutôt qu'à une volonté réfléchie. Quoiqu'il en soit, ils l'ont fait. Au progrès de la machine, aux bénéfices en hausse des patrons a correspondu une hausse parallèle des salaires. Procédé en rupture avec toutes les traditions de l'industrie d'Europe, geste de saine collaboration qui nous ramène, lui aussi, à la règle des économies de modération.

c) Une seule classe manufacturière.

Il faut encore signaler dans le même ordre de parenté avec une société si différente dans le principe, le fait qu'une majorité de chefs d'entreprises américaines appartient, précisément, à la même classe que ses ouvriers.

Cet état de fait suffit provisoirement, en l'absence de principes seuls capables d'assurer une stabilité ; au XX^{me} siècle de même qu'au XII^{me} ou au XIII^{me}, même sérénité dans les rapports sociaux (il n'y a qu'une classe). Le sentiment d'une injustice subie ne s'installe pas plus en bas chez l'ouvrier qui peut arriver demain, s'il est ambitieux et capable, que chez le patron, arrivé hier, ne peut exister la méconnaissance des besoins dont il est si proche.

Pas d'envie : le bien-être est général, les plaisirs, le confort sont du même ordre (à peu près exclusivement matériel), mis à part certains raffinements encore peu sensibles à la masse.

Le repos de l'ouvrier est plus complet, il n'a pas le souci ni les risques du patron et il le sait. L'avenir, que rien n'assure en théorie, en principe, apparaît encore à l'ouvrier libre de menaces ; les possibilités d'emploi sont si vastes ! L'Amérique est grande, le chômage qui peut l'atteindre demain, sans préparation, sans raison même, l'inquiète peu à l'ordinaire. Sa conception de la vie est exclusivement empirique ; empirisme américain fondé sur cent années de développement continu.

14. *La solidarité du bien-être.*

Ceci encore : malgré la monotonie, l'automatisme du travail, résultat d'une concentration d'entreprises et d'une spécialisation de gestes toujours croissantes, l'ouvrier s'emploie à fond, sans restriction calculée, sans dégoût même. Il tient à son repos, mais pendant les heures de travail, il ne marchand pas. Quand il est saturé par la monotonie de sa tâche, il change d'usine (on ne peut pas parler de « métier » !) et cette liberté qui lui est chère, comporte, « justifie » une liberté égale chez le patron.

« L'Empirisme organisateur », là-même où il est le plus inhumain, ne s'est encore buté à aucune réaction humaine (l'Amérique n'a pas connu de crise durable) et ce même empirisme est à la racine de l'activité ouvrière : il explique le « rendement » exceptionnel du manoeuvre imprégné d'une foi vivante dans la solidarité qui garantit le bien-être de tous avec l'activité de tous.

Tableau idyllique, réussite qu'il ne faut pas qualifier d'étonnante, car il n'en est pas de plus logique, de plus conforme à l'ordre des choses modernes. Depuis soixante ans, la courbe a été continue, régulièrement ascendante, et depuis 1914 la progression s'accélère.

Nous sommes au point remarquable de la courbe : jusqu'à la guerre, l'Amérique importe des hommes, des capitaux, des produits ouvrés ; elle exporte des matières premières, des produits agricoles. Son industrie est comparativement médiocre ; *elle n'a pas besoin des marchés extérieurs.*

15. *La limite.*

Et puis, ayant, à une allure vertigineuse, équipé et exploité cet immense territoire, vierge il y a soixante-dix ans, voilà qu'elle refuse d'importer des hommes, elle exporte des capitaux et — point remarquable de la courbe — *elle recherche des débouchés extérieurs pour son industrie.*

Dans la période de conquête (pénurie d'hommes, absence de concurrence) il est évident que tous les excès du machinisme et du crédit sont favorables à un développement qui ne se heurte à aucune limite. Est-ce que les limites ne sont pas aujourd'hui atteintes ? Certaines limites du moins ? Un simple ralentissement serait déjà une chose grave pour une économie née de ce prodigieux dynamisme.

Il y a la vitesse acquise, il y a les redoutables accélérateurs, machinisme et crédit à leur maximum de virulence, il y a le progrès technique. Il est évident que demain verra naître des machines propres à augmenter la production de 25 %, de 40 %, et ainsi de suite d'année en année. Mais l'Amérique ferme ses portes aux émigrants, la natalité y est faible : ainsi les consommateurs sur place n'y augmentent que très lentement pour une production qui va continuer de monter très vite. Augmenter plus vite encore la consommation de chacun ? Evidemment ; encore faut-il qu'un certain nombre d'ouvriers évincés par les nouvelles machines trouvent un emploi qui leur procure un pouvoir d'achat accru et qu'ils produisent à leur tour, à une vitesse plus grande pour consommer à la même vitesse.

Combien de temps imaginez-vous que puisse durer une telle accélération de la demande qui suppose un synchronisme parfait dans toutes les branches d'une industrie de plus en plus spécialisée, de plus en plus complexe ?

Le chiffre n'a pas une grande importance. Avouez seulement qu'elle ne peut pas durer *toujours* ni même bien longtemps. Non pas que les besoins de l'homme, surtout dans l'artificiel, comportent des limites précises. On peut toujours en susciter de *nouveaux* peut-être indéfiniment. Mais conçoit-on pratiquement le rythme spasmodique d'une économie condamnée à atteindre tous les deux ou trois ans la saturation dans une branche et à en « créer » une nouvelle en y « virant » les capitaux, l'outillage, les hommes ? Nous avons trop d'automobiles ? Fabriquons des appareils à froid. Trop d'appareils à froid ? De l'artillerie. Voilà un des aboutissements logiques.

Si folle que soit une génération, si intoxiquée de la manie du changement, elle ne peut pas se passer d'un certain minimum de stabilité ; il est impossible de l'imaginer réduite à cette course à la consommation plus forcenée, à la production plus hystérique. Les nerfs claqueraient ; ils ne paraissent pas déjà si solides.

Pendant ce temps, très vite, l'agriculture a disparu.

Raison de plus pour s'adresser à l'étranger : acheteur de l'excédent industriel, fournisseur de l'indispensable alimentaire. Mais, alors, l'économie américaine perd entièrement son origi-

nalité et ses privilèges ; elle suit la trace de l'Angleterre du XIX^{me} siècle. Elle essaie de la suivre plutôt, car les voies ne sont plus libres. Songez que les capitaux américains se « remplioient » à l'étranger, suscitent des concurrents à leurs propres produits. Songez que le monopole industriel n'existe plus pour aucun pays à peu près. Songez qu'il y a des climats où l'indigène vit heureux avec la centième partie des Hauts Salaires américains.

16. Les chances de la modération.

Il y a dites-vous, une troisième solution : l'Amérique est encore au point où les tendances opposées s'équilibrent ; elle possède encore ce privilège exceptionnel : son indépendance économique. Elle pourrait encore se passer d'acheteurs étrangers. Son agriculture menacée tient encore. Elle est capable de se nourrir, capable d'assurer à la population ouvrière, non pas le maintien du confort actuel qui escompte un « devenir » toujours plus prospère, mais un confort assez large. Il suffit de consolider.

Mais alors, vous changez tout ! Tout, puisque vous changez l'homme. A la place de l'*Homo oeconomicus* exclusivement attaché à la conquête du monde, vous supposez l'ascète. Car la richesse, la pauvreté sont relatives, l'ascétisme aussi. Pouvoir acquérir davantage, pouvoir jouir davantage et s'abstenir !

Remarquez d'ailleurs qu'il ne faut pas parler de *statu quo*, en pareille matière, mais de retranchement, de *sacrifices réels* au moins provisoires, de remaniements en profondeur. La production industrielle des U.S.A. n'a pas connu jusqu'ici de catastrophes parce qu'elle restait à la mesure de ses besoins qui étaient des besoins de développement, de création. Le développement aurait pu être lent, l'Amérique l'a voulu vertigineux et ses ateliers ont été à la mesure. Voilà qu'elle approche des frontières. Voilà que le développement s'arrête ou tout au moins se ralentit et jamais l'instrument n'a été plus puissant. L'Economie américaine donne l'impression d'une machine qui arrive sur l'obstacle, les freins claqués et l'accélérateur à fond.

Ainsi, l'ascétisme est une solution, il est même la solution, mais il est invraisemblable. L'ascétisme dans le succès ! avant l'épreuve ! en Amérique !

Pour résumer ; en ce qui concerne le travail, la leçon de l'Amérique est la suivante : au cours de cette progression elle a retrouvé empiriquement deux ou trois règles saines de toute économie saine, des règles que devra comporter obligatoirement toute restauration. Elle en a déjà cueilli les fruits : bien-être de la classe manufacturière, absence d'envie et de lutte des classes, bonne volonté dans le travail.

Il reste, par contre, qu'elle a ignoré, qu'elle a achevé de détruire la prospérité du métier et la dignité du travail, devenu avant tout un instrument de gain ; le bien premier que la Société doit au travailleur, la sécurité, elle ne le lui donne pas ; elle lui en donne une plutôt, absolument trompeuse, fondée sur l'espérance d'un développement à l'infini du luxe et des besoins artificiels.

17. Perte de vitesse.

Il n'y a jamais eu de civilisation à qui le luxe n'ait été fatal ; c'est de l'histoire et c'est *dans la nature*, mais il n'y a jamais eu de société pour le comprendre « *naturellement* ». Il faut la catastrophe... ou le miracle. Souhaitons le miracle au monde et à l'Amérique ; elle arrive au point où tout peut être remis en question, où cet équilibre entièrement dynamique de l'économie est menacé. Comme on le dit quand on parle d'un avion : sa « flottabilité » est *négalive* ; la perte de vitesse lui serait fatale.

Pour revenir à l'Europe (elle a dépassé, voilà vingt-cinq ou trente ans, l'étape où la concentration donne les résultats les plus brillants) il est manifeste que, déjà dans un certain nombre de cas, l'entreprise centralisée, spécialisée, produit plus cher que le petit patron convenablement outillé. C'est évident pour toute demande étrangère à la « série » ou au gigantesque, c'est-à-dire, dès que l'homme a plus d'importance que la machine, mais il arrive que beaucoup d'objets fournis en série par des machines simples sont obtenus à bien meilleur compte chez le faconnier isolé pourvu d'énergie électrique : les bobines de filature, les objets en bois tourné, en général les pièces métalliques décolletées, les tricots, les bas mêmes, etc...

Dans bien des cas, la supériorité de la grande entreprise est devenue purement commerciale ; elle peut mieux acheter et mieux vendre. Supériorité qu'une meilleure organisation des petits concurrents (coopérative par exemple), peut rendre vaine demain. Elle peut aussi devenir négligeable devant la progression continue d'autres charges : celles du capital, de la complication administrative, et surtout probablement, celles d'un « rendement » humain rapidement décroissant.

18. Grands magasins.

L'ouvrier dissocié de l'entreprise et de l'entrepreneur, dissocié même de l'objet qui passe par ses mains à l'état de quantité pure, vend son temps, vend une certaine aptitude professionnelle très exactement tarifiée ; c'est tout. Il devient déjà visible,

même dans les bilans, que ce n'est pas assez. Mais surtout, que sera demain ? demain qui appartient, si l'on en croit les hommes, à une génération nourrie, dès sa naissance dans une atmosphère où domine la règle du profit, à une génération qui ne veut pas être dupe.

« Le Grand Magasin » dont le triomphe remonte, en France, à la période de 1860-1880 (l'apex de la Concentration) a tué sans efforts, à cette époque, le petit commerce. Aujourd'hui, le commerçant se défend victorieusement, vend moins cher et s'enrichit plus vite ; il connaît la marge de ses bénéfices possibles, elle est égale aux pertes de l'anonyme, de l'impersonnel.

Mais ce qu'il y a de plus grave à dire de la production moderne massive et spécialisée c'est qu'elle est infiniment vulnérable ; un arrêt de développement, un arrêt de sève, la mettrait immédiatement en perdition, et l'interdépendance est telle d'une nation à l'autre, comme d'une production à l'autre, qu'on peut très bien imaginer la grande industrie paralysée presque totalement d'un bout de l'Occident à l'autre par une crise de quelques années seulement, tandis que l'artisan, le façonnier ou ce qu'il en reste ne suffiraient plus aux commandes.

19. *Le prix de la vie avant le progrès.*

Dans bien des cas, d'ailleurs, l'outillage moderne a été impuissant à diminuer le coût des travaux traditionnels, les seuls qui permettent une comparaison objective à travers le temps : pendant une longue période du moyen âge (XIII^{me} siècle) le battage des céréales coûtait en Angleterre, 1/18 du froment battu, 1/22 de l'orge, 1/14 de l'avoine en moyenne ¹.

A la même époque, la mouture d'un quintal de blé ² se paie 1/20 à 1/14 soit au minimum 7 %. Le transport se fait couramment en Angleterre à un denier par tonne et par mille, équivalant à 3 kilos de blé par tonne kilométrique, trois fois seulement le prix des transports modernes, et c'est dans cette voie que nous avons fourni l'effort le plus victorieux.

Aujourd'hui, le battage à la machine coûte aussi cher au propriétaire, il rapporte beaucoup moins à l'ensemble des travailleurs ; il a fallu nourrir la machine. Même conclusion pour la meunerie. Vous pensez peut-être aux ouvriers qui ont construit la machine et qui se trouvent à leur tour nourris par elle ? S'ils sont aussi nombreux pour cela que les batteurs ou les meuniers

¹ Th. ROGERS, *Travail et Salaires*, p. 154.

² Vte d'AVENEL, *Histoire du Travail et des Salaires*, p. 266.

d'autrefois, à quoi bon la machine ? Effort perdu ; c'est du travail en dérivation. S'ils sont moins nombreux, le battage, la meunerie ont donc nourri moins d'hommes au total.

Tout progrès du même ordre, dans les industries du « naturel » aboutit à la même conclusion : il faudra, pour faire vivre ceux-là trouver une activité nouvelle de plus, dans le domaine du « factice ».

On oublie par surcroît, que la nourriture d'un ouvrier, à la ville, coûte, à égalité, beaucoup plus cher que sa nourriture aux champs. Je vois, cette année (1927), vendre des pommes de terre au détail 0,50 la livre (100 fr. le quintal). Au même moment, à quelques kilomètres, le producteur les vend difficilement à 30 fr. le quintal. A qui profite cette différence ? Quelques ouvriers sont nourris par le transport, l'ensachage, le magasinage, mais, surtout, à côté des pertes réelles par frottement, vous trouverez ces profits parasites multipliés par une économie de transfert, qui agitant et remuant tout et tout le monde, donne aux uns ce qu'elle enlève aux autres, et « crée » en réalité infiniment moins de richesse qu'elle n' imagine.

Cet enrichissement tant poursuivi, auquel tant de choses sont sacrifiées, ce n'est pas la classe ouvrière qui en profite dans le monde, et, en Amérique, elle ne profite que provisoirement.

Ainsi les conditions de vie d'une *famille* d'artisans au moyen âge sont nettement plus favorables que celles d'un journalier célibataire au XIX^{me} siècle¹ ; et si l'ouvrier a un foyer ? des enfants ? Il est dans l'ordre (si l'on veut, il est dans la logique du désordre) qu'une organisation édifiée dans l'abstrait au nom des droits de l'individu, sacrifie en fait, l'individu, mais d'abord et avant tout, elle sacrifiera ce qui lui est immédiatement supérieur : la famille².

Il faut bien voir que la Pauvreté est essentiellement quelque chose de relatif à plusieurs points de vue ; être pauvre, c'est tomber d'un niveau que l'on pouvait croire acquis, le niveau de la famille, de la classe, à un niveau plus bas ; d'autre part, il est manifeste qu'un même salaire constituera la richesse pour un Kabyle et la pauvreté pour un parisien. C'est une question de *besoins acquis*. La civilisation moderne est inquiétante, parce qu'elle multiplie les besoins et multiplie les pauvres de demain, si une crise la met hors d'état de satisfaire même la moitié des besoins nouveaux.

¹ A. BABEAU, *Le Village*.

² Le XX^{me} siècle réagit, là encore, l'institution du sursalaire familial due à des initiatives patronales, en France, marque une étape.

En attendant, elle étourdit de mouvement, d'agitation et de plaisir facile, une masse qui ne veut pas plus connaître le silence ni la paix, hors de son travail, qu'elle ne les connaît dans son travail. Des hommes qui n'ont pas encore cinquante ans ont entendu les moissonneurs et les laboureurs chanter. Ils ont entendu chanter le peintre en bâtiment sur son échelle. Qui donc aujourd'hui entend chanter un peintre ?

« Seigneur, disait saint Thomas d'Aquin, *accordez-moi d'être joyeux sans dispersion* ». Voici venir la dispersion sans la joie.

20. La hiérarchie des salaires et des fonctions.

Un dernier caractère à noter (j'en laisse beaucoup d'autres) : le surclassement de certaines professions. En 1850 le terrassier était au dernier rang des salariés, il tend vers le premier aujourd'hui : 8 fr. l'heure à Paris.

On assure que le portier de l'Hôtel Ritz gagne 300 000 fr. par an ; un professeur au Collège de France gagne 45 000 fr. si je ne me trompe. Rien qui vaille une surprise ! Il y a plus de profit à servir les plaisirs (ou les vices) d'une ploutocratie qu'à lui fournir des éléments intellectuels ; que pourrait-elle en faire ?

La règle souveraine du profit achève en ce moment la transformation ou le renversement bord sur bord d'un ordre social ancien. Des fonctions multiples, étagées et accordées, une seule subsiste : produire, gagner. C'est ainsi que l'aristocratie, l'élite, en sont à confondre « travail » avec « profit ».

N'aperçoivent-elles pas qu'elles abandonnent par là tout droit à l'autorité ? à ce qui devrait être leur fonction ? Chacun de nous, pendant la guerre, a compris combien le respect de l'homme est facilement acquis au chef exigeant qui se dévoue, qui commande au nom de quelque chose de plus haut que lui, qui « sert ». Le respect, et parfois l'amour... Placez le même chef, les mêmes hommes dans l'industrie ou dans le commerce et donnez leur comme ressort et comme but le profit !

II. LES ASSURANCES

Une agitation qui multiplie les frottements, qui multiplie les risques aussi, voilà pour notre société avide d'exploiter tous les besoins, une occasion nouvelle, un champ nouveau d'activité.

Est-ce un besoin nouveau, ou moins rare, que le besoin de sécurité ? Assurément pas, mais c'est la sécurité qui se fait plus rare. Le risque est partout, et, en même temps, il est moins faci-

lement accepté par des hommes dont tous les efforts, tous les espoirs visent à la réussite humaine exclusivement. Tous les œufs sont dans le même panier, c'est-à-dire du côté « terre ».

Il y avait dix raisons pour que les assurances fussent une production moderne, spécifiquement moderne.

1. *Formes humaines de la sécurité.*

Les sociétés du passé avaient abordé ce problème de la sécurité dans un esprit bien caractéristique. On saisit là, sur le vif, ce qui faisait la force de la Cité, à la belle époque du moyen âge, par exemple (du X^{me} au XIII^{me} siècle) et ce qui faisait sa faiblesse. Je pourrais, d'ailleurs, aussi bien, prendre un exemple aux époques ordonnées des civilisations orientales.

La réparation du « sinistre » incombe, en même temps qu'au sinistré pour sa « juste part » (pour la part qui correspond « à son état »), à la communauté, au prochain, *au plus prochain*. Elle reste un devoir *personnel*, et un devoir de charité, mais un devoir sévèrement sanctionné par les mœurs, par la coutume, par la loi¹. Ce sont gens qui se connaissent (et ceci ne veut pas dire qu'ils s'aiment d'un amour naturel, bien entendu), qui se contrôlent, et qui, solidaires d'un même risque, s'efforcent de trouver les solutions qui le limitent et qui le réparent aux moindres frais.

Un incendie ne peut plus être « une affaire » pour personne, même pas pour la victime ; il reste un châtement, une épreuve, un avertissement peut-être, et il est ressenti collectivement. Pour les accidents, pour la mort d'un artisan, les corporations sont organisées d'une façon précise ; les campagnes le sont d'une façon vague, où le secours du seigneur et celui du monastère sont escomptés, prévus et obligatoires, en fait.

Et puis, voilà la faiblesse (et c'est peut-être le péché des époques où la famille, où la classe ont toute leur force), la notion du « prochain » ne va pas loin. C'est la Cité, toute seule, ou peut-être ce quartier de la cité, ce hameau, isolé, très petit, qui porte seul toute la charge. L'entr'aide mutuelle s'arrête là. Deux ou trois hanse, des gildes arrivent à grouper, à fédérer des intérêts si aisément convergents, semble-t-il ; pourtant cela reste exceptionnel. Tant pis si le dégât est trop grand, si le poids est trop lourd pour des épaules trop faibles.

Qui dira la part de résignation et de vertu, la part de passivité ou d'impuissance technique ? Il reste que l'ensemble du

¹ En Alsace et probablement en beaucoup d'autres provinces, le citoyen qui se refusait à participer à la restauration des dommages d'un incendie pouvait être expulsé par la victime qui avait le droit de s'installer à sa place.

système est humain à la fois et chrétien, avec ce caractère commun aux œuvres du temps : personnalité, simplicité, bon marché, étroite limitation dans l'espace.

2. *Les Compagnies d'assurance.*

Le traitement contemporain de l'insécurité n'est pas moins spécifique d'une époque : il fait abstraction de tout élément personnel, il lui faut, à la fois les très grands nombres, l'anonymat, les formes administratives, et, finalement, le profit. L'assurance moderne a, pour la masse, l'attrait des formules démocratiques : l'égalité du traitement. Et comme il est de règle, cette égalité est toute fictive.

Les plus pauvres doivent renoncer à l'assurance ; les plus considérables y trouvent des réductions de tarifs et des avantages que doit supporter la masse.

Un « gros risque » peut dépendre d'une imprudence ou d'une fatalité exactement autant qu'un « petit risque ».

Il est propre cependant à faire supporter à la collectivité une perte beaucoup plus lourde, ce qui, en équité, exigerait des tarifs plus hauts. Ce caractère est tellement certain que les Compagnies d'assurance ont l'habitude de pratiquer en pareil cas la réassurance ¹.

L'association des gros risques et des petits à un même tarif officiel (quelquefois réduit en fait pour les gros) permet ainsi d'atteindre les grands nombres indispensables aux entreprises modernes, et une moyenne de profits réalisés avec des tarifs trop bas en haut, et trop haut en bas. Le moyen âge, exactement à l'opposé, frappait chacun « selon son état ». Où est la vraie « démocratie » ? Où est, par ailleurs, le frein apporté à la fraude ?

Le profit parasite prélevé sur l'ensemble par le fonctionnement des Compagnies reste d'ailleurs considérable. Un sinistre « Incendie » d'un million coûte aujourd'hui deux millions et demi à peu près à la collectivité des assurés ². Un peu moins d'un

¹ La réassurance *divise* le gros risque et le ramène pour chaque compagnie à des proportions qu'elle juge acceptables. Preuve manifeste qu'il est *en soi* plus cher, qu'il est *disproportionné* si l'on prétend l'associer à la foule des petits risques. Mais l'artifice de la réassurance, salutaire à chaque Compagnie, ne change rien à la réalité qui subsiste. Il ne supprime pas l'inégalité, l'« inéquité » essentielle, ni la charge imposée à l'ensemble des petits au profit des gros. Nous sommes si obsédés par l'intérêt particulier que nous ne comprenons plus rien à l'intérêt vraiment général.

² En additionnant les chiffres donnés par les statistiques des Etats-Unis pour 200 compagnies et pour treize années (de 1908 à 1921), on trouve (en millions de dollars) les totaux ci-après : Revenus des compagnies : 3311 ; paiements aux Assurés : 1312 ; dépenses d'administrations et impôts : 1422, la différence entre les recettes et les dépenses est 577 millions de dollars, rémunération en treize ans d'un capital inférieur à 100 millions.

million va au sinistré, un peu plus d'un million aux frais d'administration et aux agents. Un demi million environ *rémunère* le capital.

Les bénéfices réalisés sur la « vie » (ou faut-il dire sur la « mort »?) sont d'un ordre plus modeste pour le capital, mais les frais généraux excèdent toujours sensiblement les versements aux assurés. Cette modération du prélèvement relatif destiné à la rémunération d'un capital d'ailleurs beaucoup plus faible, se justifie à raison des très grands nombres. Tout le monde ne brûle pas, mais Dieu merci ! tout le monde meurt et avec beaucoup plus de régularité ce qui permet des combinaisons financières très intéressantes.

Le XIX^{me} siècle a été la grande époque des Compagnies d'assurance : succès financier et prestige moral. Elles avaient (comme la Bourse) le prestige d'une origine et de formes très éloignées du concret.

3. *Les assurances mutuelles.*

Avec le XX^{me} siècle débutent, modestement, pauvrement, et parfois maladroitement, déjà redoutées pourtant des Grandes Compagnies, les Assurances Mutuelles qui prétendent éviter à l'assuré au moins la charge correspondant aux bénéfices du capital. Ce n'est pas la plus lourde : on ne voit pas qu'elles esquivent ou réduisent les charges qui sont imputables à la compétition acharnée des Compagnies et des Agents, à la complication d'une administration impersonnelle et à la fraude¹.

Elles restent dominées par le prestige des très grands nombres, de l'anonymat, de l'égalité des charges. Aussi longtemps qu'elle rejettent le principe des responsabilités collectives locales, et le caractère personnel avec la variété des traitements qu'il comporte (parce qu'il y a des risques et des assurés inégaux) elles n'éviteront pas la charge ni les reproches qui s'attachent aux formes administratives. On peut imaginer qu'elles évoluent vers des formes de plus en plus articulées, hiérarchisées, fédérées à deux ou trois échelons, avec des groupements associant des risques et des assurés de même poids.

¹ On s'étonnera peut-être de voir parler de fraude avec simplicité et comme d'un phénomène météorologique. Il est, en effet, mesurable au moins par des variations. Le parallélisme entre la courbe des affaires et la courbe des sinistres-incendies est connu : les sinistres annoncent et accompagnent la crise. De même, le moratorium de 1913 suffit à provoquer un ralentissement brusque et très marqué des incendies.

Le contrôle personnel, discret, exercé par les assurés d'une Caisse Mutuelle et locale est éminemment propre à limiter ce désordre. Il y faut aussi autre chose : les Compagnies assurent les maisons couvertes en chaume dans la Bretagne, considérée comme catholique et saine ; elles les refusent dans le Limousin.

4. *Disparition du caractère humain.*

Voilà pour la rançon *matérielle* payée par la Société. J'ose à peine parler d'une autre, et de ce qui disparaît encore: le sens collectif du risque commun, le sentiment d'un devoir d'entr'aide, la notion du service à rendre et du service rendu. (Il est vrai que les mots du moins n'ont pas disparu du vocabulaire de la bourgeoisie: il ne se constitue pas, dans cette industrie comme dans les autres, de grosse fortune privée ou d'entreprise prospère, sans que toutes les manifestations officielles la remercient du « service rendu à l'humanité ».) Mais qui donc affirmera qu'un égal souci de la vie et des biens d'autrui anime ce chauffeur largement assuré circulant dans une foule anonyme, et tel membre d'une Société où subsiste encore (comme en Orient) le principe d'une responsabilité réelle et personnelle ?

Ce chapitre est court. Je vois bien, comme tout le monde, ce qu'il y a de plus faible: il n'est question ici que des inconvénients, que du prix d'un système de prévention dont le principal est tout de même qu'il atteint son but. Entreprise de préservation, elle préserve; entreprise de sécurité, elle assure. A aucune époque, en effet, l'homme n'a pu acquérir l'indépendance d'« esprit » de l'homme moderne, lequel peut se consacrer entièrement aux entreprises les plus scabreuses, en garantissant à sa vieillesse ou à sa famille un revenu insaisissable.

Il peut faire la fortune des siens par sa mort, par l'incendie de son foyer. On s'assure aujourd'hui « contre tous risques » même les plus imprévisibles. Nous ne craignons même plus, comme les Gaulois, que tombe le ciel sur nos têtes. Nierez-vous cela ? Nierez-vous que cela vaille quelques sacrifices pécuniaires ?

Pas le moins du monde. L'homme veut aujourd'hui s'assurer contre Dieu. C'est très cher.

III. LE CAPITALISME

Voilà un sujet dangereux: à le traiter avec simplicité, on risque de s'attirer des adversaires et des alliés, illégitimes les uns comme les autres.

Dans « capitalisme » il y a « capital », vocable dont on abuse depuis 150 ans et que certains confondent avec la propriété privée. A mettre en discussion le capitalisme, on n'attaque pas, pour autant, la propriété. Pour dire le vrai, il m'apparaît surtout comme une déformation, un abus dans l'usage de la propriété; il est *le péché* de la propriété.

1. *Le péché de la propriété.*

Voilà qui suffit ; j'aurai du moins écarté certains alliés ; je n'aurai pas un adversaire de moins parmi ceux qui se réservent la défense de l'ordre. Monopole.

Je n'apporte pas du capitalisme, cependant, une définition bien agressive ou bien pessimiste : pour moi, il est un état d'esprit, un état économique, un état social qui permettent, qui favorisent, qui recommandent l'accroissement *sans limites*, de la richesse *individuelle*.

Est-ce que j'exagère ? Est-ce que ce ne sont pas les vertus mêmes que reconnaissent au capitalisme ses partisans ? celles dont ils sont fiers ?

« Enrichissez-vous ». *La richesse, le gain, l'accroissement continu, sans limites, des jouissances matérielles proposés comme but à tout le monde.* Le pouvoir, la célébrité ne pouvaient tenter que de rares ambitieux ; ici tout le monde est touché par l'aiguillon, tout le monde candidat, tout le monde « mobilisé ». C'est bien la condition nécessaire de cet « équilibre dynamique » des techniciens de la sociologie moderne : il caractérise pour eux le progrès. Ils ne nient pas (évidemment) qu'il signifie accélération continue, accélération sans limites... Mais oui, tant mieux !

Tout le monde candidat. Est-ce à dire que tous peuvent être élus, ou l'espérer ? tous à la fois, dans l'espace et dans le temps ? Hélas ! « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », et ceci se vérifie cruellement au XIX^{me}, au XX^{me} siècle ; seulement, il est vrai que toute une contrée, toute une nation, peuvent s'enrichir, s'enrichir rapidement sous le signe du capitalisme.

La pauvreté est écartée, pour ceux-là, comme l'est un pendule de sa position d'équilibre. Ecartée dans le temps, mais l'avenir s'annonce menaçant pour les plus riches ; écartée dans l'espace, mais à cette soudaine prospérité correspond quelque ruine, atteignant le même nombre d'hommes ou beaucoup plus là-bas, au fond de l'Afrique ou de l'Asie, ou plus près, dans cette industrie qui est déjà condamnée parce qu'elle est d'hier.

2. *Deux « esprits ».*

Cette universelle « émotion », cette mobilisation vers le gain, on nie quelquefois son caractère spécifique. M. Romier, l'un des esprits les plus ingénieux de ce temps, s'écrie même : « Il est puéril de condamner la recherche du gain. Qui cette hypocrisie trompe-t-elle ? Vue sous son aspect général, l'humanité n'est

occupée que de la recherche du gain, *autrement dit de ses moyens d'existence* »¹.

Je relèverai non pas ce qui, dans cette affirmation exclusive, ramène l'humanité « vue sous son aspect général » à la condition d'un bétail à l'embouche, mais la singulière confusion établie entre la recherche du *gain*, qui est spécifique de l'« Homme nouveau », et la recherche des *moyens d'existence* qui est commune, en effet, aux hommes de tous les temps. Ce sont là deux choses bien différentes.

L'homme qui accepte de vivre et de faire vivre les siens « selon son état » participe d'un esprit de modération, d'un équilibre statique essentiellement étranger essentiellement opposé à l'« équilibre » dynamique du capitalisme.

On peut encore, en France, trouver des traces de l'économie « de modération », et la confronter avec l'autre. Quittez Paris, parcourez sans hâte la province et vous noterez aisément au simple examen des étiquettes, de votre « addition » à l'hôtel, au restaurant, les villes, les campagnes où l'« esprit capitaliste » a fait son œuvre, celles où il est encore pour quelques années, partiellement tenu en échec.

3. *Campagnards capitalistes et campagnards paysans.*

Avignon, Le Puy, Le Forez, Le Rouergue, par exemple, sont dans cette dernière classe, classe fragile. La « règle du profit » y est moins générale, moins rigide ; le souci de gagner, moins efficace ; une population en majorité paysanne accepte de « vivre » sur un standard à peu près constant et non point constamment accéléré. Aisance, pas de richesse.

A Montpellier, à Béziers, en revanche, vous paierez plus cher qu'à Paris les mêmes facilités. Vous paierez 30 % plus cher au détail le litre de vin qui pourtant n'a subi ni manutention, ni transport². Pays de richesse capitaliste ; à la campagne, il ne faut pas chercher des paysans : le plus modeste des vignerons est un industriel.

Dès lors toute chose, tout geste a une valeur, une valeur d'échange. Il y a un « prolétariat » pour lequel la « vie » quotidienne est dure, et la lutte des classes ; cela est caractéristique.

Ces exemples, il nous serait aisé de les multiplier ; nous ne craignons ici que la monotonie ; celle qui accompagne chacune de ces transformations pour aboutir toujours à un même type invariable, uniforme.

¹ ROMIER, *L'homme nouveau*, p. 210.

² Enquête de Ludovic Naudeau sur la population française (*Illustration* 1929).

Prenez Grasse, il y a 30 ans: région de culture diversifiée, « paysanne ». Pas de richesse, une vie facile, patrons et domestiques partageant la même aisance rustique. Familles nombreuses et vigoureuses; des vendanges, des récoltes qui sont une fête. Chacun avait droit au raisin, aux fruits qu'il lui plaisait de goûter.

Changement à vue avec la culture « industrielle », « capitaliste », des plantes à parfum. Le pays s'est enrichi d'une façon incroyable. Allez observer, mais abstenez-vous d'aller vivre, sous ce ciel plein de prestiges: prolétariat, luttes de classes, taudis. Les exploitants n'ont pas plus d'enfants que les vignerons de l'Hérault. Le journalier qui prétend user pour sa joie d'une fleur ou d'un fruit commet un délit sévèrement réprimé.

Notez cela, M. Romier: on partageait les « moyens d'existence », on ne partage pas les « moyens de s'enrichir »!

Il ne s'agit pas, bien entendu, de tracer un tableau idyllique du bon vieux temps, père responsable de celui-ci, ni d'ignorer les vices paysans et la si commune avarice. Il s'agit, dans un milieu où les soucis matériels ont toujours eu large place, de rendre sensible une distinction volontairement méconnue: l'avarice paysanne est statique, l'autre avarice est dynamique. La première est un frein, la deuxième est un accélérateur.

4. Destruction des limites.

« Enrichissez-vous ». Voilà l'impératif catégorique du monde moderne; la richesse est un devoir. Par définition, elle ne connaît pas de limites à son objet, mais l'effort vers la richesse peut en rencontrer; ce seront des bornes désuètes souvent, des vestiges d'une tradition et d'un esprit différents ou opposés.

Si ces bornes canalisent son action pour la régulariser et, en définitive, consolider ses conquêtes, le capitalisme les respectera ou les renforcera: législation sur le vol, sur la violence, sur le respect des engagements commerciaux et bancaires, etc... Il sera plus sévère que le Code pour le travail ou le repos.

Mais si les règles opposées par la prudence ou par la charité à l'avènement d'une civilisation, risquent de freiner, de gêner l'accélération, de ralentir une course qui fait toujours penser à une chute, que les barrières céderont vite!

La première qui saute est l'interdiction de l'usure, dès la Réforme, dans tous les pays calvinistes¹. Puis, les règles corpora-

¹ Le mot *usure* est pris au sens latin, qu'il avait au moyen âge, de prêt à intérêt; il s'agit non de l'*usure-vice*, mais de l'*usure-système*, imposant une charge soit au consommateur soit au producteur, et constituant un profit pour un tiers, c'est-à-dire pour un prêteur, jusqu'alors inutile.

tives, celles qui protègent l'artisan, le petit patron; celles qui limitent les heures de travail, l'âge de l'embauche, le travail des femmes; celles qui fixent les jours fériés; celles qui protègent la «*qualité*», celles qui protègent le tenancier, celles qui entravent l'éviction du paysan par de multiples procédures, par des délais indéfinis. Toutes celles, en un mot, qui avaient pour objet, pour mesure *l'homme*, et non pas les abstractions toutes-puissantes du capitalisme: à savoir le gain, l'enrichissement. Ni la notion de «*qualité*», ni celles de «*juste prix*» et de «*juste salaire*» qui sont encore des notions de qualités et qui supposent le primat de la «*personne*», ne pourront plus subsister.

Un peu plus tard, quand se posent pour la première fois les problèmes de la consommation, ceux des débouchés, les règles puritaines qui condamnaient le luxe et le loisir ¹, règles en passe de devenir dangereuses pour la consommation après avoir merveilleusement stimulé la production, ces règles se retournent avec la plus grande aisance. La «*dignité humaine*», dira-t-on, exige la conquête, pour chacun, des productions les plus récentes de l'Industrie: «*un radio-standard, une auto-standard, l'Homme ainsi sera plus Homme*» ².

5. *Morale.*

La morale suit; elle est toujours un fruit de l'esprit, de la doctrine. Nierez-vous qu'il y ait une morale «*capitaliste*»? Où donc a-t-elle apporté une limite au capitalisme?

Son objet n'est plus l'homme, créature dont les limites sont trop évidentes dans le temps et dans l'espace, mais «*les affaires*». Voilà qui est grand!

Surtout, ce n'est plus l'homme pauvre, désarmé devant la Société, et qu'il s'agissait autrefois de protéger par des règles de modération imposées aux violents et aux puissants. Désuètes et stérilisantes règles médiévales du «*juste salaire*», du «*juste prix*»! Pour les faibles et les incapables, on aura un «*quartier réservé*» un secteur «*philanthropie*», et si les affaires vont bien, ce secteur-là pourra être largement alimenté. Mais c'est là son seul rapport avec «*les affaires*», avec la vie, avec la morale, avec la «*justice*». Pas de mélange ³. Une activité, une gestion imper-

¹ *Directory of Baxter*. Voir le développement de W. SOMBART à ce sujet : *Les Juifs et la Vie économique*.

² Discours de M. Herbert Hoover.

³ Le mélange des riches et des pauvres ou des ouvriers, encore apparent en Europe et surtout en Orient, est un des paradoxes qui scandalisent les sociologues modernes et spécialement les Américains: ce mélange est anti-économique. Voir MACKENSIE, *Evolution Economique du Monde Moderne*.

sonnelles, plus impersonnelles dans ce domaine là que dans les autres, encore.

Avec les salariés, aucun rapport de « justice » non plus ; mais un rapport d'efficacité. Le salaire sera celui qui assure ou paraît assurer le maximum de prospérité aux « affaires ». En conséquence, le salaire sera très bas quand il n'intervient que comme un facteur, le principal facteur du prix de revient ; c'est l'ordinaire au XIX^{me} siècle. Et il sera « le plus haut qu'une entreprise puisse payer »¹ quand il intervient surtout comme un facteur, le principal facteur, de consommation : et ceci devient ordinaire aux États-Unis du XX^{me} siècle.

Ce sont les puissances, seules capables d'accomplir de grandes choses qu'il s'agit de libérer. De grandes choses doivent être entreprises pour le bien de l'Humanité, d'une Humanité bien abstraite, mais où les puissants ont besoin d'une liberté bien concrète.

On s'élèvera contre des privilèges qui peuvent être dits jusqu'à un certain point « naturels » comme celui de la naissance, mais pour en constituer ou en renforcer d'autres qui, pour être précaires, étrangers à la continuité et aux charges résultant précisément de la continuité, n'en sont pas moins tyranniques, doués d'une puissance instantanée redoutable.

6. *Diffusion et exclusion.*

L'Economie patriarcale visait à la *diffusion* des « biens terrestres » ; elle s'opposait dans la mesure du possible à la concentration au profit exclusif d'un homme, d'une cité, d'une race. Aux grands toujours enclins à déborder les limites, elle faisait une obligation, non seulement de la charité, mais même de la « magnificence », qui est bien autre chose que le luxe. Si elle admettait certains monopoles, ceux des corporations, par exemple, eux-mêmes étaient diffusés, limités, balancés par d'autres monopoles complémentaires. On n'en citerait pas, aux époques, du moins, où les principes ont leur force² qui aient conduit à des fortunes démesurées. Les abus sont alors politiques et dus au fait d'un seul ; ils sont relativement peu économiques, ou dus au fait d'un ordre social.

¹ FORD.

² Il n'est pas question ici de considérer le capitalisme et son esprit comme des faits « modernes ». Toutes les sociétés prospères sont tombées, rapidement, dans ce « péché ». Rome est capitaliste bien avant Sylla et jusqu'aux Barbares. Les républiques italiennes sont capitalistes, dès le XIII^{me} siècle ; la France, dès le XIV^{me}, mais on voit bien que la fortune d'un Jacques Cœur n'y serait pas imaginable au temps des Corporations.

Le capitalisme, libéré, déchaîné, vise toujours un privilège et un monopole *de fait* et il l'exploite à fond : *jus abutendi*.

Le filon minéral symbolise à merveille ce caractère : la richesse sous la forme la plus dense, et en même temps la *plus localisée*, la *plus exclusive*. C'est ainsi que l'Angleterre exploitera sa houille, sa laine, la supériorité géographique de sa position maritime et insulaire ; on peut dire, en allant plus loin, sa supériorité d'esprit commercial et bancaire. Tout privilège, toute supériorité, toute exclusivité, elle vise à se les assurer d'abord, à les exploiter ensuite, à fond, toute seule.

Et non seulement celui qui a trouvé, ou qui s'est procuré « un filon », celui qui dispose d'une découverte, d'un brevet — c'est rarement l'inventeur ! — d'une main d'œuvre à bon marché, d'une occasion, d'un secret, d'un « cadavre », mais encore celui qui a le « don » des affaires, le « don de la persuasion », tous ceux-là vont pouvoir utiliser, exploiter à fond, leur privilège, leur monopole : ils sont « libres ».

A la belle époque du Darwinisme, le libéralisme pouvait aller loin : « *Competition open to all, the fittest will survive* ». Une signification aussi grossière de l'individualisme et qui se formule, en définitive, comme le renard libre dans le poulailler libre, n'est plus de mise aujourd'hui ; elle se révèle inefficace ; et, de ce côté, le capitalisme a touché une limite. Première réaction, premier effort tâtonnant vers un ordre social : syndicalisme d'une part, et cartel de l'autre. Cela est déjà du XX^{me} siècle, où le capitalisme n'est plus à « l'état pur ». Il n'a pu éviter la touche du réel. Il est devenu américain et sans prévention de « classe », plus débordant, certes, et plus envahissant, noyant tous les domaines jusque là « réservés », mais moins individualiste, moins « libéral ». Aux U.S.A. 1927, il ne l'est plus du tout.

7. Economie de marché.

Mais l'appétit d'illimité subsiste : il se satisfait d'abord dans l'espace, et par une mobilité des produits qui fait de l'échange, du transfert, le rouage dominant de l'économie.

J'ai trop parlé déjà de transfert, d'accélération, de dynamisme et d'instabilité ; c'est que c'est bien la condition et même la substance et la volonté du capitalisme. Il ne vit pas du produit, il vit du *marché*.

Il se nourrit de l'échange, de la vitesse de l'échange, de la continuité et de la progression continue de l'échange. L'abondance du produit chez le producteur est l'un des signes les plus inquiétants qu'il connaisse : signe de crise ; et la multiplicité,

la rapidité des transactions, le signe le meilleur. Deux baromètres qui fournissent des courbes parallèles : la Bourse et les Transports.

Si, d'une manière générale, les hommes revenaient à consommer surtout ce qu'ils produisent soit eux-même soit le voisin, le « prochain » ; si l'on retournait à une économie « fermée », à une économie paysanne ou à quelque chose de symétrique, le capitalisme en mourrait.

Aussi, dans les pays d'avant-garde, l'agriculture elle-même, est strictement, exclusivement, industrielle, et le fermier des Etats-Unis vend tout ce qu'il récolte, achète tout ce qu'il consomme, souvent tout ce que consomment ses attelages. Partout ailleurs, et dans la mesure même où un pays est « moderne » la culture tend vers ce type et s'en approche.

A ce titre les pays les plus « modernes » sont aujourd'hui, assez souvent, des colonies où la transformation des conditions de vie atteint alors une brusquerie dont l'Europe des nouveaux riches n'a encore aucune idée. La Malaisie Britannique par exemple, est aujourd'hui le pays du caoutchouc, — du caoutchouc a peu près exclusivement, — l'un de ceux où le spasme de la vie économique atteint peut-être le paroxysme pour les dernières années puisque les cours (en or bien entendu) y ont été à peu près multipliés par 8 entre 1921 et 1925.

Une immense région, qui est sous la latitude de Ceylan aux mille parfums ou des Iles Heureuses, sous un ciel sans doute où l'homme pouvait « vivre » au prix du moindre effort, indépendant, au milieu de la nature la plus féconde, est devenue en quelques lustres une formidable usine à main d'œuvre hétérogène et déracinée, entièrement dépendante pour sa nourriture, de l'extérieur, entièrement dépendante, pour sa vie même, de la consommation des pneumatiques dans le monde, de la spéculation qui l'escompte raisonnablement ou follement, de la mise en valeur d'un territoire quelconque rival, ou d'une simple découverte technique.

Comment s'étonner que le souci de gagner, bien différent du souci de vivre, soit gravé sur le visage de « l'Homme nouveau » ? du paysan même des régions les plus modérées, qui savait autrefois se réjouir sans réserves d'une récolte au plein de son grenier ?

Chacun sait aujourd'hui qu'il y a plus à « gagner » avec une vendange, ou une moisson très réduites et des prix élevés qu'avec une moisson et une vendange abondantes. Dans les années récentes, en France, une forte production de vin, une autre de blé, ont pris, un moment, figure de catastrophe. Non seulement les prix baissent, mais l'extrême difficulté de la liquidation accule aux plus pénibles embarras le fermier qui doit tout

payer avec de l'argent, qui doit *vivre avec de l'argent*, non plus avec les produits de sa terre.

Toute-puissance de l'argent !

Ainsi, dans une économie de marché, ceux qui règlent, qui contrôlent, qui escomptent les échanges seront légitimement les maîtres et les maîtres sans contrepoids de ceux qu'on peut appeler la « Production » et dont la personnalité s'efface. Tout en bas la Production, tout en haut, la Finance. Entre les deux, l'« Intermédiaire », le Commerce.

Lieu commun qu'il faut pourtant rappeler parce qu'une telle hiérarchie est précisément à l'inverse de celle qu'ont voulue et connue toutes les sociétés ordonnées du passé, même dans la phase si dangereuse de la grande prospérité.

Il serait puéril d'imaginer qu'elles ont ignoré la puissance du commerce et notamment du commerce *extérieur*, par quoi nous mesurons aujourd'hui la force des Etats modernes. Elles l'ont connue et elles l'ont redoutée.

L'Égypte des Pharaons, par exemple, pour qui la surproduction du blé, son exportation, la navigation dans tout le monde civilisé était si facile, et qui l'*interdit* ! On a vite fait de parler de superstition ou d'aveuglement. C'est un point sur lequel nous reviendrons.

8. *Impérialisme.*

Fondée sur l'échange, sur la mobilité, sur la vitesse et servie par une technique des transports qui se développe parallèlement, non point par hasard, mais parce qu'elle est la fille légitime, la fille nécessaire de l'esprit capitaliste et de la science moderne, issus tous deux d'un même principe ou d'une même déviation, comment l'Economie aurait-elle accepté, dans l'espace, une autre limite, celle des frontières ? Le capitalisme n'a jamais assez de fournisseurs, jamais assez de consommateurs ; il est, de naissance, impérialiste.

Il serait trop facile de parler de l'Angleterre du XVI^{me} au XX^{me} siècle, ou de l'Allemagne après Bismarck ; l'Amérique, vraiment, est plus représentative, plus ingénue ; ingénue surtout, lorsque, en plein empirisme, elle imagine parler principe et doctrine.

La « doctrine » de Monroë vivra autant que vivra l'efficacité d'un tarif douanier et que des débouchés restent encore ouverts en Amérique à la production accélérée des U.S.A.

Nécessité interne, nécessité d'expansion, quel argument national, quel argument « humain » vaudra contre cela et contre cette magnifique ingénuité, cette intrépidité dans le succès ?

« Bien que notre population représente moins de 7% du total de la terre, nous avons consommé l'année dernière 48% de la production mondiale du café ; 53% de celle de l'étain, 65% de celle du caoutchouc, 21% de celle du sucre, 72% de celle de la soie, 36% de celle du charbon, 41% de celle de la fonte, 47% de celle du cuivre, 69% de celle du pétrole ». *« A partir de maintenant, nous pouvons nous attendre à un accroissement naturel et inévitable aussi bien de la population que de la richesse nationale. »* Ces phrases sont extraites d'une interview du Secrétaire d'Etat aux Finances¹ pour les Etats-Unis.

Que direz-vous ? Qu'opposerez-vous à des hommes riches et puissants pour qui il est « naturel » et inévitable qu'ils conquièrent le monde ? Pour qui le fait de consommer 50% de la production du monde au lieu de 7%, qui serait leur part, constitue un droit incontestable à s'assurer une part toujours plus importante de ce qui reste ? Un secrétaire d'Etat de traditions puritaines, à la place de M. Mellon, aurait volontiers parlé de « signe divin » et de « mission divine ». Dernière « superstition », mais qui n'est pas inutile, elle non plus : elle « sert » comme tout le reste dans la civilisation économique, elle sert à sa place (l'une des plus basses), elle sert l'économie...

9. Contradictions.

Les contradictions qui sont à l'origine, comme elles sont à la suite de la doctrine capitaliste, faut-il, une fois de plus, en souligner quelques-unes ?

La production moderne a besoin de la consommation « mondiale », de la consommation exotique ; elle ne peut l'obtenir (en dehors d'une période très brève) qu'au prix d'un développement parallèle dans la production « mondiale », « exotique ». Pour multiplier des clients, il lui faut multiplier des concurrents et l'accélération, qui est devenue de règle, fait de « son avance » un privilège plus précaire chaque jour.

Quant à la technique, son progrès le plus définitif est une vulgarisation précisément qui la rend partout accessible, qui va faire disparaître avec son « caractère magique » son principal prestige.

Reste l'esprit capitaliste, le goût du massif, de l'exclusif, l'aptitude à le réaliser dans l'instantané. L'histoire de l'Asie dans les dernières années, montre combien aisément il trouve des serviteurs.

¹ Interview de M. Mellon, *Evening Standard*, 27 novembre 1928. Cité par le *Matin*, du 28 novembre.

La supériorité reste alors, entre les concurrents, à ceux qui disposent de la main d'œuvre la plus sobre et la plus rustique. L'ouvrier chez qui le confort est ancien et devenu atavique, est le premier menacé, le premier à succomber.

Avant d'accepter cette solution « biologique », le capitalisme, du moins dans la mesure où il reste national, épuise la formule impérialiste : il essaie, par la force, d'ouvrir et de maintenir des marchés et des débouchés. A quoi l'« avance » de son outillage et son entraînement militaire peut bien suffire quelques décades. L'Angleterre est en train d'expérimenter des solutions mixtes, déjà marquées du signe du doute, et sûrement vouées à l'échec.

Le « Mondial » et l'« exclusif », le « privilège » et la « vulgarisation », voilà quelques-unes des antinomies que le capitalisme, à tâtons, en plein empirisme, prétend concilier indéfiniment.

10. Futurisme.

Le capitaliste est délibérément, essentiellement futuriste. Ainsi l'Economie peut-elle s'affirmer libératrice de la vie humaine, protectrice de la dignité humaine : il suffit qu'elle le soit, *pour tout le monde dans le devenir*, et qu'elle le soit en attendant, au profit d'un *tout petit nombre, dans le présent*.

Ainsi, plus une civilisation se targue d'être « économique », meilleur marché fait-elle des besoins des hommes présents, ou, s'il le faut, de leur vie.

Les Soviets, maîtres d'une population misérable qui s'accommoderait de retrouver seulement les « moyens » anciens de la vie la plus simple, la condamnent à l'effort qui doit viser *d'abord* au standard cosmopolite, pour des générations que nous ne connaissons pas ¹.

La « mise en valeur » d'une colonie (tropicale surtout) comporte une consommation de vies humaines, une proportion de « sacrifices humains » au sens propre du mot, qu'il serait nécessaire de rappeler plus souvent ².

¹ « 70% des industries que nous élevons ou que nous laissons subsister sont consacrées à produire des *moyens de produire*. Vous ne pouvez pas en attendre des résultats sensibles pour le standard de la vie russe avant un certain nombre d'années. » *Conversation avec le directeur des Services Economiques russes*, citée dans la *Dépêche Tunisienne* du 5 juin 1929.

A Moscou, où, 2 500 000 hommes sont réduits aux conditions de logement que l'on sait — parqués à raison de 9 mètres carrés par adulte — les seules constructions autorisées sont les « *buildings* » de type américain à ascenseurs-éclair, ventilation, salles de bains multipliées, etc...

² Le chemin de fer de Brazzaville, n'a pu être construit qu'avec des noirs « réquisitionnés ». Il a fallu 17 000 cadavres pour 140 kilomètres. Il reste 300 kilomètres

Mais il est sans doute fâcheux de citer des faits brutaux, ils masqueraient facilement le caractère *absolument général*, et si l'on veut bien y réfléchir, beaucoup plus tragique, de cette économie de transfert, de cette économie futuriste toujours prête à sacrifier *ici à là-bas, aujourd'hui à demain*.

L'homme moderne se trouve libéré de la charité, libre de haïr son frère imparfait ou inégal, en aimant l'homme de demain. Or, comment subsisterait-il, tout entier dépourvu d'amour ? Il aime donc dans l'abstrait ; il aime, comme disait je ne sais quel personnage de comédie, « à faire le bonheur de ceux qu'il ne connaît pas avec le bonheur de ceux qu'il connaît. »

Cette superstition de l'avenir est un des ressorts les plus actifs de l'Economie occidentale et plus nettement de l'américaine, après la russe.

De part et d'autre, qu'on envisage le fétichisme dont est entouré l'*enfant* : symbole de l'avenir. On lui sacrifie les parents. L'enfant, à lui seul, a toutes les vertus : qu'on le débarrasse seulement des lisières !

Dans les entreprises, tout est conçu, exécuté en vue de « demain ». Prévoyance ou présomption ? Ni l'outillage, ni les produits ne doivent *durer*. « Demain » apportera quelque chose d'autre, de meilleur, peut-être. En tous cas, de *plus nouveau*. Il ne faut pas que « demain » soit encombré, barré, par les fabrications d'aujourd'hui. Cette foi doit être générale, étendue au public aussi bien qu'au fabricant.

Comment une entreprise assujettie au renouvellement périodique de son outillage, à un prix qui souvent excède son capital réel, trouverait-elle des actionnaires ou du crédit, si « demain » n'apparaissait pas toujours plus beau, plus prospère, plus sûr qu'aujourd'hui ?

Le *prêt à intérêt*, l'usure est l'accompagnement nécessaire d'une *économie futuriste*, son ressort, sa condition ; qui des deux engendre l'autre ?

Ainsi, le Capitalisme, qui est une économie de marché, une économie de transfert, et conséquemment un « abus de l'espace », est encore un « abus du temps ». De ce Temps qui, disait saint Thomas d'Aquin, est à Dieu et qu'il accorde communément à tous comme l'air de l'atmosphère. *Nous vendons le Temps qui n'est pas à nous*¹.

à construire (d'après *Terre d'Ebène* d'Albert A. Londres). — Ce reportage n'est pas un ouvrage documentaire. Il semble pourtant que ces chiffres soient appuyés par des témoignages dignes de foi.

¹ Et d'ailleurs, nous essayons bien de vendre l'air.

11. *Le primat de la finance.*

Abusif et débordant, le Capitalisme est plus encore: il est *absorbant* dans tous les domaines.

C'est ainsi que l'Economique prime le Politique. Un chef d'Etat ne se distingue presque plus d'un chef d'entreprise; pour beaucoup, son infériorité c'est de s'en distinguer encore quelque peu.

Pour les mêmes, quand ils se prennent à rêver des Etats-Unis d'Europe (et Dieu me pardonne! il leur arrive de faire allusion à la Chrétienté!) le seul facteur d'unité concevable pour les temps modernes et pour l'avenir, c'est nécessairement l'Economique. L'Economique domine l'Enseignement qui existe en fonction de lui, par lui et pour lui¹.

12. *Le vrai péché du capitalisme.*

Mais le vrai péché du capitalisme, celui qui porte en soi sa condamnation, c'est qu'il s'efforce de primer le Spirituel. Péché contre l'Esprit, par étouffement, par asphyxie.

Dynamique, vertigineux, insatiable, il lui faut toutes les minutes de la vie. Tout ce qui n'est pas du temps « gagné » est du temps *perdu*. Perdu très cher.

La simple préoccupation de la vie matérielle, des *gains* obligatoires pour tous, le souci d'un minimum de sécurité, d'une sécurité perpétuellement menacée, et que l'on n'approche — sans l'atteindre — que dans un perpétuel effort d'enrichissement, absorbant toutes les facultés rationnelles de l'homme. Et par là sont *paralysées* les plus hautes de nos activités, celles qui sont capables de Dieu.

Il ne s'agit pas d'un travail qui comporte le rythme et le repos, et qui respecte l'Esprit ou l'enrichit.

Il s'agit d'une submersion, d'une asphyxie par trop-plein. Supprimer la fonction spirituelle.

Et le sublime est d'arriver à croire qu'elle n'existe pas; qu'elle n'a jamais existé. Un historien de l'esprit et de la trempe de M. Romier peut s'y méprendre. « Qui cette hypocrisie trompe-t-elle?... L'humanité n'a jamais été occupée que de la recherche du gain... »

Cette humanité à laquelle le Christ a dit si impérieusement:

¹ Ce caractère est plus manifeste dans les deux civilisations d'Extrême Occident: en Russie et aux U.S.A. Dans ce dernier pays d'ailleurs le Conseil d'Université comprend une majorité d'hommes d'affaires commanditaires intéressés.

« *Ne solliciti silis*, ne vous préoccupez pas, ne soyez pas anxieux de votre nourriture de demain », qu'il a si durement menacée, car on ne sert pas deux Maîtres à la fois, Mammon et Dieu, ce serait un enfantillage d'imaginer, parce que nous la voyons, en effet, moins soucieuse dans le passé, qu'elle a connu jusqu'à nous plus de sécurité matérielle : elle a connu la guerre, l'incendie, la famine, la foudre et la peste.

Elle a aussi connu le travail ; aux époques ordonnées l'homme accomplit sa tâche *quotidienne* pour son pain *quotidien*. Les fléaux, les accidents lui paraissent d'ordre providentiel, *au-dessus de la volonté humaine*. Il ne les ignore pas. Mais pourquoi s'en soucierait-il ? *Qu'y ferait-il ?* L'oiseau n'ignore pas non plus le chasseur et pas davantage il ne se prépare à éviter la flèche ou le plomb de « demain ».

Il est « *quotidien* ». La joie de vivre est « *quotidienne* ». La pesante, opaque atmosphère de souci qui embrume la vie moderne n'est pas faite de plus de morts ou de plus de misère ; l'homme sans doute, par son effort inhumain sur le futur est parvenu à les éloigner ; à les *reculer*. Il paie rançon avec une monnaie qui ne peut pas être dans le futur : la joie, qui est de l'heure présente.

Les grands desseins, les vues profondes des grands politiques, d'un Alexandre, d'un Philippe le Bel, d'un Richelieu ou d'un Napoléon, on voit bien que Dieu les châtie, non qu'il les bénisse.

Il est bien tôt pour croire qu'il a béni les constructions de M. Ford.

* * *

Du capitalisme, il est clair que l'on pourrait parler et écrire longtemps et ce n'est pas un sujet que je prétende — de loin — épuiser : Je crois, des nombreux traits qu'il serait aisé d'indiquer, avoir noté les plus permanents, ceux qui sont adhérents à la nature même du capitalisme. Il n'est pas niable qu'il évolue, qu'il est plastique. Il est d'autant plus souple qu'il n'est gêné par aucune doctrine, aucun principe sauf un.

Sa loi unique a été l'*enrichissement-boule-de-neige*, l'*enrichissement-accelération*. Il continuera de croître et d'accélérer, ruinant ceux-là de plus en plus pour enrichir ceux-ci de plus en plus, jusqu'à une limite qui est celle du désastre universel.

Voilà qui paraîtra inutilement et systématiquement pessimiste, non pas seulement à ceux qui acceptent sans le discuter le primat de l'Économique¹, mais à ceux-mêmes, préoccupés du

¹ L'auteur appelle ici l'Économique ce que Aristote et saint Thomas appelaient le *Pécuniatif* (N. d. I. R.).

Spirituel, qui entendent baptiser l'industrialisme moderne accepté « comme un fait », accepté comme inévitable, nécessaire, non pas même toléré comme un moindre « mal », et parce qu'« on ne revient jamais en arrière ».

Ainsi, ils soignent des symptômes, ils s'attachent aux effets. Ils sont utiles, ils sont actifs. Ils sont « sociaux ». A Dieu ne plaise que je paraisse méconnaître leur effort et leur vertu ! J'admire les infirmières au chevet des malades ; il serait grave tout de même d'appeler ceux-là sains et normaux.

MARCEL MALCOR.

LA CONFÉRENCE DE LAMBETH : PROBLÈMES ET SOLUTIONS

I. LA SIGNIFICATION DE LA CONFÉRENCE

1. La Conférence et l'Eglise anglicane.

POUR qui serait tenté, un jour, d'écrire l'Histoire des variations de l'Eglise anglicane, comme d'ailleurs pour tous les esprits que préoccupent les questions religieuses, les documents ¹ publiés à la suite de la dernière conférence de Lambeth constituent un précieux témoignage sur les doctrines reçues et enseignées dans les Eglises qui appartiennent à la Communion Anglicane. Ces documents se composent premièrement de la Lettre Encyclique adressée « aux fidèles dans le Christ Jésus » par l'archevêque de Cantorbéry, au nom des trois cent sept « évêques et archevêques de la Sainte Eglise catholique, en parfaite communion avec l'Eglise d'Angleterre » venus à Lambeth « de diverses parties de la terre » pour prendre part à la conférence de 1930; secondement des 75 « Résolutions » votées par la Conférence; et enfin des rapports des divers comités constitués au sein de la Conférence pour préparer le travail de celle-ci ².

¹ Ces documents, publiés en partie dans les grands quotidiens anglais, le 15 août dernier, ont été réunis en un volume par les soins de la « Society for Promoting Christian Knowledge » (1 vol. in-16. 200 p. 3 sch. 6 d.). Les 62 premières pages contiennent l'Encyclique et les Résolutions; suivent les différents Rapports.

Lorsque nous aurons à citer ce volume, nous nous contenterons d'en indiquer la partie — Encyclique, Résolutions ou Rapports — à laquelle nous nous référons.

² Le palais de Lambeth est la résidence londonnienne de l'archevêque de Cantorbéry. C'est dans la bibliothèque de ce palais que s'est tenue la Conférence. Une note publiée à la suite de la Lettre Encyclique nous renseigne sur la méthode de travail adoptée: « Les sujets proposés à notre étude furent d'abord exposés en sessions plénières qui durèrent six jours pleins, du lundi 7 juillet au samedi 12 juillet. Ayant été déterminés dans leurs grandes lignes ils furent confiés à de grands

Certes, la Conférence de Lambeth ne jouit pas de l'autorité des assemblées officielles — Synodes, Consultations — de l'Eglise anglicane. Elle ne peut prendre sur le dogme ou la discipline aucune décision ayant force obligatoire. Elle se contente de voter des « Résolutions ». Elle reste ce qu'elle fut dès son origine, en 1867: « un moyen de faciliter des échanges de vues, une sorte de conversation solennelle entre évêques venus de pays différents »¹.

Cependant, le nombre des évêques qui prirent part aux délibérations, l'unanimité obtenue dans les votes, assurent à la Conférence une autorité morale considérable, même au dehors de l'Eglise Etablie. « La Conférence, — écrit le rév. W. R. Inge, doyen de St-Paul-de-Londres — n'est pas un corps législatif, mais un corps consultatif (*advisory*). Cependant, elle jouit d'une grande part de l'autorité d'un Synode ou d'un Concile de la Communion anglicane tout entière. Elle est, en fait, le corps qui constituerait un Concile général, si un tel concile venait à être convoqué »².

Quant à la Communion anglicane — qui comprend non seulement l'Eglise d'Angleterre proprement dite, mais encore les Eglises fondées par les émigrants ou par les missionnaires sur le Continent, aux Etats-Unis, au Japon, en Amérique du Sud et dans les Dominions — l'Encyclique la définit: « un *Commonwealth* d'Eglises sans constitution centrale; c'est une fédération sans gouvernement fédéral »³.

2. L'importance de la Conférence.

La Conférence de 1930 revêt une importance toute particulière du fait qu'elle peut être regardée comme la première réunion épiscopale plénière d'après guerre. En effet, en 1920, lors de la précédente Conférence de Lambeth, on se trouvait encore trop près des événements de 1914-1919 pour discerner, dans le grand désordre des idées et des mœurs, ce qui n'était que passager de ce qui devait subsister. Aujourd'hui, on commence à pouvoir faire ce discernement et l'on s'aperçoit — c'est un lieu commun — que la guerre a marqué la fin d'une époque et l'avènement d'un

comités choisis avec soin; les Rapports de ces comités, ainsi que les Résolutions préparées par ceux-ci furent ensuite proposés à la Conférence, assemblée en session plénière à cet effet, du lundi 28 juillet au samedi 9 août. « Le jugement de la Conférence est exprimé par 75 Résolutions qui, seules, engagent la Conférence. Les Rapports des divers comités ont été imprimés et joints à la Lettre Encyclique par ordre et avec l'assentiment de l'assemblée mais sous la responsabilité des comités qui les ont rédigés.

¹ Cf. Paul THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre*, t. III, p. 452.

² *Evening Standard*, 28 août 1930.

³ *Lettre Encyclique*, p. 28.

monde nouveau. Cette scission est surtout sensible dans un pays traditionnaliste comme l'Angleterre, où la guerre a détruit un grand nombre de coutumes et rompu bien des traditions. La religion et la morale devaient être les premières à en souffrir. Le peuple, et cela dans toutes les classes de la société, abandonne les pratiques religieuses. Les temples se vident. Le nombre des communions pascales, des baptêmes et des mariages religieux décroît rapidement.

« Les seules religions qui prétendent avoir fait quelques progrès depuis la guerre, sont celles de Mrs Eddy et du Pape » disait, sur le ton antiromain qu'on lui connaît, le doyen Inge à la Conférence des « *Modern Churchmen* » d'Oxford¹. Dieu est oublié de plus en plus et la moralité est en décadence, car « il n'est pas surprenant que là où la croyance en Dieu s'est affaiblie, le sens du péché ait, dans une large mesure, disparu ; que la moralité ait montré des signes de dégénérescence jusqu'à devenir de très peu supérieure à la simple reconnaissance (*recognition*) de la valeur de la bonté (*kindness*) et que le bien suprême en vienne à n'être plus conçu qu'en terme de confort et de plaisir »².

En outre, au cours de ces dernières années, les dissensions qui ont toujours existé au sein de l'Eglise anglicane, mais qui s'accroissent de plus en plus et menacent l'existence même de cette Eglise, ont provoqué de nombreux conflits ; signalons le plus grave : en 1928, l'affaire du *Prayer Book*. Les trois grands partis qui divisaient l'Eglise anglicane : *High Church*, *Broad Church* et *Low Church* tendent de plus en plus à se réduire à deux fractions de tendances diamétralement opposées, à deux religions distinctes, ainsi que le disait déjà, en 1903, Lord Halifax³ : la tendance moderniste et protestante d'une part, et la tendance anglo-catholique d'autre part. Cette dernière, issue du mouvement d'Oxford, repousse avec vigueur toute déviation protestante et, surtout, toute formule protestante, pour revenir au catholicisme intégral, tout en restant séparée de Rome, et prétend être une branche de l'Eglise catholique, au même titre que les Eglises orthodoxes d'Orient et l'Eglise romaine. Ce n'est qu'à force de compromis et grâce, surtout, au fait que l'Eglise anglicane est une Eglise nationale, que celle-ci parvient à se préserver d'une scission que chacun sent inéluctable et à conserver une unité plus superficielle que profonde, d'ordre administratif plus que dogmatique et religieux. Mais, notre temps, qui est las des compromis et des opinions

¹ Cf. le *Times* du 19 août 1930.

² *Lettre Encyclique*, p. 18.

³ Cf. P. THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, t. III, p. 530.

modérées et se porte volontiers aux extrêmes, rend de jour en jour cette position plus difficile à maintenir.

3. Le souci de la Conférence.

Ces deux chefs de difficultés ont dominé les discussions de Lambeth et commandé les solutions. Le souci de l'unanimité « qui ne pouvait être obtenue que par une modération calculée du ton et l'usage de nombreuses périphrases¹ », est la raison de ce style un peu nuageux dans lequel sont rédigées certaines Résolutions.

D'autre part, et afin de reconquérir les âmes qui ne trouvent plus dans leur Eglise les secours qu'elles en attendent, les évêques ont jugé qu'à des temps nouveaux il fallait une doctrine nouvelle, ou, du moins, une nouvelle présentation de la doctrine ; qu'il fallait aussi — au moins sur certains points — une morale nouvelle, et la tâche de la Conférence a consisté en grande partie à déterminer les points fondamentaux et à fixer les grandes lignes de ces doctrines.

4. Evolution homogène et évolution transformiste.

Nous n'entendons pas ici donner un compte-rendu complet des longs documents émanés de Lambeth mais nous nous contenterons d'en donner quelques extraits qui permettront de juger quel est le sens de ces doctrines nouvelles et si elles sont compatibles avec la doctrine chrétienne ; ils permettront aussi de juger l'esprit de Lambeth.

Car, malgré toutes les divergences, il y a un esprit de Lambeth. Les évêques, commentant, pour leur clergé diocésain, les résultats de la Conférence, sont unanimes à le reconnaître et à s'en féliciter comme d'un succès « étonnant » et, pour beaucoup, inespéré.

Les évêques « de la sainte Eglise catholique », « porteurs de la commission sacrée du ministère confiée par Notre Seigneur à l'Eglise, à travers ses apôtres » et parlant « en son Nom », entendent ajouter leur « témoignage » à celui des générations passées et présenter un développement authentique de la doctrine évangélique, adapté à nos façons modernes de penser et aux circonstances dans lesquelles nous vivons, évolué. Evoluer est pour le dogme une nécessité vitale. Les formules dogmatiques, en effet, sont l'expression en termes créés, finis d'une vérité incréée, infinie. Elles en sont l'expression exacte, grâce à la portée analogique des notions dont elles se composent, mais elles l'expriment d'une manière imparfaite en laissant dans l'ombre de l'implicite de multiples aspects de la Réalité. Elles sont donc perfectibles. Par nature

¹ Le doyen Inge, art. cit.

elles tendent à s'expliciter. Explicitation, explication, développement, dépliement, déroulement, évolution — tous ces termes, à les prendre dans toute la rigueur de leur étymologie, sont synonymes — c'est là ce qui constitue la vie même du dogme, et son seul moyen de défense contre l'erreur et l'hérésie.

Toute la question est de savoir dans quel sens se fera cette évolution, ou plutôt, à parler avec exactitude, si telle proposition nouvelle qui se donne comme un développement authentique, est bien le produit d'une évolution véritable, simple passage de l'implicite à l'explicite, ou si, au contraire elle n'est qu'un élément hétérogène à la doctrine chrétienne, un changement, une variation qui s'abrite sous le nom d'évolution, dont on abuse aujourd'hui d'une façon si inconsidérée, après l'avoir vidé de toute signification précise.

Evolution ou variation ?... telle est la question. La première est bonne et fructueuse : « Tout ce monde de pensées qui constitue la doctrine chrétienne est-il autre chose que le développement de quelques mots tombés comme par hasard des lèvres de quelques pêcheurs de Galilée ? »¹

La seconde, au contraire, est mauvaise et condamnable, suivant l'exemple même du Christ et les anathèmes de l'Apôtre : « Quand nous-mêmes, quand un ange du ciel vous annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! Nous l'avons dit précédemment, et je le répète à cette heure, si quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! »² car « personne ne peut poser un autre fondement que celui qui est déjà posé, qui est le Christ Jésus »³. Evolution ou variation ? catholicisme ou protestantisme ? Puisqu'il faut avoir une idée de derrière la tête, ce sera notre « question de derrière la tête » dans cet examen des doctrines de Lambeth, qui, elles-mêmes, nous invitent à nous poser cette question par leur insistance à se donner comme expression de la foi catholique.

II. LA VÉRITÉ SPÉCULATIVE

1. La doctrine de la création et l'hypothèse de l'Evolution.

Nous croyons que la connaissance plus complète qu'ont les temps modernes de l'ordre mis par Dieu dans le monde et la compréhension plus claire du processus

¹ J.-H. NEWMAN, *University Sermons*, p. 317.

² Gal., I, 8-9.

³ I Cor., III, 11.

créatif par lequel Il a préparé les voies à la venue de Jésus-Christ, ont fait naître un besoin urgent de présenter d'une manière nouvelle la doctrine chrétienne sur Dieu afin de faire face à de nombreuses conceptions erronées; et nous recommandons le Rapport de notre Comité à l'étude de tout le peuple pensant, dans l'espoir que ce Rapport lui sera une aide dans ce besoin ¹.

En effet, si d'une part, il y a lieu de s'affliger de la désaffection croissante du peuple pour les choses de la religion, il faut reconnaître que, par ailleurs, les conditions présentes sont dans l'ensemble favorables à une reconquête des âmes par la doctrine évangélique. Le grand nombre de ceux qui se tiennent à l'écart de la vie religieuse ne sont pas opposés aux vérités de la foi: ils les ignorent.

Ils ne se sont pas révoltés contre l'Evangile, mais contre une certaine manière de présenter l'Evangile par laquelle celui-ci se trouve dépouillé de sa vraie grandeur et de sa splendeur ².

En outre, beaucoup, aujourd'hui, savent par expérience qu'une vie sans convictions religieuses est incapable de leur procurer les joies profondes et durables qu'ils attendaient.

Enfin,

et c'est probablement là un signe des plus remarquables, par bien des côtés, la pensée scientifique et philosophique de notre temps offre un climat plus favorable à la foi en Dieu qu'il n'en a existé depuis des générations.

Certaines sciences, dont les frontières sont restées mal déterminées durant des générations, se sont unies récemment pour nous fournir une vue cohérente du processus par lequel le monde, tel que nous le voyons, est venu à l'existence. De cette vue est sortie une façon de rendre compte de l'ordre de la création, sur laquelle l'opinion de tous les hommes instruits est actuellement d'accord. Physique et astronomie, géologie et biologie, anthropologie et archéologie s'unissent pour nous donner une description de cette succession ordonnée de la création. En face de cette révélation — car c'est bien d'une révélation qu'il s'agit — l'interprétation populaire du récit biblique de la création ne peut plus être acceptée à la lettre et il faut se souvenir que dans les grands âges de théologie constructive une telle interprétation littérale n'était pas regardée comme de première importance.

Cette nouvelle conception scientifique, grandiose et lumineuse, révèle à la fois l'unité de la création et un ordre de progression. Nous trouvons, dans l'ordre ainsi manifesté la claire évidence d'un dessein séculaire qui s'est réalisé pleinement dans les dons spirituels faits à l'homme. Nous tenons aussi, et nous trouvons notre conviction partagée par des penseurs travaillant dans différents domaines, qu'il faut admettre un processus véritablement créateur, que celui-ci a été absolument continu, et qu'il implique l'apparition de nouvelles formes d'être. Nous regardons ce processus créateur comme spirituel, non seulement dans ses résultats, mais encore dans son origine ³.

Bien que le mot d'évolution ne se rencontre pas dans les lignes que nous venons de reproduire — pas plus d'ailleurs que dans le reste du Rapport — personne ne doute que ce soit aux synthèses évolutionnistes que les évêques ont pensé en parlant

¹ Résolution 2.

² Lettre Encyclique, p. 19.

³ Rapport du Comité « La Doctrine chrétienne sur Dieu », p. 66.

d'une « nouvelle révélation ». La plupart des commentateurs louent ici l'Eglise d'avoir abandonné son attitude de suspicion à l'égard de la science moderne pour en « accepter franchement » les données. Ainsi, le chanoine anglican V. F. Storr écrit :

Le premier sentiment de chacun, à la lecture de ces documents (le Rapport et les Résolutions correspondantes) est un sentiment de soulagement.

Ils contiennent une acceptation complète des résultats de la science moderne, une déclaration également franche que la Bible ne nous a pas été donnée pour nous enseigner la science, et qu'elle n'est pas une *collection d'oracles séparés, contenant chacun une déclaration définitive de vérité* (Résolution 3).

[...Dès lors,] comment une foi théiste peut-elle se soutenir dans la lumière de la science moderne ? Comment doit-elle être adaptée (*combined*) à une vue évolutionniste de l'univers ? Tel était le problème fondamental dans lequel se trouvait engagé le comité ¹.

Tel est, en effet, le problème. Disons tout de suite que grâce aux phrases très circonstanciées, *qualifying phrases*, par lesquelles elles sont exprimées, les déclarations de Lambeth peuvent être interprétées dans un sens orthodoxe. Elles ne nient pas expressément l'intervention directe de Dieu dans la création de l'homme, le péché originel et d'autres vérités fondamentales, mais elles n'en parlent pas.

Or, ne pas affirmer, c'est presque nier, lorsqu'il s'agit de vérités primordiales constamment battues en brèche et lorsqu'on entend donner les traits essentiels d'une doctrine.

Disons aussi que les hypothèses évolutionnistes — car, malgré leur haute probabilité, elles restent telles — maniées avec la prudence et la scrupuleuse attention du savant à ne pas s'égarer hors de son domaine, à écarter toute généralisation hâtive et injustifiée, sont éminemment propres à manifester un certain aspect de l'ordre du monde et par là de nous donner de la sagesse créatrice une vue plus largement appuyée sur le monde sensible. Qu'il nous suffise de rappeler, à ce propos, les pages admirables publiées ici même par Pierre Termier ². Mais le malheur est que les évêques ne s'adressent pas à des savants, mais « à tous les fidèles dans le Christ-Jésus ». Or, le peuple ne lit pas les œuvres des savants, il se contente de celles des vulgarisateurs, il s'enthousiasme pour ce que l'on pourrait appeler la science romancée, pour les « Esquisses » qui faussent et compromettent les meilleures causes. On sait, en particulier, le succès énorme auprès du peuple et même du clergé, des œuvres d'un H. G. Wells et les conclusions destructrices de toute morale et de toute religion auxquelles aboutit son évolutionnisme outrancier.

¹ *The Church of England Newspaper*, 12 sept. 1930.

² Cf. *Nova et Vetera*, juillet-sept. 1929.

Il était donc urgent, dès lors qu'on se proposait de présenter les points fondamentaux de la doctrine chrétienne, de ne pas se contenter de dire, d'une manière négative, que les récits bibliques ne doivent pas être toujours interprétés selon le sens littéral. Il fallait affirmer ce qui, dans les récits contestés appartient formellement à la Révélation, quelle est la vérité qu'a en vue l'auteur sacré et dire ce qui doit être attribué au genre littéraire adopté par l'auteur. Or, les évêques affirment leur croyance au dogme de la création; ils rejettent explicitement le panthéisme qui « implique nécessairement l'existence du mal en Dieu », car, bien que « Dieu puisse se manifester à l'homme par la nature », il ne suit pas que « le divin doive être identifié avec la nature ni, en particulier avec l'homme »¹; mais c'est en vain que l'on chercherait une allusion à la création spéciale de l'homme et à sa chute.

2. *La création spéciale de l'homme.*

L'homme apparaît, dans le Rapport qui nous occupe, comme étant corps et âme, un produit de l'évolution. Certes, Dieu n'est pas étranger à la formation de l'homme, mais il n'y prend pas de part plus directe que celle qu'Il prend à un moment quelconque du développement de la création. L'homme est un produit homogène de l'évolution. Le « processus cosmique » qui produit des êtres de plus en plus parfaits aboutit enfin à l'homme avec toutes ses facultés spirituelles. Sa liberté semble n'être que le développement de la spontanéité de plus en plus grande accordée aux êtres selon leur degré de perfection.

Or, que reste-t-il du récit de la Genèse, dans cette conception des origines humaines ? On voit que le fait de la création spéciale de l'homme par Dieu et de la formation de la femme, dans l'état de justice, d'intégrité et d'immortalité, que l'unité d'origine du genre humain tout ce que l'Eglise et la tradition ont toujours tenu comme l'essentiel de la révélation relative à nos origines, a disparu. Et remarquons qu'on ne se trouve pas seulement par là en opposition avec la doctrine traditionnelle, mais qu'on se met dans l'impossibilité d'expliquer l'homme. Il est, en effet, impossible de passer par continuité de l'âme non subsistante, mortelle, réduite à la seule connaissance du particulier sensible, dont sont doués les animaux supérieurs à l'âme subsistante, intellectuelle, immortelle de l'homme. Il y a entre les deux une distinction de nature, un abîme qui ne peut être franchi que grâce à une intervention spéciale du Créateur. De même, en perfectionnant dans sa ligne, tant qu'on le voudra, la spontanéité animale, jamais

¹ Rapport, p. 71.

on n'atteindra à la liberté humaine. Tandis que l'une, en effet, est fondée sur la connaissance sensible, l'autre, s'enracine dans la connaissance intellectuelle. L'une est rivée au singulier, l'autre est rivée au bien universel d'où elle tire son indépendance à l'égard de tous les biens particuliers. Sans ces distinctions — de nature, non de degré — il est impossible d'éviter le déterminisme que pourtant les évêques rejettent expressément ¹.

3. La chute originelle.

Il est un autre fait, raconté au chapitre III de la Genèse, dont les évêques ne font aucune mention : la chute de nos premiers parents. Ce silence s'explique fort bien d'ailleurs, car à peu près personne, au sein de l'Eglise d'Angleterre, ne tient ce fait pour historique. Même parmi les anglo-catholiques les plus ardents à défendre la cause de l'orthodoxie, l'historicité des récits de la création de l'homme et du péché est abandonnée. Il ne faut voir en ces récits que d'inestimables paraboles : « Aucun peuple n'a été aussi heureux dans la réinterprétation et la spiritualisation de son histoire légendaire que le peuple Juif qui transforme ses mythes anciens en paraboles inestimables par leur sens moral ou religieux et qui ont trait aux vérités immuables relatives à la nature de Dieu et de l'homme » ². Or, si l'on abandonne la vérité fondamentale de la chute, on sera amené fatalement ou à nier les autres grandes vérités chrétiennes comme l'Incarnation et la Rédemption, ou à méconnaître leur sens profond.

4. L'incarnation du Verbe.

Déjà, on n'ose plus affirmer clairement la divinité du Christ, on se contente de parler de « sa relation unique à Dieu » par laquelle « Il a révélé la vraie relation de l'homme à Dieu et démontré que

¹ « Quelques hommes de science, généralisant ce fait (l'invariabilité et la nécessité des lois physiques) ont prétendu que tous les changements ayant lieu dans l'univers connu — et de ceci l'homme n'est pas exclu — pourraient s'expliquer par des lois de consécutions invariables. Cette doctrine exclut la possibilité de la liberté humaine et implique que toutes les plus hautes aspirations de l'homme sont illusoires. Nous rejetons cette doctrine. A nos yeux les hautes facultés de l'homme indiquent la possession d'un pouvoir réel d'initiative entraînant sa responsabilité, et sa capacité de discerner la véritable signification de la création, non seulement de connaître, mais encore d'entrer dans une certaine mesure en union avec la source de son être ». *Rapport*, p. 66. Parlant du problème de la souffrance, le Rapport ajoute : « Notre croyance est que celle-ci est liée au fait que le processus organique (c'est-à-dire « le processus cosmique qui a conduit à l'homme ») entraînait le don aux êtres vivants d'une certaine mesure de spontanéité de laquelle a émergé la liberté possédée par l'homme. » *Rapport*, p. 67.

² Editorial du *Church Times*, 29 août 1930.

la nature humaine est capable d'entretenir des rapports avec Dieu »¹. Le commentaire donné au texte de saint Jean semble vouloir comme excuser le fait extraordinaire de l'apparition du Christ — qu'on le tienne pour le Fils de Dieu ou pour un homme — en le faisant entrer dans le « processus cosmique » :

Le Verbe (Logos) s'est fait chair et a habité parmi nous. Ces paroles marquent la fin de tout le développement cosmique réalisé par l'action du Logos immanent ou pensée créatrice de Dieu. Ils mettent la théologie chrétienne en harmonie avec cette vue moderne de l'ordre de l'univers que nous avons esquissée ci-dessus. Ils indiquent aussi l'apparition du Logos dans le temps et la réalisation de la perfection de l'humanité en Jésus-Christ. Selon la grande parole de saint Paul, c'était le dessein de Dieu, de réunir, lorsque la plénitude des temps serait venue toutes choses en Jésus-Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre ².

Cette exégèse du texte johannique met bien en évidence un des traits caractéristiques de la pensée moderne, prompte à se scandaliser du surnaturel. Les évêques ont vu une très grande chose : l'Incarnation n'est pas un désordre, elle a été prévue et préparée de toute éternité dans les plans de la Sagesse Eternelle et toute l'histoire du monde est une préparation à la venue du Christ ; mais, faute d'avoir distingué l'ordre surnaturel de l'ordre naturel ils ont « réalisé » cette vue qui est vraie absolument dans l'ordre supérieur, au niveau des choses créées où elle n'est vraie qu'entendue d'une préparation purement matérielle et accidentelle.

Le texte que nous venons de citer peut être entendu dans un sens orthodoxe, se concilier et même suggérer la divinité de Jésus, mais comme le remarque M. Chr. Burdo dans les Etudes « une petite phrase de l'alinéa précédent est bien inquiétante : « Dans le Christ, comme ses disciples en vinrent à le croire, habitait corporellement la plénitude de la divinité » ³.

5. *Le mystère de la Sainte-Trinité.*

La doctrine de la Sainte-Trinité — l'un des « dogmes scolastiques » pour lesquels les modernistes, dont quelques-uns occupent de très importantes charges dans l'Eglise d'Angleterre, n'ont pas assez de mépris — n'est pas présentée d'une manière plus franche :

La société chrétienne avait hérité des prophètes juifs la croyance en un Dieu unique. Mais lorsque ses membres vinrent à réfléchir sur la Révélation de Dieu sur Lui-même (faite) en Jésus-Christ, et grâce à l'aide du Saint-Esprit, la doctrine de la Trinité se forma graduellement. On sentit que l'unité divine ne pouvait s'exprimer par une analogie dérivée d'une seule personne. Ce que nous appelons personnalité en l'homme doit être inclus en Dieu, mais la notion de personnalité telle

¹ *Rapport*, p. 81.

² *Rapport*, p. 68.

³ *Les Etudes*, 5 décembre 1930, p. 516. C'est nous qui soulignons.

qu'elle se trouve réalisée dans l'homme n'est pas adéquate pour exprimer pleinement la nature divine. Cette pensée est exprimée d'une manière presque technique par les mots familiers: *Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ et l'amour de Dieu, ainsi que la Communion du Saint-Esprit soit avec vous tous*¹.

Certes, il est très souvent fait mention du Saint-Esprit au cours des Rapports, mais sans qu'on puisse dire jamais s'il s'agit réellement d'une Personne Divine ou d'un simple Nom Divin.

On le voit, le souci d'atteindre une fin pratique: l'union des éléments disparates qui composent l'Eglise d'Angleterre, et la préoccupation constamment présente à l'esprit des évêques du premier comité, de montrer la concordance de la doctrine chrétienne avec la « nouvelle révélation », celle de la science, a conduit ceux-ci à minimiser à l'extrême celle-là. Ce n'est pas là un fait nouveau. La fameuse *comprehensiveness* de l'Eglise d'Angleterre est tenue par les anglicans pour l'une des notes les plus caractéristiques de leur Eglise et a encouragé un bon nombre d'entre eux à croire que la chrétienté pourra être réunie un jour sur le modèle de l'anglicanisme. « Une Eglise — écrit le chanoine Carnegie, sous-doyen de l'Abbaye de Westminster, chapelain de la Chambre des Communes — dans laquelle le catholicisme et le protestantisme peuvent se combiner comme des forces complémentaires plutôt que comme des forces contradictoires offre un exemple encourageant à ceux qui cherchent à atteindre le même résultat sur une plus large échelle »².

6. Le « *Prayer-Book* » et la Présence Réelle.

Mais il faut avouer que cette composition des tendances contradictoires ne va pas sans heurts parfois violents. Ainsi, en décembre 1927, sous une poussée de la réaction protestante, la Chambre des Communes rejetait le nouveau *Prayer Book*, anéantissant un travail de 25 années et infligeant ainsi une grave humiliation à la hiérarchie anglicane qui l'avait préparé et adopté. On reprochait au *Prayer Book* proposé — qui contient tout ce qui est nécessaire au culte public et au cérémonial anglican — de faire trop de place aux rites romanisants introduits peu à peu dans les églises anglo-catholiques, au cours du siècle dernier et au début du nôtre.

Le nouveau livre permettait, entre autres innovations de moindre importance, la réserve des espèces consacrées. » Or, la doctrine de la Présence Réelle est la cause la plus profonde de divergence entre protestants et catholisants. Ceux-ci ont pour devise le mot du défunt Dr Weston, évêque de Zanzibar: Combattez pour vos

¹ Rapport, p. 69.

² CANON CARNEGIE, *Anglicanism*, p. 220. Cité par F. WOODLOCK S. J., *The Church of England and Reunion*, p. 4.

tabernacles. Ceux-là, rappelant que la Réforme d'Elisabeth s'est faite avant tout contre la messe, repoussent avec force tout ce qui peut y ressembler. Les discours prononcés à la Chambre des Communes affirment que l'Eglise d'Angleterre est essentiellement protestante et le nouveau livre est rejeté parce qu'il risque de laisser s'introduire dans l'Eglise « quelque chose que les simples ne distingueraient pas facilement de la messe, et que les romanisants voudraient bien qu'on prit pour la messe! »¹

Les Anglo-catholiques, en effet, et cela malgré les doctrines officielles contenues dans le *Prayer-Book* et malgré les défenses épiscopales, disent la messe, gardent les espèces consacrées et leur vouent un culte d'adoration. La fameuse « Déclaration de Foi » signée par l'évêque Gore et 3715 membres du clergé anglo-catholique et envoyée aux Eglises orientales afin de faire connaître à celles-ci les doctrines anglicanes — et qui souleva en son temps de nombreuses protestations de la part des anglicans n'appartenant pas au parti anglo-catholique — est formelle sur ce point: « Nous tenons que dans le Sacrifice eucharistique, par la Consécration, le pain et le vin [...] sont changés et deviennent le Corps véritable et le Sang véritable du Christ. Nous tenons que le Christ, ainsi présent doit être adoré. » Ce document rappelle en outre la doctrine catholique des *sept* sacrements, et qu'enfin les XXXIX Articles de Religion, qui sont tenus officiellement comme la charte de l'Eglise anglicane, ne doivent être regardés que comme un document « d'importance secondaire, relatif aux controverses locales du XVI^{me} siècle, et doivent être interprétés en harmonie avec la

¹ Cf. Cyril MARTINDALE, *L'Eglise des Anglais, Parlementaire et Protestante*. « Les Etudes », 2 janv. 1928. — « Suivant la tradition anglicane, le nouveau *Prayer-Book* était doublement un compromis — les formules alternatives devaient satisfaire les modernisants tout autant que les orthodoxes et les catholisants, sauf, toujours, « les extrémistes ». Car il y a, comme on le sait très bien, bon nombre de représentants du clergé même supérieur, voir quelques évêques qui ne croient qu'à très peu de points de la doctrine traditionnelle. Or, il est permis d'éliminer tout miracle, toute croyance à la naissance virginale, à la résurrection corporelle du Christ, à toute fondation d'Eglise visible ou institution du sacrement par Notre-Seigneur, évidemment, à toute inspiration (au sens catholique) de l'Ecriture et par conséquent à tout dogme christologique ou sotériologique proprement dit. »

Le D^r Inge, doyen de St-Paul écrivait de son côté: « Chaque fois que les catholiques et les protestants se trouvent véritablement aux prises, toute autre divergence retombe dans l'obscurité, et la bataille fait rage autour de ce point: Messe ou Communion? Dès que la loi permet de réserver les éléments (eucharistiques) pour quelque raison que ce soit, l'Eglise d'Angleterre cesse d'être protestante. On a passé le Rubicon: on a renié la Réforme. Il y a quatre cents ans que nos ancêtres se sont fait mettre au chevalet et brûler pour la loi protestante. Il y a aujourd'hui des milliers d'hommes qui se feraient volontiers tuer plutôt que d'accepter, à n'importe quelle condition, cette réunion avec Rome que l'évêque Gore et ses amis sous le nez de la hiérarchie, se sont occupés de promouvoir en fleuretant avec un cardinal étranger. » (Cité par le P. Martindale.)

foi de l'Eglise universelle, dont l'Eglise anglicane n'est qu'une partie »¹.

La Conférence de Lambeth a évité de soulever ces sujets de controverse. Cependant, le Rapport du Premier Comité définissant la forme de culte déterminée par la doctrine chrétienne est amené tout naturellement par sa doctrine minimisée à rejeter la Présence réelle comme étant « l'application de catégories matérielles aux réalités spirituelles ». Elle ne reconnaît, au sens propre que deux sacrements: le Baptême et l'Eucharistie:

Par l'institution des deux grands sacrements ont été établis deux moyens d'accès aux réalités spirituelles dont l'efficacité ne peut être mise en doute. L'Eglise a toujours enseigné que par le baptême le baptisé devient réellement membre du Corps (du Christ). De même l'Eglise enseigne que dans le Sacrifice eucharistique les adorateurs commémorent, présentent et revendiquent leur part du Sacrifice fait une fois pour toutes sur la Croix. Pour cette raison, l'Eglise proclame que l'Eucharistie est le sommet du culte chrétien. En elle toute la société s'approche avec conviction du trône de Dieu et devient d'une manière sensible (*sensitively*) attentive à Sa Présence réalisant que la barrière qui séparait l'homme et Dieu a été définitivement supprimée par le sacrifice que l'Eucharistie commémore².

C'est pourquoi l'Eucharistie est un élément essentiel et non accidentel de la dévotion chrétienne.

Mais « il existe une tendance (dans certaines formes de culte, et ceci vise les anglo-catholiques) qui, par la considération de l'Incarnation, tend à limiter la présence du Christ à l'Eucharistie et même, dans l'Eucharistie, aux espèces consacrées. Ceci s'est vu dans certaines formes occidentales de la dévotion eucharistique »; « [cette tendance] qui applique des catégories matérielles aux réalités spirituelles obscurcit, en outre, la participation active de la communauté, (*the Spirit-bearing Society*) à l'acte eucharistique »³.

On reconnaît ici l'objection protestante qui, sous prétexte que « la chair ne sert de rien » ne voit que matérialisme d'abord dans le sacrement de l'eucharistie, puis dans les autres sacrements, et enfin dans l'Incarnation elle-même.

Le Rapport repousse donc la doctrine de la Présence réelle que la « Déclaration de foi » donnait pour être l'enseignement authentique de l'Eglise d'Angleterre.

De même, au cours des discussions qui s'engagèrent entre un sous-comité nommé par la Conférence et les délégués des Eglises orientales la question de la Présence dans l'Eucharistie fut soulevée. « Il y fut déclaré qu'au temps de la Réforme l'Eglise d'Angleterre jugea nécessaire de se mettre en garde contre les théories matérialistes (*materialistic theories*) et contre la doctrine de la Transsubstantiation, telle qu'elle avait été enseignée dans l'Eglise

¹ Cf. F. WOODLOCK, *op. cit.*, p. 15-16.

² Rapport, p. 82.

³ *Ibid.*, p. 83.

Médiévale. On cita les paroles du catéchisme et des Articles: «Que le corps et le sang du Christ sont réellement et en vérité, pris et reçus par les fidèles dans la Cène» et «que le Corps du Christ est donné, pris et mangé dans la Cène, mais seulement d'une manière céleste et spirituelle (*only after an heavenly and spiritual manner,*) et il fut déclaré qu'après la Communion «les espèces consacrées restantes sont regardées comme le Sacrement du Corps et du Sang du Christ en tant qu'elles ont la même efficacité qu'avant l'administration »¹.

7. Le Sacrifice eucharistique.

Le sous-comité anglican rappela ensuite la conception anglicane du Sacrifice eucharistique telle qu'elle avait été exposée par les archevêques d'York et de Cantorbery dans leur réponse à Léon XIII.

« Il a été nécessaire pour l'Eglise d'Angleterre de se défendre de l'erreur de croire que le Sacrifice unique, fait une fois pour toutes par Notre Seigneur sur la Croix, peut-être d'une façon quelconque, répété; par les paroles de la consécration les espèces ne sont pas changées réellement: « Nous jugeons suffisant, dans la liturgie que nous employons en célébrant la Cène (*the Holy Eucharist*) — tandis que nous élevons nos cœurs vers le Seigneur, et quand nous consacrons les dons offerts auparavant de telle sorte qu'ils deviennent pour nous le Corps et le Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ (*consecrating the gifts... that they may become to us the Body and Blood of our Lord Jésus-Christ*) — de signifier le sacrifice, etc. »²

Le plus navrant est que la délégation orientale déclara que cette explication de la Doctrine anglicane de l'Eucharistie était compatible avec la Doctrine orthodoxe « si une explication en était donnée avec une clarté parfaite »³.

8. Conclusions.

Nous nous sommes étendu — un peu trop longuement peut-être — sur ces considérations doctrinales parce qu'elles nous semblent caractéristiques de l'attitude de l'épiscopat anglican. Un proverbe anglais dit: « Les évêques anglais ont toujours été timides ». C'est pourquoi ils ont toujours aimé les compromis et dans les compromis c'est toujours, en définitive, la vérité qui pâtit. Les efforts que font depuis bientôt un siècle, à savoir depuis le Mouvement d'Oxford, les anglo-catholiques pour rétablir les doctrines orthodoxes dans l'enseignement de l'Eglise d'Angleterre, pour mettre celui-ci en harmonie avec celui de l'Eglise catholique

¹ Rapport du Comité sur « L'Unité de l'Eglise », p. 135. Résumé des discussions de la commission anglicane avec la délégation des Eglises d'Orient.

² *Ibid.*, p. 135. C'est nous qui soulignons.

³ *Ibid.*, p. 139.

se sont toujours heurtés à l'opposition moderniste et protestante exprimée souvent par les décisions épiscopales. Certes, ces efforts ne sont pas restés vains. Beaucoup d'âmes leur doivent de posséder une plus grande lumière et une vie chrétienne plus profonde. Mais l'Eglise d'Angleterre reste essentiellement protestante.

Quelques modifications au *Prayer-Book*, l'emploi par la Conférence de Lambeth de quelques formules catholiques: voilà toutes les concessions faites par l'épiscopat, concessions, d'ailleurs chèrement payées en retour par les abandons doctrinaux et moraux consentis. En outre, la doctrine ainsi amoindrie n'est pas imposée aux membres du clergé anglican. Elle constitue une sorte de maximum d'orthodoxie qu'on ne peut dépasser.

Les Anglo-catholiques répètent, avec amertume, que l'ordre officiel de s'en tenir au *Prayer-Book* — qui pourtant est loin de rendre un son catholique — signifie dans la bouche des évêques: « A aucun prix, on ne peut être plus catholique que le *Prayer-Book* mais on peut être plus protestant, si cela plaît ». Du schisme d'Henri VIII, l'Eglise d'Angleterre est tombée dans l'hérésie d'Edouard VI et d'Elisabeth. Depuis, elle suit sa destinée qui est celle du protestantisme: aller dans le sens du monde, et, pour cela, minimiser l'un après l'autre tous les dogmes chrétiens, tenter des compromis entre la sagesse du monde et la « folie de la Croix » où la Croix du Christ finit toujours par être rendue vaine.

Du Dr Gore et de ses amis qui croient à la Présence réelle et l'adorent et du Dr Barnes, évêque de Birmingham, membre du Comité doctrinal de Lambeth, qui ridiculise la messe comme « magie », la communion comme « cannibalisme » et qui demande enfin qu'on analyse chimiquement l'hostie consacrée pour voir une fois pour toutes si le corps du Christ y est, il n'est pas difficile de dire lequel des deux se tient dans la ligne de force authentique de l'anglicanisme. Lambeth, au besoin, serait là pour nous le confirmer.

III. LA VÉRITÉ MORALE

C'est aussi « dans le sens du monde » que vont les décisions prises à Lambeth sur deux des plus graves problèmes moraux actuels: le divorce et la limitation artificielle des naissances ou *Birth-Control*.

Ces décisions, qui susciterent les commentaires les plus divers et troublerent bien des consciences ne sont pas pour nous étonner. Elles sont le fruit normal de l'esprit de compromis et de timidité devant l'erreur, dès que celle-ci est soutenue par une majorité. L'Eglise d'Angleterre n'est pas seulement protestante, elle est, hélas, parlementaire. Elle doit ménager l'opinion.

1. La liberté des mœurs.

La désagrégation de la moralité et la disparition du sens de la pudeur d'une part, et, d'autre part, les excès de l'individualisme, sensibles surtout dans les revendications outrées d'émancipation de la femme, sont deux des traits caractéristiques de nos mœurs d'après guerre. Poussés par les circonstances, les évêques ont jugé qu'il était nécessaire de donner une présentation nouvelle de la morale chrétienne en ce qui regarde « le mariage et la vie sexuelle ».

Le premier mouvement du comité désigné à cet effet est de s'incliner devant les faits :

Il nous semble qu'un jour nouveau s'est levé en lequel les choses ayant trait à la vie sexuelle sont sorties du brouillard de suspicion et même de honte dans lequel elles ont été enveloppées pendant des siècles et sont élevées dans une claire atmosphère de candeur, d'honnêteté et de vérité. La complète ouverture (*openness*) avec laquelle de tels sujets sont discutés est, dans l'ensemble, pour le mieux, car ces sujets ont été tirés de l'obscurité de la conversation demi-secrète et portés sous la froide lumière de l'expérience et de la science¹.

Certes tout n'est pas à condamner dans l'ouverture d'esprit avec laquelle ces sujets sont discutés de nos jours. Mais on s'étonne de voir des évêques n'avoir pas un mot pour flétrir les abus de « franchise » et en condamner les excès.

On s'étonnera peut-être un peu moins si l'on se rappelle qu'Adam et Eve ne s'aperçurent de leur nudité et n'en eurent honte qu'après leur chute. Mais si ce récit n'est qu'un mythe, si le péché originel n'a jamais été commis, les philosophes naturalistes ont raison et l'on ne voit pas bien ce que l'on pourrait opposer aux éducateurs qui s'inspirent de leurs doctrines.

Mais cela n'est pas tout — poursuit le Rapport —. Une véritable révolution a eu lieu en ce qui regarde la position de la femme, et cela, en certains pays (pays chrétiens comme le montre la suite du Rapport) où pendant des siècles celle-ci avait été victime d'une tradition étroite et inflexible. [...] Dans beaucoup de parties du monde cette émancipation est loin d'être complète. De plus en plus, cependant, dans les civilisations occidentales, la femme en de nombreux cas, n'est pas seulement indépendante au point de vue économique, mais un idéal de camaraderie (*comradeship*) entre hommes et femmes est en train de se frayer un chemin ; idéal, dans lequel les traits caractéristiques de l'homme et de la femme trouvent une alliance plus délicate et un meilleur équilibre. Un tel mouvement entraîne forcément des exagérations, particulièrement en ce qui concerne les relations conjugales, mais dans ce haut idéal d'une vraie association (*partnership*) entre l'homme et la femme en tous les intérêts et soucis de la vie se trouve une grande promesse, bien que les adaptations morales demandent de la réflexion et requièrent un certain temps »².

¹ Rapport du Comité « Vie et Témoignage de la Communauté chrétienne », p. 85.

² *Ibid.*, p. 85.

Cet idéal, en outre, ne doit pas être simplement envisagé du point de vue « animal » mais être vu sur un « fond d'éternité ». C'est alors un idéal spécifiquement chrétien.

On le voit, tout en condamnant avec résignation les exagérations inévitables, les membres du sous-comité « sur le mariage et la vie sexuelle » approuvent l'erreur individualiste qui est en train de saper par sa base la société organisée que constitue la famille. On se demande comment les théologiens qui ont rédigé ces lignes interprètent les textes de saint Paul sur la soumission de l'épouse à son mari, image de la soumission de l'Eglise au Christ ?

Et pourtant les évêques anglicans sont aussi bien placés — sinon mieux — que quiconque pour constater les ravages opérés dans nos sociétés par les théories « émancipatrices » de la femme lorsqu'elles sont poussées jusqu'à leurs conséquences logiques. Ces conséquences logiques S.S. Pie XI les rappelait naguère et les stigmatisait avec force :

Les mêmes maîtres d'erreurs qui ternissent l'éclat de la fidélité et de la chasteté nuptiale n'hésitent pas à attaquer la fidèle et honnête subordination de la femme à son mari. Nombre d'entre eux poussent l'audace jusqu'à parler d'une indigne servitude d'un des époux à l'autre ; ils proclament que tous les droits sont égaux entre époux ; estimant ces droits violés par la « servitude » qu'on vient de dire, ils prêchent orgueilleusement une *émancipation* de la femme, déjà accomplie ou qui doit l'être. Ils décident que cette émancipation doit être triple, qu'elle doit se vérifier dans le gouvernement de la vie domestique, dans l'administration des ressources familiales, dans la vie de l'enfant à empêcher ou à détruire, et ils l'appellent *sociale, économique, physiologique* : physiologique, car ils veulent que les femmes soient, à leur gré, affranchies ou qu'elles doivent l'être des charges conjugales et maternelles de l'épouse (ce qui n'est pas émancipation, mais crime détestable, nous l'avons suffisamment montré) ; économique, par où ils veulent que la femme, même à l'insu de son mari et contre sa volonté, puisse librement avoir ses affaires, les gérer, les administrer sans se soucier autrement de ses enfants, de son mari et de toute sa famille : sociale enfin, en tant qu'ils enlèvent à la femme les soins domestiques, ceux des enfants et ceux de la famille, pour que ceux-là négligés, elle puisse se livrer à son génie naturel et qu'elle se consacre aux affaires et aux fonctions de la vie publique aussi.

Mais ce n'est pas là une vraie émancipation de la femme, et ce n'est pas là non plus une digne liberté conforme à la raison, qui est due à la noble tâche de la femme et de l'épouse chrétienne ; c'est bien plutôt une corruption de l'esprit de la femme et de la dignité maternelle, un bouleversement aussi de toute la famille, par où le mari est privé de sa femme, les enfants de leur mère, la maison et la famille tout entière d'une gardienne toujours vigilante. Bien plus, c'est au détriment de la femme elle-même que tournent cette fausse liberté et cette égalité non naturelle avec son mari ; car si la femme descend de ce siège vraiment royal où elle a été élevée par l'Evangile dans l'intérieur des murs domestiques, elle sera bien vite réduite à l'ancienne servitude (sinon en apparence, du moins en réalité) et elle deviendra ce qu'elle était chez les païens, un pur instrument de son mari¹.

Il est bien certain que deux des coutumes qui menacent le plus la dignité de la femme sont le divorce et l'usage des moyens

¹ Encyclique sur le mariage. Edit. de la Librairie St-Paul, Fribourg, p. 41 sqq.

anticonceptionnels par lesquels la femme risque de se voir réduite à devenir, suivant la forte expression de saint Augustin, « la prostituée de son mari ».

Nous avons à nous occuper successivement de ces deux maux.

2. *L'indissolubilité du mariage.*

Les atteintes portées à l'indissolubilité du mariage par la Réforme, en Angleterre comme ailleurs devaient trouver leur plein développement au siècle dernier.

Ce n'est qu'en 1857 que fut voté le *Divorce Act* qui abolissait la juridiction ecclésiastique dans les causes matrimoniales et établissait une cour civile pour prononcer le divorce et accorder aux divorcés la faculté de se remarier. Ce changement de discipline, qui devait être si lourd de conséquences, n'est que la suite normale d'erreurs théologiques relatives à la nature des sacrements en général et du mariage en particulier. Si celui-ci, comme l'enseigne la doctrine anglicane, cesse d'être réellement un sacrement, signe et cause de la grâce surnaturelle, symbole de l'union mystique du Christ et de l'Eglise, il cesse d'être un acte religieux pour n'être plus qu'un contrat civil; il cesse aussi d'être absolument indissoluble. Certaines causes autres que la mort peuvent justifier l'annulation d'une union non-sacramentelle et en ce cas, il est normal que les divorcés soient autorisés à se remarier. Le divorce reste, en général, non naturel *unnatural*, — c'est ainsi que le qualifie l'Encyclique de Lambeth — mais il n'est pas *contre-nature* et, de soi, impossible. Il est normal aussi que l'Etat revendique pour lui la législation en ces matières et que l'Eglise y consente. Cette attitude est, en effet, celle de l'Eglise anglicane et celle de la Conférence de Lambeth¹.

¹ Conformément à cette attitude de nombreux membres du clergé anglican souhaitent de voir s'établir en Angleterre une loi, semblable à celle des pays vivant sous le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, exigeant que tout mariage religieux soit précédé d'un « mariage civil », la cérémonie religieuse étant accordée aux personnes qui le désireraient:

« L'Eglise devrait s'efforcer d'obtenir que le mariage civil soit rendu obligatoire et laisser à ceux qui la désire la *solemnisation* de leur mariage par l'Eglise et à celle-ci le soin de décider dans quelles conditions elle pourra *solemniser* un mariage civil, chaque cas étant traité en particulier selon ses *mérites* ». Cf. *The Times*, 21 août 1930.

Après avoir cité et loué ces paroles de l'un des leaders du mouvement moderniste, le rév. H.D.A. Major, D.D., à la Conférence d'Oxford et rappelé que depuis de longues années cette proposition était soutenue et défendue dans ses colonnes, l'organe des anglo-catholiques, ajoute:

« En ce pays, il y a une génération, l'immense majorité des mariages avait lieu à l'église. Ceux-mêmes à qui, en toute autre circonstance, il ne serait jamais venu à l'esprit d'aller à l'église, eussent été « horrifiés » à la pensée de se marier devant un officier d'état-civil. Mais chaque année la proportion des mariages cé-

Les Résolutions 10 et 11 rappellent le haut idéal enseigné par le Christ sur le mariage, union indissoluble, *for better for worse*, d'un seul homme et d'une seule femme, et font appel à tous les

lézés à l'Eglise diminue *et ceci est une excellente chose*, car c'est une sorte de blaspème et certainement une menace pour la conception chrétienne du mariage que des personnes soient unies suivant les rites de l'Eglise, qui ne réalisent pas entièrement ce qu'impliquent ces rites ». *Church Times*, 12 sept. 1930, p. 297.

Ainsi, modernistes et catholisants s'accordent pour céder au pouvoir civil toute juridiction en matière de mariage et de divorce, s'écartant ici, non seulement de la tradition chrétienne qui a toujours revendiqué pour l'Eglise une autorité qu'elle tient de la volonté du Christ, mais encore des traditions de la plupart des peuples qui ont toujours reconnu le caractère *essentiellement* religieux du mariage et l'impossibilité de séparer l'élément religieux du contrat de mariage.

« Nous en attestons les monuments de l'antiquité — dit le pape Léon XIII — les usages et les institutions des peuples qui ont été les plus civilisés et qui ont été renommés par la connaissance plus parfaite du droit et de l'équité ; il est certain que dans l'esprit de tous ces peuples, par suite d'une disposition habituelle et antérieure, chaque fois qu'ils pensaient au mariage, l'idée s'en présentait toujours sous la forme d'une institution liée à la religion et aux choses saintes. Aussi, parmi eux les mariages ne se célébraient guère sans cérémonies religieuses, l'autorité des Pontifes et le ministère des prêtres, tant avaient de force sur les esprits, même dépourvus de la doctrine céleste, la nature des choses, le souvenir des origines, la conscience du genre humain ! *Le mariage étant donc sacré par son essence, par sa nature, par lui-même, il est raisonnable qu'il soit gouverné non point par le pouvoir des princes, mais par l'autorité divine de l'Eglise qui, seule, a le magistère des choses sacrées.* »

« Il faut considérer ensuite la dignité du sacrement, qui, en venant s'ajouter au mariage des chrétiens, l'a rendu noble entre tous. Mais, de par la volonté du Christ, *c'est l'Eglise seule qui peut et qui doit décider et ordonner tout ce qui regarde les sacrements*, à tel point qu'il est absurde de vouloir lui enlever même une parcelle de ce pouvoir pour la transférer au pouvoir civil. »

Après avoir exposé le témoignage de l'histoire qui « est ici d'un grand poids et d'une grande force, car il nous démontre de la façon la plus évidente que ce pouvoir législatif et judiciaire... a été librement et constamment exercé par l'Eglise » le Pape ajoute : « Que personne ne se laisse émouvoir par la distinction ou séparation que les légistes régalien proclament avec tant d'ardeur entre le contrat de mariage et le Sacrement, afin de réserver le Sacrement à l'Eglise et de livrer le contrat au pouvoir et à l'arbitraire des princes. *Cette distinction, qui est plutôt une séparation ne peut, en effet, être admise, puisqu'il est reconnu que dans le mariage chrétien, le contrat ne peut être séparé du sacrement*, et que, par conséquent, il ne saurait y avoir dans le mariage de contrat vrai et légitime sans qu'il y ait par cela même sacrement. Car le Christ, Notre Seigneur, a élevé le mariage à la dignité de Sacrement et le mariage, c'est le contrat même s'il est fait selon le droit.

«...D'où il résulte que, parmi les chrétiens, *tout mariage légitime est sacrement en lui-même et par lui-même, et que rien n'est plus éloigné de la vérité que de considérer le sacrement comme un ornement surajouté, ou comme une propriété extrinsèque, que la volonté de l'homme peut en conséquence disjoindre et séparer du contrat* ». *Encyclicque « Arcanum Divinae Sapientiae »*.

L'abandon de cette doctrine est l'une des causes profondes des maux dont souffre notre société. Le péché originel a installé le désordre non seulement dans le cœur des individus mais encore dans la société elle-même, et il est impossible à celle-ci de se maintenir et à plus forte raison de se rétablir dans l'ordre sans faire appel au rôle de *gratia sanans* de l'Eglise. Aucune restauration de la famille n'est possible si l'on n'a pas au préalable reconnu à l'Eglise son droit, qu'elle tient du Christ élevant le mariage à la dignité de sacrement, de légiférer et de juger en ces matières — « tout

peuples chrétiens pour maintenir cet idéal. Mais, continue la Résolution 11 :

Dans les cas de divorce :

a) La Conférence, sans porter de jugement sur les pratiques des Eglises régionales ou nationales appartenant à notre Communion, recommande que le remariage d'une personne dont le conjoint est encore en vie ne soit pas célébré selon les rites de l'Eglise.

b) Lorsqu'une personne innocente s'est remariée civilement et désire recevoir la sainte Communion, elle recommande que le cas soit renvoyé à l'évêque pour être examiné selon les règlements provinciaux.

Par où se trouve ruiné le principe de l'indissolubilité posé dans la première partie de la Résolution, car, bien que non célébré religieusement, le second mariage n'en est pas moins considéré comme un vrai mariage « l'absence des cérémonies religieuses n'invalident pas le mariage »¹.

Ces dispositions, en outre, sont singulièrement illogiques — ainsi que l'ont remarqué non seulement les adversaires de Lambeth mais beaucoup de ses défenseurs — et « typiques des situations produites par la timidité des évêques ». Si l'Eglise refuse le mariage religieux d'une personne divorcée même « innocente », elle doit sans doute considérer qu'une telle personne remariée civilement vit dans le péché. Mais alors comment l'admettre à la communion ? Si tel n'est pas le cas, pourquoi lui refuser la bénédiction nuptiale ?

Ce n'est évidemment pas par le moyen de telles décisions que l'Eglise reconquerra sa place dans la vie de la nation.

3. *La limitation artificielle des naissances.*

Mais, cette année, en matière morale, c'est surtout le problème de la limitation artificielle des naissances qui devait préoccuper la Conférence. Il était impossible de ne pas prendre position à ce sujet :

Sans aucun doute, la diminution de la natalité de 50% dans les temps modernes est due principalement à la connaissance et à l'emploi de méthodes prévenant la conception. Les méthodes sont maintenant largement usitées dans toutes les classes de la société. Beaucoup les prônent comme moyen de résoudre certains problèmes sociaux ou personnels, d'autres les condamnent comme peccamineux, beaucoup enfin sont douloureusement embarrassés, quant à la légitimité de leur emploi. En conséquence, nous nous sentons obligés de donner à ces consciences troublées quelques directives en cette matière².

en respectant la compétence du pouvoir civil sur les effets purement civils du mariage ». Cf. *Codex Juris Canonici*, canon 1016.

On voit par là combien grande et désastreuse dans ses conséquences est l'erreur de ceux qui pensent sauver la dignité du sacrement en séparant celui-ci du contrat lui-même.

¹ Rapport, p. 94.

² *Ibid.*, p. 90.

On sait, en effet, l'immense succès remporté dans les pays anglo-saxons par les avocats du *Birth-Control*. De nombreuses revues, de nombreuses sociétés de propagande, des cliniques où sont donnés gratuitement les enseignements anti-conceptionnels sont répandues ouvertement dans les villes anglaises. Des médecins, des savants, des écrivains célèbres — citons entre autres Bertrand Russel, H. G. Wells — sont devenus, à la suite des deux femmes initiatrices du mouvement — Mary Stopes en Angleterre, Mrs. Sanger aux Etats-Unis, — de fervents apôtres du *Birth-Control*. Dans certaines villes anglaises les cliniques du *Birth-Control* ont été fondées par les autorités municipales avec le consentement du Ministère de l'Hygiène. Enfin les années 1929 et 1930 ont été marquées de succès inespérés pour ces doctrines. La grande presse s'est emparée de ces questions qui excitent au plus haut point la curiosité de ses lecteurs, les quotidiens ont multiplié les articles les plus audacieux sur les questions sexuelles.

En dehors des congrès de *Birth-Control* de nombreuses assemblées se sont occupées de ce sujet et les doctrines nouvelles ont trouvé des avocats et des défenseurs là où l'on s'attendait à rencontrer la plus forte résistance : parmi les membres du clergé¹.

¹ Quelques jours après la Conférence de Lambeth s'ouvrait, à Oxford, la Conférence des *Modern Churchmen*, qui manifeste d'une façon saisissante ce nouvel état d'esprit.

« [Cette Conférence] a montré — dit un écrivain anglican — sans qu'il soit plus possible d'émettre le moindre doute à ce sujet, que l'opinion publique a changé complètement depuis le début du siècle même parmi les chrétiens pratiquants. Comme l'un des orateurs l'a remarqué avec justesse, il eût été absolument impossible d'imaginer, il y a dix ans, qu'une assemblée mixte, composée de chrétiens très respectables put être amenée à écouter les détails les plus crus — qui, jusque là, étaient regardés comme exclus de toute discussion générale — sans le moindre signe d'indignation ou d'embarras. Certains, tel l'orateur, jugent sans doute que tout est pour le mieux dans cette réaction contre la réticence de l'ère victorienne ; d'autres penseurs pourront peut-être douter de l'opportunité de transformer une Conférence ecclésiastique en une clinique de *Birth-Control* où tous les détails les plus révoltants des diverses méthodes préventives sont décrits sans aucune réserve pour le bénéfice d'une assemblée composée, dans une large mesure, à ce qu'il semblait, de demoiselles d'âge incertain ». *Church Times*, 29 août 1930.

Devant cette assemblée, Mrs. J. H. Stocks a énuméré « les événements d'une énorme importance pour le mouvement du *Birth-Control* » qui se sont succédé au cours de l'année précédant la Conférence : 1° l'écrasante majorité qui au *National Council of Women* a demandé qu'un enseignement des méthodes de limitation des naissances soit donné par les soins des autorités publiques ; 2° l'initiative prise par certaines municipalités de fonder des cliniques de *Birth-Control* et la sanction donnée à ces initiatives par le Ministère de l'Hygiène ; 3° la décision de Lambeth reconnaissant la légitimité des moyens anti-conceptionnels « par où est rendue définitive la rupture avec l'Eglise romaine ». Enfin le bond énorme, *the terrific swing*, fait sur ces sujets par l'opinion publique dont l'une des manifestations principales fut l'abandon de toute réserve par la Presse.

C'est vers le monde ouvrier que les propagandistes du *Birth-Control* doivent

La Conférence de Lambeth devait donc prendre position. Les Résolutions 13 à 18 se rapportent à ce sujet.

Résolution 15:

Si l'on voit clairement l'obligation morale de limiter ou d'éviter la paternité, la méthode à suivre doit être décidée d'après les principes chrétiens. La première méthode, et la plus obvie consiste dans l'abstention complète de rapports conjugaux (aussi longtemps que cela sera nécessaire), dans une vie de discipline et de maîtrise de soi, menée avec l'aide du Saint-Esprit.

Cependant, dans les cas où se rencontrent à la fois une telle obligation morale clairement ressentie de limiter ou d'éviter la paternité et des raisons moralement fondées d'éviter une abstinence complète, la conférence accorde que d'autres méthodes peuvent être employées — the Conference agrees that other methods may be used — à condition

porter désormais leurs regards et s'efforcer d'obtenir des pouvoirs publics la création et le développement de centres de renseignements partout où cela est possible.

« Si critiques que soient les ecclésiastiques modernes — dit encore l'observateur anglican à la Conférence d'Oxford que nous avons cité — si critiques qu'ils soient en matière de théologie historique ou de morale traditionnelle, ils se montrent naïvement dociles en présence de tout et de n'importe quel représentant d'allégations avancées au nom de la science moderne. Ainsi, ils ont écouté avec un sérieux parfait, sans un sourire ni un signe de protestation une suggestion ingénieuse disant que dès l'instant que l'Etat a assumé la charge de protéger l'existence de tout enfant né, il possède le droit, dès lors, de décider si un enfant doit naître ou non. En d'autres termes, il devrait accorder une permission spéciale pour chaque être humain à venir en ce monde ; et avant qu'une telle permission soit accordée, les demandeurs seraient requis de prouver leur capacité physique de produire des enfants et que leur situation leur permet de les élever. La punition pour toute infraction à ces règlements serait la stérilisation.

« On a souvent prié afin d'être délivré de ses amis, mais aucune prière semblable n'a été prononcée à la conférence des *Modern Churchmen* quand ces méthodes de ferme modèle furent proposées intégralement ! » *Ibid.*

Une réglementation officielle du nombre des naissances, telle est en effet la conséquence logique des arguments économiques et sociaux avancés par les apôtres du Birth-Control. Que des gens d'Eglises et des théologiens puissent emboîter le pas derrière eux, voilà qui nous paraît étrange. Qu'on nous permette, afin d'en finir avec ce sujet d'anticiper sur ce qui nous reste à dire et de citer le commentaire donné à la *Résolution 15*, dans un article intitulé « La limitation obligatoire des naissances » par le doyen de St-Paul :

« Nous devons réaliser que, ainsi que H. G. Wells nous l'a dit bien des fois, le problème capital de la civilisation est celui des naissances. Il est tout simplement impossible que, alors que toutes les autres relations touchant au bien-être de la Société sont soumises au contrôle public, cette question de toute première importance de la quantité et de la qualité de la population soit abandonnée au caprice déréglé et irresponsable.

« Personne ne désire diminuer la liberté plus qu'il n'est nécessaire, aucun eugéniste ne défend les méthodes de la ferme modèle ; mais, à moins qu'un nouveau sens de la responsabilité dans la procréation des enfants soit éveillé, il faut avoir recours à un moyen quelconque de contrainte, sinon la population croîtra probablement au-delà du nombre optimum, et sa qualité deviendra C_3 ou pire. Aucune sorte de régulation rationnelle ne peut-être imaginée sans le contrôle de la conception. » Doyen INGE, *Compulsory Birth-Control* dans *Evening Standard* du 20 août 1930. — On sait que les eugénistes appellent C_1 , C_2 , C_3 les degrés de « qualité » de la population.

qu'on le fasse à la lumière des mêmes principes chrétiens. La Conférence condamne énergiquement l'usage de toute méthode anti-conceptionnelle pour des motifs d'égoïsme, de luxure ou de simple convenance¹.

Par cette décision, les évêques anglicans n'entendent pas dire que dans certains cas graves on puisse commettre un péché pour éviter un plus grand mal, mais simplement que l'usage des moyens artificiels pour éviter la conception n'est pas, de soi, intrinsèquement mauvais. C'est là un changement essentiel, ainsi que le reconnaît le *Rapport*, dans la discipline morale chrétienne et une rupture avec la tradition. Dans un geste peu généreux et qui trahit l'embarras des évêques, ceux-ci ont essayé de mettre en cause l'Eglise romaine :

Il est significatif que celle des communions chrétiennes qui, en principe, condamne avec le plus de force toute méthode préventive, reconnaisse néanmoins en pratique qu'il est des cas où une rigide insistance sur les principes est impossible. Si notre propre Communion doit donner une direction sur ce problème elle doit parler franchement et ouvertement, en tenant pleinement compte des conditions qui n'existaient pas dans le passé, mais qui sont dues à la civilisation moderne².

¹ Cette résolution est la seule qui n'ait pas été acceptée à l'unanimité. 193 évêques ont voté pour, 67 ont voté contre, 47 se sont abstenus.

Il faut remarquer, d'ailleurs, que parmi les évêques opposants tous ne sont pas adversaires du *Birth-Control*. Ainsi l'évêque de Bloemfontein qui fut le premier à se désolidariser de la Conférence sur ce point, dans un article du *Church Times* où il donne les raisons de son opposition, s'attaque au mot « accorde », *agree*. « Si vous « accordez » — dit-il — qu'on peut en certains cas, user de ces moyens artificiels d'éviter la conception, vous sanctionnez positivement cet usage. Vous dites, ou vous sous-entendez que par l'usage de tels procédés *rien n'est perdu*. Or, dans tous les cas, *quelque chose est perdu*: la perfection de l'idéal chrétien qui en certains cas devrait pouvoir s'élever jusqu'à l'héroïsme. » Aussi, pensant aux cas difficiles où l'usage de telles méthodes semble aux époux une « lamentable nécessité » l'évêque de Bloemfontein proposait-il d'ajouter, à une Résolution condamnant les procédés anti-conceptionnels pour des motifs égoïstes, la Résolution :

« Mais nous reconnaissons qu'il existe de nombreux cas exceptionnels que nous n'entendons pas faire entrer sous ces condamnations directes. Nous connaissons trop la faiblesse de la chair, et les difficultés de la vie, pour vouloir être rudes dans nos jugements.

« Cependant, nous ne pensons pas que ces cas doivent être envisagés par la législation. Le tribunal ultime pour ces décisions réside dans la conscience individuelle et se trouve entre l'âme et son créateur. Si après une consultation spirituelle et médicale les époux se sentent réellement incapables de maintenir les plus hauts idéaux du mariage chrétien sans un effort intolérable, nous devons nous contenter de laisser cette affaire à Dieu et à leur conscience. » *Church Times*, 29 août 1930.

La Résolution 15 doit être complétée par ces Résolutions 16 et 17 :

« La Conférence déclare en outre son aversion pour la pratique coupable de l'avortement. »

« Tandis que la Conférence reconnaît que les conditions économiques constituent un facteur sérieux de la situation, elle condamne la propagande qui considère l'usage des moyens anti-conceptionnels comme un moyen de remédier à ces conditions économiques et sociales défectueuses qui devraient être changées par l'influence de l'opinion publique chrétienne. »

² *Rapport*, p. 90.

C'est là, est-il besoin de le dire, une pure calomnie dont de nombreux Anglais, d'ailleurs, ont souligné l'injustice.

Le *Rapport* tente de justifier la position adoptée par la Conférence en faisant appel à la distinction des deux fins du mariage :

La procréation des enfants est la fin première des rapports conjugaux auxquels conduit le mariage. Les époux agissent mal lorsqu'ils refusent d'avoir des enfants qu'ils pourraient former pour servir Dieu et ajouter à la force de la nation. Mais les rapports conjugaux ont aussi une fin secondaire dans le sacrement naturel de mariage. Quand, pour quelque juste raison morale (*for any morally sound reason,*) la fin première doit être écartée, il ne s'ensuit pas nécessairement que la fin secondaire doive l'être aussi¹.

La réponse à ces arguments a été donnée depuis fort longtemps par les moralistes catholiques. Elle vient d'être reprise par le Pape dans l'Encyclique *Casti Connubii*. C'est cette dernière que nous nous contenterons de citer :

En conséquence, comme certains, s'écartant manifestement de la doctrine chrétienne telle qu'elle a été transmise depuis le commencement, et sans avoir jamais subi aucune altération, ont jugé bon, récemment, de prêcher d'une façon retentissante sur ces pratiques une autre doctrine, l'Eglise catholique, par Dieu même chargée d'enseigner et de défendre l'intégrité des mœurs et l'honnêteté, l'Eglise catholique, placée au milieu de ce bouleversement des mœurs, élève bien haut la voix par Notre bouche, en signe de sa divine mission, pour garder la chasteté du lien nuptial à l'abri de cette souillure, et elle promulgue de nouveau : que tout usage du mariage, quel qu'il soit, dans l'exercice duquel l'acte est privé, par l'artifice des hommes, de sa puissance naturelle de procréer la vie offense la loi de Dieu et la loi naturelle, et que ceux qui auront commis quelque chose de pareil se sont souillés d'une faute grave.

Pour ce qui concerne les motifs allégués pour justifier le mauvais usage du mariage, il n'est pas rare — pour taire ceux qui sont honteux — que ces motifs soient feints ou exagérés. Néanmoins, l'Eglise, cette pieuse Mère, comprend, en y compatissant, ce qu'on dit de la santé de la mère et du danger qui en menace la vie. Et qui ne pourrait y réfléchir sans s'émouvoir de pitié ? Qui ne concevrait la plus haute admiration pour la mère qui s'offre elle-même, avec un courage héroïque, à une mort presque certaine, pour conserver la vie à l'enfant une fois conçu ? Ce qu'elle aura souffert pour remplir pleinement le devoir naturel, Dieu seul, dans toute sa richesse et toute sa miséricorde, pourra le récompenser, et il le fera sûrement dans une mesure non seulement convenable, mais surabondante. (*Luc*, v, 38.)

L'Eglise le sait fort bien aussi : il n'est pas rare qu'un des époux subisse le péché plus qu'il ne le commet, lorsque, pour une raison tout à fait grave, il laisse se produire une perversion de l'ordre, qu'il ne veut pas lui-même ; il en reste, par suite, innocent, pourvu que, alors, il se souvienne aussi de la loi de charité et ne néglige pas de dissuader et d'éloigner du péché son conjoint. Il ne faut pas non plus accuser d'actes contre nature les époux qui usent de leur droit suivant la droite et naturelle raison, même si, pour des causes naturelles, dues soit au temps, soit à certaines déficiences physiques, une nouvelle vie n'en peut pas sortir. Il y a, en effet, tant dans le mariage lui-même que dans l'usage du droit matrimonial, des fins secondes — comme le sont l'aide mutuelle, l'amour réciproque à entretenir, et le remède à la concupiscence — qu'il n'est pas du tout interdit aux époux d'avoir en vue, pourvu que la nature intrinsèque de cet acte soit sauvegardée, et, sauvegardée du même coup sa subordination à la fin première.

Pareillement nous touchent-ils au plus intime du cœur les gémissements

¹ *Rapport*, p. 92.

de ces époux qui, sous la pression d'une dure indigence, éprouvent la plus grande difficulté à nourrir leurs enfants.

Mais il faut absolument veiller à ce que les funestes conditions des choses extérieures ne fournissent l'occasion à une erreur bien plus funeste encore. Aucune difficulté extérieure ne saurait surgir, qui puisse entraîner une dérogation à l'obligation créée par les commandements de Dieu qui interdisent les actes intrinsèquement mauvais par leur nature même; dans toutes les conjonctures, les époux peuvent toujours, fortifiés par la grâce de Dieu, remplir fidèlement leur devoir, et préserver leur chasteté conjugale de cette tache honteuse; telle est la vérité inébranlable de la foi chrétienne, exprimée par le magistère du Concile de Trente: « Personne ne doit prononcer des paroles téméraires, interdites sous peine d'anathème par les Pères: qu'il est impossible à l'homme justifié d'observer les préceptes de Dieu. Car Dieu ne commande pas de choses impossibles, mais en commandant, il vous avertit de faire ce que vous pouvez et de demander ce que vous ne pouvez pas, et il aide à le pouvoir. » (*Conc. Trid.* sess. VI, c. XI.) Cette même doctrine a été de nouveau solennellement confirmée par l'Eglise dans la condamnation de l'hérésie janséniste, qui avait osé proférer contre la bonté de Dieu ce blasphème: « Certains préceptes de Dieu sont impossibles à observer par des hommes justes, en dépit de leur volonté et de leurs efforts, étant données leurs forces présentes: il leur manque aussi la grâce par où cette observation deviendrait impossible. » (*Const. Apost. Cum occasione*, die 31 maii 1653, prop. 1.)

C'est donc par un appel à la grâce divine qui ne fait jamais défaut à ceux qui font ce qu'il est en leur pouvoir de faire, et non pas en recourant à des moyens *contre-nature* qu'il faut rechercher la solution des cas difficiles. L'Eglise n'a jamais varié dans son enseignement. Ce qui ne l'empêche pas d'être infiniment compatissante pour les misères humaines. Très souvent les défenseurs du divorce et des moyens préventifs lui reprochent son attitude « obscurantiste » et « barbare » et tentent de se justifier en lui opposant l'attitude miséricordieuse de Jésus pour les pécheurs, pour la Samaritaine, pour la femme adultère, pour Marie-Madeleine. Opposer ainsi l'esprit de l'Evangile et celui de l'Eglise c'est méconnaître profondément l'un et l'autre. La pitié du Christ pour les pécheurs charnels *repentants* n'est si émouvante que parce qu'en même temps, Il maintient avec une fermeté inébranlable et rétablit dans toute son intégrité et toute sa rigueur la loi morale immuable. Mais les tenants des prétendues doctrines humanitaires n'ont jamais rien compris à l'esprit évangélique dont ils affectent de se couvrir.

Il est vrai que l'attitude de l'Eglise catholique — absolue fermeté dans les principes, douceur et pitié dans leur application — partout où une douceur et une pitié sont comportées, ne peut se justifier que par une théologie qui ne sacrifie rien de la nature essentiellement surnaturelle de l'Eglise, Corps mystique du Christ et de ses moyens d'assurer efficacement sa mission parmi les hommes: les sacrements. Il n'y a là rien de moins qu'un mystère, réplique du mystère de la conciliation en Dieu de la Justice et de la Miséricorde; et qui ne sait pas s'élever jusqu'à l'intelligence du mystère devra sacrifier la miséricorde à la justice, la pitié à la rigueur et

dénoncer, comme le faisaient les Réformateurs « le relâchement de la doctrine romaine », ou sacrifier la rigueur de la loi à la pitié pour les faiblesses humaines, dénoncer, comme le font certains de leurs descendants « le légalisme inhumain ¹ de Rome et accueillir comme une libératrice, la *morale nouvelle* « qui rejoint, à travers des siècles de barbarie et de perversion, les principes clairement posés dans le Nouveau Testament » ².

La « Résolution 15 » a suscité les commentaires les plus divers. Les partisans du *Birth-Control* y ont vu, un premier pas fait par l'Eglise anglicane dans une voie où il sera désormais impossible de revenir en arrière :

L'assertion des évêques est extraordinairement importante, et je la salue — dit Mr. Harold Cox — comme une honnête déclaration que le *Birth-Control* ne doit plus être absolument condamné.

Bien qu'ils (les évêques) aient fait une quantité de réserves, le public ordinaire n'en tiendra aucun compte et celui-ci saisira le fait que les évêques ont reconnu la légitimité du *Birth-Control* ³.

Et le Dr Norman Haire écrit :

La déclaration de la Conférence de Lambeth sur le *Birth-Control* est une reconnaissance très tardive des demandes de la majorité de ses adhérents. Bien que leur approbation soit limitée et très réservée, ils ont fait un pas en avant qu'il est impossible de refaire en arrière et il ne fait aucun doute que les limitations et les réserves mises à leur approbation seront diminuées avec chaque Congrès ecclésiastique à venir dans ce pays.

IV. CONCLUSION

Les quelques problèmes que nous venons d'examiner dans cette étude, qu'il nous faudra compléter par la suite, nous permettent déjà de tirer une conclusion partielle.

Tandis que le clergé moderniste salue avec joie les décisions de Lambeth, la presse anglo-catholique publie un grand nombre de lettres, émanant pour la plupart de membres du clergé, qui expriment la douleur et le trouble jetés dans les consciences profondément chrétiennes par ce qu'il faut bien appeler les abandons moraux de Lambeth. La grâce travaille de telles âmes et l'on retrouve dans quelques-unes de ces lettres les accents douloureux d'un Newman cherchant, dans les années qui précèdent sa con-

¹ A Oxford le rév. H.D.A. Major déclare : « Prendre à la lettre l'enseignement du Christ sur le mariage et le divorce et insister sur celui-ci pour en faire une loi alors qu'il n'était proposé que comme un idéal est d'une grossière inconséquence penchant vers l'hypocrisie.

« Le Christ a libéré les chrétiens de la tyrannie des tabous, mais les chrétiens ont été lents à revendiquer le privilège de la liberté ». *Evening Standard*, 20 août 1930.

² Déclaration du doyen Inge à la Conférence d'Oxford. Cf. le *Times* du 19 août 1930.

³ *Church Times*, 22 août 1930.

version, à se rassurer sur la valeur de cette Eglise qu'il a tant aimée et qui lui devient de jour en jour moins habitable: « O ma mère ! ma mère ! D'où vient que tant de belles choses ont été versées sur toi et que tu ne peux pas les garder ?... Qui t'a marquée de cette note d'avoir *des entrailles qui avortent et des mammelles desséchées* ? »¹

Des évêques même ont cru de leur devoir de se désolidariser publiquement de la Conférence. Tel le Dr Carey, évêque de Bloemfontein qui écrivait au rédacteur du *Church Times*: « Quand vous publierez le Rapport de Lambeth, je désire faire savoir, afin de soulager mon âme, qu'il contient des déclarations qu'en conscience et avec énergie je désapprouve ! »²

Tel le Dr Gore, ancien évêque d'Oxford, qui juge que « la Résolution 15 qui sanctionne avec réserves l'usage des moyens anti-conceptionnels est un sérieux désastre »³ et invite les fidèles à soutenir la *League of National Life* qui lutte contre la propagande en faveur du *Birth-Control*. Une telle ligue peut avoir certes quelque influence et n'est pas un moyen à négliger, mais pour lutter efficacement il faut s'attaquer à la racine du mal, « quia parvus in error principio magnus est in fine ». Le compromis tenté par la conférence en matière morale, n'est que la manifestation d'un esprit dont on oublie trop de se scandaliser quand il ne s'attaque qu'aux vérités dépourvues de conséquences pratiques immédiates.

La voie des compromis doctrinaux débouche fatalement sur celle des compromis moraux. Minimiser le dogme oblige à minimiser la loi morale. Seul un amour pur et désintéressé de la Vérité, de toute la Vérité, peut apporter un remède aux maux dont souffre la société contemporaine. Il serait fou de vouloir composer avec le mal, et ce serait aller au-devant des pires catastrophes.

« Les évêques ont entre-baillé la porte — écrit lord William Cecil, évêque anglican d'Exeter, — bientôt elle sera forcée et ouverte toute grande par l'égoïsme. [...] La tradition était parvenue, immuable depuis les temps apostoliques jusqu'à la présente Conférence, que tous les moyens anti-conceptionnels étaient non chrétiens. *Le cas difficile a, une fois de plus, fait la loi mauvaise*. L'AMOUR DU COMPROMIS A, UNE FOIS DE PLUS, DÉTRUIT LA PERFECTION DE LA VÉRITÉ. »⁴

Mais après Stockholm, Lausanne, Lambeth, comment ne pas reconnaître dans cet « amour du compromis » une des notes du protestantisme ?

EDMOND CHAVAZ.

¹ J.-H. NEWMAN, *On the Parting of Friends* dans *Sermons Bearing on Subjects of the Day*.

² *Church Times*, 15 août 1930.

³ *Church Times*, 22 août 1930.

⁴ Cf. *Church Times*, 22 août 1917.

SOUVENIRS

D'UN PEINTRE AMBULANT

VITRAIL ET VITRAUX

C'EST en 1927 que, grâce à quelques commandes suivies, sérieuses et bien payées, j'arrivai à perfectionner mon métier de peintre verrier. J'avais exécuté mon premier vitrail en 1912. C'est le vitrail représentant l'Immaculée Conception qui se trouve à l'extrémité du chœur, côté évangile, de l'église de Notre-Dame de Genève. Depuis, j'ai décoré ce chœur tout entier et même débordé dans le transept, collaboré aux verrières de Saint-Paul, à Genève, de Sainte-Croix, à Carouge, composé des vitraux pour Semsales et Echarlens et pour de nombreuses expositions. Et ce faisant, j'ai beaucoup pataugé, pour arriver parfois à des résultats et plus souvent à des déboires, mais j'ai acquis un métier qui est un des plus difficiles que je connaisse et dont, même aujourd'hui, après presque vingt ans de pratique assidue, je ne suis pas encore tout à fait maître. Ah, non, la lecture de l'article consacré au vitrail dans le dictionnaire de Viollet-le-Duc, si génial soit-il, n'avait pas suffi à m'improviser verrier, à une époque qui a perdu la tradition de cette manière de peindre en assemblant des corps lumineux et rigides ! Et tandis que j'apprenais, en expérimentant mes acquis et enregistrant mes défaillances, vous pouvez croire que j'en ai entendu de belles ! On raconte qu'un de nos bons verriers, renonça à l'art du vitrail, à cause des critiques de l'opinion publique. J'ai entendu de quoi décourager bien des hommes, et pourtant j'ai continué.

Le 10 janvier 1927, je fus convoqué pour présenter à une commission composée par la municipalité de Lausanne, les cartons qu'après trois concours et à vingt-cinq ans de distance, j'avais été prié d'établir pour décorer la fenêtre à trois baies de la chapelle de Saint-Sébastien au temple de Saint-François. La séance fut agréable. Ces messieurs étaient courtois, comme le sont en général les Vaudois, et presque tous acquis à mes cartons. Quelques discrètes allusions aux couleurs qui, paraît-il étaient trop fortes et aux formes qui n'étaient pas assez lisibles.

On oublie que le vitrail est un art que nous avons hérité du moyen âge avec des moyens d'expression très primitifs et auxquels, par esprit d'archéologie ou par routine, nous n'avons rien voulu changer. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'avec ces grosses barres de fer qui coupent nécessairement les figures, et ces plombs qui cernent chaque couleur, le vitrail, quelque bonne volonté qu'on y mette, demeure presque toujours difficilement lisible. Du reste pourquoi parler de lisibilité à une époque où l'on a admis sans broncher l'impressionnisme, l'expressionnisme, le cubisme et le futurisme, pourvu que cela coûte cher et que cela se vende bien. Le préjugé du vitrail clair, exigé par ceux qui aimeraient que les églises ressemblaient à des salles d'école, commence à passer. Mais la question de la lisibilité n'a pas fait de grands progrès. Je me suis demandé autrefois si d'énormes agrandissements photographiques, reportés sur verre au moyen du procédé au charbon, en camaïeux clair de lune, sanguine ou sepia, et, coupés par-ci par-là, par des plombs, n'auraient pas complètement satisfait un certain public. J'aurais reproduit ainsi la *sainte Cécile* de Raphaël ou l'*Assomption* de Murillo, mais je ne serais pas allé jusqu'à l'*Ecce Homo* de Guido Reni. Toutefois après la séance avec le comité des vitraux de Saint-François, je fus plus rassuré et je fus même persuadé que cette splendide concession n'aurait eu aucun succès à Lausanne.

Non, le public, c'est-à-dire l'élite cultivée du public évolue quand même et tend à nous rejoindre. Espérons qu'elle ne nous dépassera pas, car nous commençons à vieillir, c'est-à-dire à prendre de l'âge. C'est ce que je constatais quand je pensais que c'était en 1902 que je présentais pour la première fois un projet destiné à la même verrière qu'on me commandait ferme en 1927. J'en ai conservé la photo. Ce carton était composé avec des souvenirs des préraphaélites anglais de Mucha et de Grasset. Sans tenir aucun compte des meneaux, comme c'était la mode alors, des anges couleur absinthe volaient, traversant les trois fenêtres, dans un ciel rose opalin. Je n'avais alors aucune idée de la fonction architecturale du vitrail et ne pensais qu'à assembler des figures en arabesques dessinées par le contour à la manière des décorateurs de 1900. J'ai conservé quelques souvenirs de ces méthodes absurdes jusqu'à l'époque de mes premiers vitraux de Notre-Dame de Genève. Quel désespoir aujourd'hui, si j'avais devant les yeux mon projet de 1902 exécuté ! (La commission d'alors s'était opposée à ce qu'on me le commandât, bien que j'eusse obtenu le premier prix pour ce concours.) Il y a des jugements des hommes ou de l'opinion qui sont vraiment providentiels.

* * *

Ce fut dans l'atelier que je partageais alors avec Paul Baud à Genève, aux Acacias, que je commençais le grand vitrail trilobé de Saint-François. Le sujet m'était imposé: c'était *Le Christ triomphant appelant à lui les foules*.

Je n'étais pas très avancé dans mon métier, puisqu'à cette époque je venais seulement de découvrir l'importance que joue, dans la composition du vitrail, l'armature et les plombs. Auparavant, j'établissais mon carton comme un décorateur de 1900, en assemblant des silhouettes coloriées, dessinées par le dehors. J'obtenais ainsi de grandes images de verre, d'un aspect un peu mou. Très vite, je n'en fus pas satisfait, et, pour réagir je cherchai, par une facture brutale, à donner plus d'accent à mes vitraux. Pour soutenir ce besoin d'expression directe, je m'inspirais beaucoup alors de l'art populaire et des dessins d'enfants. Avec l'emploi de verres de matières différentes, de verres superposés et de la gravure à l'acide, j'essayais de rendre sur le verre l'effet d'une esquisse en couleur brutalement enlevée. J'y arrivai et obtins même dans ce genre des résultats. Mais ce n'était quand même que des tableaux transparents qui, ou décalaient dans une architecture donnée, ou demandaient qu'on les encadrât par une architecture construite spécialement à cet effet. Ce ne fut que grâce à mon admiration pour le cubisme que je sortis de ce genre faux pour diriger mes recherches vers la construction, pour ainsi dire cristalline du vitrail, qui dépend avant tout de son armature.

C'est de cette nouvelle époque que datent les deux vitraux illustrant l'*Enfer* et la *Vita nuova* de Dante qu'on peut voir, si l'on s'en donne la peine, tout au fond du Musée des Arts Décoratifs de Genève.

La disposition de la ferrure, qu'autrefois, je faisais placer après coup, de manière qu'elle ne contrariât pas trop mon dessin devint alors le point d'où je partis pour répartir les différents éléments de ma composition. Ce qui, du reste, semble être la méthode qu'ont suivie les maîtres verriers du XIII^{me} et du XIV^{me} siècle. Il s'agissait, après cela, de délimiter les contours des couleurs par une armature plus légère en plomb. Armature qui risquait d'être monotone étant donnés les contours mous que donne ce métal et l'égalité de l'épaisseur des rubans qu'on emploie habituellement pour ces assemblages. J'inventai d'y parer, spécialement dans les grands vitraux, où le trait a besoin d'être appuyé et souligné par place, en doublant, à l'endroit de ces accents, le ruban de plomb par des filets de verre noir, violet, brun ou bleu-foncé. Et souvent, pour accuser encore

l'armature, j'ajoutais dans les ombres de grands morceaux de verre noirs, opaques et unis. Puis il ne restait plus qu'à indiquer les choses impossibles à découper en plomb, comme les bouches, les yeux, les doigts, et, tout en le faisant, à harmoniser les tons de verres entre eux, au moyen d'une patine à l'oxyde de fer, répandue au vaporisateur, ce qui donne au verre un aspect velouté incomparable; patine que je travaillais ensuite avec la paume de la main, le doigt, le chiffon, une vieille plume de cygne ou une vieille brosse à peindre rougie au feu. Si bien qu'une fois posé, le vitrail était si compact, qu'on aurait pu croire qu'il remplissait la fenêtre d'une couche de verre coloré qui semblait fondue dans la masse sur une épaisseur de six centimètres. A force d'expérience et de réflexion, j'étais arrivé à transformer une matière très mince en une matière dense, ce qui, quels que soient les défauts de mon art (l'illisibilité mise à part), est quand même un résultat acquis.

Tout le secret du vitrail est dans la rigidité de la construction des fers et des plombs pourvu que celle-ci soit établie comme une épure, à la règle, au compas, à l'équerre et au pistolet, ce qui réclame du corps au trait de plomb, lequel, sans cela, silhouette les formes d'un contour mou ou bouffi. Et là dedans, on dispose les verres de couleur, répartis selon leur force de radiation, et, souvent, si ce travail de préparation est établi d'une manière très réfléchie, il suffit de très peu de patine et de quelques heures de travail pour terminer le vitrail.

Après cela, lorsqu'il sera bien maître de son métier, un artiste pourra serrer de plus près les aspects de la nature, pour arriver, non tout-à-fait au trompe-l'œil, mais au moins à une lisibilité très suffisante.

Quant à *enseigner* par le vitrail, c'est une autre affaire, et je crois que ce n'est du reste pas la fonction première du vitrail. Il est là pour créer une atmosphère recueillie, triomphante ou joyeuse, qui invite à l'adoration et c'est par là qu'il est appelé à édifier.

Le carton du vitrail de Saint-François devait représenter une foule de gens de toutes conditions, montant de bas en haut du vitrail, appelée par un grand archange campé, et dirigée vers un Christ en gloire entouré d'anges en robes vertes et de figures de l'Ancien Testament. En somme une pyramide de gens vue en perspective à travers les trois baies du vitrail et dont les personnages de la base se trouvaient forcément plus grands que ceux du sommet. Comme je ne disposais pour cette foule que d'un ou deux modèles dont les figures répétées une trentaine de fois, auraient donné une assemblée de faces aussi monotones et

mortes qu'une photographie d'un patronage, j'eus l'idée, puisque je travaillais dans l'atelier de Paul Baud, d'utiliser la foule alignée de ses bustes qui, rangés sur des rayons, me regardaient de leurs yeux morts. Les prenant l'un après l'autre dans mon bras gauche et les penchant suivant le degré d'inclinaison que je désirais, je m'inspirai donc, pour mes élus, tour à tour, d'Ansermet, de Morax, de Bovy, de Jean d'Amman, d'Honneger, et Alcover, de moi-même et de tant d'autres, dont j'ai oublié le nom, figures de plâtre blanc ou couleur de bronze; et j'obtins de la sorte une assemblée de types variés, au milieu desquels le modèle que j'avais été forcé de prendre pour les figures en pied, avait perdu cet air ennuyé qui est forcément habituel aux gens qu'on fait poser.

Ce carton était de la couleur que devait donner le verre; il était fait avec des teintures pour bois, délayées d'eau et d'esprit-de-vin, et étendues sur du papier d'emballage. Enormes aquarelles, très longues à sécher, reprises par quelques retouches exécutées à la tempera. Actuellement, je ne fais plus de cartons peints. C'est inutile et bête. Une petite maquette pour les couleurs, et une mise en place sommairement ébauchée puis épurée par un calque précis, me suffisent. De cette façon, j'arrive à plus de justesse dans mes tons, que je ne fausse pas en tâchant de transcrire ceux d'un carton forcément fatigué, puisqu'il est recopié d'une maquette. Et le résultat, comme couleur, est beaucoup plus harmonieux. Si ce n'était pas que je sois obligé de montrer des maquettes à mes clients, je crois que je m'en passerais et que je procéderaï en m'inspirant de mes expériences et du choix des verres qui sont chez le verrier, sans faire d'esquisse peinte.

Mais, en ce qui concerne Saint-François, il n'était pas question de supprimer les cartons en couleurs et encore moins les maquettes.

Tout devait être présenté à une commission qui jugeait sur une maquette au vingtième, rejugait sur le carton en couleur grandeur d'exécution et rejugait encore sur le vitrail exécuté.

Rien n'est plus fatigant pour un artiste que ces épreuves qui ressemblent à des examens avec jury. Elles sont du reste inutiles, puisqu'il est impossible à une commission qui n'est pas composée uniquement de techniciens de juger d'après un carton de ce que sera un vitrail, carton qu'elle ne regarde presque jamais dans de bonnes conditions et à distance voulue, et encore bien moins d'après une maquette au 10^e ou au 20^e, si agréable soit-elle à l'œil.

Mais je dois dire, à la louange de la commission chargée de la restauration de cette chapelle, qu'on fut d'une amabilité à

laquelle je n'étais pas habitué. Cette assemblée, composée de conseillers municipaux, de pasteurs, d'archéologues et d'architectes avait l'air de m'estimer. Je me demandais comment, je pouvais être classé par l'opinion, l'autorité et mes camarades, comme un artiste de troisième ou quatrième ordre, traité à Paris, sauf par quelques techniciens, comme un amateur cultivé, tandis qu'ici, à Lausanne, j'étais reconnu comme un artiste sérieux.

Le fait est qu'en partant pour Genève, après l'adoption de mon carton, je trouvai Lausanne plus aimable que de coutume. La ville que je quittais était baignée dans un radieux crépuscule d'hiver qui prêtait un coloris et un velouté précieux à cet amas de pierre, d'ardoises et de terrasses enchevêtrées sans aucun ordre. Il me semblait même que le temps était en train d'ordonner ce désordre et même d'y composer de ces paysages familiers qu'on ne trouve guère que dans les villes ayant un passé en tant que ville, et qui sont le témoignage de l'existence de l'âme d'une cité.

Vers la fin de février je me fixais à Morges afin de pouvoir travailler régulièrement à Lausanne où j'exécutais mon vitrail.

Je préférais, à cette époque, où je n'avais pas encore découvert qu'on pouvait vivre très agréablement à Ouchy, près du lac, vivre à Morges qui était pour moi la campagne, plutôt qu'à Lausanne. Je prenais donc chaque jour le train pour aller à la rue Saint-Laurent dans un vieux petit atelier, poussiéreux et sombre, dépendant de la vitrerie Chiara. Il avait là pourtant un fort beau choix de verres. Des verres antiques dégradés dans la masse du clair au foncé, des verres gaufrés de toute espèce, des verres opalins et de ces verres américains ou belges chamarrés et marbrés de veines de couleurs différentes qui ressemblent aux eaux jaspées des canaux de Venise.

Contrairement à l'usage des peintres verriers, je ne craignais pas de mélanger tous ces verres de nature différente, ce qui permet d'obtenir dans le vitrail une préciosité de ton inconnue des anciens verriers. Et le grand vitrail trilobé du temple de Saint-François surgit un jour des calques et des cartons découpés qui me servaient de calibre à découper le verre, dans une matière qui avait l'air faite de bulles de savon et d'arc-en-ciel, où aucune forme n'était encore lisible pour celui qui n'avait pas vu le carton.

Croirait-on que, dans la peinture du vitrail, c'est surtout la touche, comme dans un tableau, qui donne du caractère à un morceau et même à un ensemble.

Le coup de doigt ou de paume de la main dans la patine juste encore mouillée (et il faut savoir la seconde exacte où il faut intervenir) la reprise des accents avec un petit pinceau d'aquarelle chargé de patine, quelques écorchures de lumières

avec la plume de pintade, un métier en somme qui ressemble beaucoup à celui du lithographe travaillant sur pierre, voilà tous mes secrets. Mais ils sont très difficiles à imiter.

Le 10 mars, je terminai mon vitrail en peignant les deux petites rosaces qui dominent l'ensemble de la verrière où de petits anges, en longues robes couleur de sucre d'orge rose, s'élèvent sur un fond d'azur implacablement foncé.

Autant que j'en pouvais juger, dans cet atelier un peu plus large qu'un wagon, je trouvai mon travail, que je ne pouvais jamais voir tout entier, assez réussi. Peut-être un peu trop clair dans le haut. Et j'étais fier, ce n'était là en somme qu'une élégance ou un brevet de capacité, de l'avoir terminé sans avoir aucune pièce doublée, c'est-à-dire aucune pièce composée de deux verres superposés; procédé qui n'offre qu'une garantie de solidité et n'est nullement indispensable pour arriver à composer un beau vitrail. Huit jours après, dans la chapelle de Saint-Sébastien, l'ange Heurtebise bouchait, panneau par panneau, le blanc du ciel par des lames diaprées. Une fois l'ensemble entièrement appliqué et cimenté, j'eus la déception de constater que mon vitrail ne répondait pas à ce que j'attendais. Pourquoi donc y a-t-il toujours des couleurs envahissantes qui, dès qu'elles sont vues en pleine lumière et à distance voulue, débordent en bavant de leur cadre de plomb, et commencent à dévorer les couleurs environnantes, comme lorsque sur une aquarelle, il tombe du pinceau une grosse tache de couleur trop chargée d'eau qui salit toutes les nuances voisines ?

On travaille souvent avec acharnement, amour, ou avec une joyeuse liberté à un vitrail qu'on exécute sans recul, contre des fenêtres dominées par de hautes maisons et où s'allument, même en plein jour, des lampes électriques; et on est déçu à en pleurer du pauvre résultat qu'on obtient une fois ce vitrail en place. Cependant, à force de chercher un point pour mieux le voir, je finis par découvrir que de la chaire du pasteur, mon vitrail se recomposait, s'harmonisait un tant soit peu et devenait même lisible. Et devant cette découverte réconfortante je le quittai pour le livrer à l'histoire de l'art. Je revins le voir quelquefois depuis, mais rarement. Il faut bien dix ans pour qu'un vitrail livré aux influences mystérieuses de la nature commence à gagner. Mais alors, contrairement à beaucoup de tableaux peints à l'huile, le vitrail embellit d'année en année.

Une fois ce premier vitrail posé, il fallut penser au second. Vitrail bilobé qui se voit assez mal parce qu'il est placé sur une paroi latérale et qui, pour comble de malheur, est bouché à mi-hauteur par la ligne oblique d'un toit, construit postérieure-

ment à la fenêtre, et dont il fallut, sur un certain espace, remplacer les tuiles par des tuiles de verre, pour qu'il ne bouchât pas une partie de la composition.

Certains des membres de la commission, archéologues passionnés de notre passé savoyard (alors que la Savoie était plus vaudoise que piémontaise) insistaient pour que le sujet de cette nouvelle verrière fût nettement historique et se rapportât à l'histoire de la chapelle et de notre moyen âge national. Ce à quoi j'étais tout rallié. En effet, si le XIX^{me} siècle a trop souvent sacrifié l'art à l'archéologie ce n'est pas une raison d'en arriver à mépriser tous les charmants éléments d'inspiration que l'archéologie et l'histoire nous offrent, et plus spécialement, l'archéologie du moyen âge. Et si les grands pompiers du XIX^{me} siècle nous ont si effroyablement embêtés avec leurs tableaux d'histoire mélodramatiques, ce n'est pas une raison de n'oser plus jamais peindre un personnage en costume du passé autre que la simple draperie. Les meilleurs tableaux d'Ingres sont ceux qu'il tira de l'histoire du moyen âge: ils sont pourtant complètement classiques. Et que dirons-nous de Delacroix pour qui tant de recherches dans les documents du passé semblent avoir été un excitant qui l'amena à créer des chefs-d'œuvre!

Et l'héraldique, qui est une source d'émotion concentrée, ne fait-elle pas penser aux formules magiques que les grands cubistes ont inscrites dans leurs singuliers tableaux? Déjà, lors des fêtes de Morat, je m'étais franchement inspiré du moyen âge, de l'archéologie, de l'héraldique, pour équiper le drame de Reynold, et cela n'avait pas si mal réussi. Tout enfant, alors que je pensais être doué particulièrement pour le tableau d'histoire, je feuilletais des livres parlant d'archéologie, d'armures et de costumes. J'ambitionnerais de continuer la décoration en mosaïque de la grande cour du Musée national de Zurich. Personne n'y retracerait avec plus de conviction les histoires anecdotiques et légendaires que nos chroniqueurs nous ont transmises sur notre histoire suisse et savoyarde!

Ce fut donc avec une grande joie que j'entrepris la composition de ce second vitrail, tout Savoie d'inspiration, et dont pourtant la réussite n'est pas à hauteur de ce qu'aurait pu inspirer la vie du Comte vert, du Comte rouge, de leurs belles épouses en cottes hardies armoriées, Bonne de Berry et Bonne de Bourbon, du seigneur de Billens fondateur de cette chapelle, du chevalier romain saint Sébastien son patron, et de la peste de Lausanne contre laquelle il était invoqué. Une fois ma composition établie, Enlar et Viollet-le-Duc ayant été sérieusement piochés, mon ami le colonel Martin, directeur des archives de Genève,

m'ayant prêté un moulage du Sceau du Comte vert le représentant armé de pied en cap, mon ami Jean d'Amman ayant posé pour le seigneur de Billens, en costume de chevalier du temps où l'on portait des combinaisons et des passe-montagne en cotte de maille, je présentai de nouveau mon carton à la commission.

Celle-ci, contrairement à mon attente, se montra réservée. C'est toujours comme cela chez nous. Les gens ou se fatiguent ou se repentent d'avoir fait un pas en avant. Ayant probablement tâté l'opinion, s'étant peut-être renseignée, la commission me semblait assagie et imperceptiblement moins aimable. Avait-on peur d'aller trop loin ? Aujourd'hui encore, ces vitraux de la chapelle de Saint-Sébastien ont d'irréductibles ennemis. Le fait est que, malgré quelques amis qui me soutenaient ferme, la commission me pria de corriger mon saint Sébastien qu'elle trouvait trop athlétique ; si bien que, maintenant, amaigri, allongé, il fait pauvre figure, poussé dans l'angle de ce panneau que, de ses larges épaules nues, il devait occuper presque entièrement.

Toute concession que fait un artiste pour obéir à une critique avec laquelle il n'est pas d'accord est une faute, ce qui revient à dire qu'en art, ce n'est que lorsqu'un conseil est suivi de plein gré qu'il porte ses fruits. Chaque fois que j'ai accepté de faire des concessions, j'ai abandonné au public des œuvres où il y a quelque chose, à mon point de vue, qui détonne. J'en ai fait l'expérience dans une des rosaces de Carouge, dans les vitraux de la nef d'Echarlens et dans ce vitrail de saint Sébastien. Ce n'est pas que, depuis, on ait de nouveau cherché à neutraliser, par des corrections inutiles, l'effet ou le parti que je cherchais à exprimer. Mais heureusement, je n'ai plus, depuis ces trois malheureux cas, de concessions coupables à me reprocher.

Bientôt, j'échafaudais, à travers le réseau de plomb, avec l'aide du vaporisateur, des perspectives d'architectures gothiques dans des pénombres colorées qu'à l'atelier on aurait pu croire aquarellées. Et, un à un, les plombs disparaissaient, fondus dans ce modelé liquide où les colorations acides et criardes de certains verres coulaient presque l'une dans l'autre, comme sur une palette humide.

Le second vitrail de la chapelle de Saint-Sébastien fut posé au temple de Saint-François, le 1^{er} juin.

Et de nouveau, ce fut pour moi une déception. Quel art capricieux et impossible à maîtriser que le vitrail ! Quel art désespérant !

Où était cette belle fluidité de matière qui, il y a quelques semaines, à l'atelier, semblait couler comme du verre liquéfié, sous mes touches. Qu'étaient devenus ces assemblages onctueux que ne trouaient aucune fausse lumière et qui sous leur coulée humide semblaient avoir fondu les plombs ?

A la place, j'avais devant les yeux, à cause de je ne sais quel sortilège d'éclairage et de recul, quelque chose de froid, de sec et de poussiéreux qui ne ressemblait plus du tout au résultat qui m'avait contenté avant que le vitrail fût posé.

Art impossible, qui me laisse presque toujours insatisfait !... Depuis, j'ai bien fait une quarantaine de fenêtres : six à Carouge, une à Renens, quatorze à Saint-Maurice de Laques, cinq à Tavannes, une à Finhaut, trois à Rolle, six à Saint-Martin de Lutry, six à Romont ; et de combien suis-je satisfait ? De six à peine. Est-ce suffisant pour que je puisse affirmer en toute conscience que je connais mon métier ?

Pourquoi donc, peindre avec des bouts de journaux, des morceaux de linoléum et des rognures de papier de tenture, est-il, à Montparnasse, l'indice d'un talent sérieux, alors que celui qui peint avec des verres de couleur assemblés est classé comme un pauvre type incapable de comprendre ce qu'on appelle l'« art vivant » ?

Et pourquoi admet-on que Korin, qui fut le plus grand des artistes japonais, ait pu peindre avec de l'ivoire et du métal incrusté dans de la laque, et n'admet-on pas qu'un peintre actuel ait le droit d'exprimer ce qu'il sent au moyen du vitrail ? Simplement, parce que, pour ceux qui se sont constitués arbitres de la mode à Paris, le vitrail dégage un parfum de catholicisme qui les fait tousser, cracher, ou leur fait faire la même figure qu'à un chien sous le nez duquel on présente un alcool précieux ou un parfum de prix.

Fallait-il donc que je m'inquiétasse toujours des jugements de la mode au lieu d'essayer plutôt, tâche d'athlète il est vrai, de la plier à mon goût ? Picasso, dont le talent est certain, mais dont le seul trait de génie fut de vaincre la mode, a fait suivre à tout le monde ses volte-face et les soubresauts de ses continuels caprices.

ALEXANDRE CINGRIA.

RÉFLEXIONS ET TÉMOIGNAGES SUR LE CHAPELET

Je sais bien qu'une multitude de gens, avant même d'avoir cherché à le comprendre, sans vouloir remarquer qu'il est composé entièrement de paroles qu'on lit dans l'Evangile ou qui remontent à la première antiquité chrétienne, considèrent le chapelet comme une des erreurs romaines condamnées par la Parole de Dieu et qu'ils allèguent à ce propos le texte de saint Matthieu: « Lorsque vous priez, ne bredouillez pas, comme les Gentils, car il leur semble qu'ils sont exaucés grâce à leur flux de paroles » (vi, 7).

De tels gens sont plus désireux de prendre l'Eglise en défaut que de rencontrer l'exacte exégèse de l'Evangile. Ils devraient noter, en effet, que l'Evangile lui-même a recommandé l'insistance dans la prière: « Or, il leur racontait, en ces termes, une parabole sur ce qu'il leur fallait toujours prier et ne pas se décourager, disant: Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait pas des hommes. Il y avait aussi dans cette ville une veuve. Et elle venait à lui, en disant: Fais-moi justice de mon adversaire. Et durant longtemps, il ne voulait pas. Mais ensuite, il se dit en lui-même: Encore que je ne craigne pas Dieu et ne me soucie pas des hommes, cependant, puisque cette veuve m'importune, je lui ferai justice pour qu'elle ne vienne pas jusqu'au bout me casser la tête. Or, le Seigneur ajouta: Ecoutez ce que dit le juge inique ! Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit... » (Luc, xviii, 1-7).

Ils devraient ajouter encore que deux versets après le passage cité, saint Matthieu rapporte une formule de prière qu'il faudra redire au cours des âges: « Vous donc, priez ainsi: *Notre Père qui êtes aux cieux...* »

S'ils considèrent la répétition des formules comme mauvaise en soi, de tels gens auront donc à s'interdire de répéter le *Pater*. Tolstoï, plus logique qu'eux dans leur erreur, et poussant constam-

ment à bout le spiritualisme dévié, l'*angélisme*, qui fait le fond du protestantisme, a en effet écrit tout un conte pour nous représenter trois vieillards faisant leur salut dans un flot et parvenus à un tel degré de sainteté — entendez d'hébétude — qu'ils n'ont plus besoin du *Pater* que veut leur enseigner l'archevêque d'Arkhangel. En épigraphe de sa nouvelle contre l'Oraison du Seigneur, Tolstoï écrit la parole du Seigneur: « Or, lorsque vous priez, ne bredouillez pas comme les Gentils... » Voilà, du moins, un homme qui réfléchit...

* * *

Il y a bien ici une espèce d'antinomie dans l'Évangile, et saint Augustin ne fait pas difficulté de la constater:

Dans un autre endroit, le Seigneur dit: *il faut toujours prier et ne jamais cesser*. S'il faut toujours prier, comment peut-il dire: *Ne multipliez pas les paroles*? Comment prierai-je *toujours*, si j'achève tout de suite? Ici, Vous m'ordonnez d'achever tout de suite; là, Vous m'ordonnez de prier toujours et de ne jamais cesser. Que veut dire cela? Si tu veux le comprendre, prie cherche, frappe¹.

Saint Augustin, on le voit, se presse moins que Tolstoï de mettre Jésus en contradiction avec Lui-même. Il nous demande de prendre le temps de prier, de chercher, de frapper. Alors, la vérité sera bien près d'apparaître. Nous songerons, par exemple, qu'il y a peut-être deux manières de répéter les formules de prière, l'une bonne, l'autre mauvaise. Chez l'homme, qui est non pas un ange, mais un animal raisonnable et conséquemment sociable, la récitation extérieure et commune est comme le corps de la prière, le désir intérieur en est comme l'âme. La récitation extérieure et commune sera donc bonne en vue de soutenir le désir intérieur:

Quand l'Apôtre dit: *Priez sans cesse*, qu'est-ce autre chose que: Espérez sans cesse la vie bienheureuse, laquelle seule est éternelle, de Celui qui seul peut la donner. Désirons-la donc sans cesse, et nous prierons toujours. Mais, à cette fin, nous arrachons notre esprit aux occupations et aux soucis étrangers, dans lesquels notre désir même s'attédie, pour l'occuper à de certaines heures à la prière. Nous nous exhortons mutuellement, par les mots de la prière, à tendre vers les choses que nous désirons, de peur que ce qui commençait à s'attiedir ne vienne à se refroidir tout à fait, et ne s'éteigne, s'il n'était pas très fréquemment enflammé².

Cela ne signifie pas que l'on ne puisse prier sans formules « plutôt par des gémissements que par des paroles, par des larmes que par des mots »³. Cela ne signifie pas non plus qu'on ne puisse prier avec d'autres formules:

¹ *Sermo*, LXXX, n° 2.

² *Epist.*, CXXX, n° 18.

³ *Ibid.*, n° 20.

Mais il fallait que les choses du *Pater* fussent confiées à notre mémoire par des mots. Et quelques autres formules que notre ferveur compose pour se manifester ou pour s'exciter, tant que nous prions d'une façon exacte et convenable, nous ne disons rien qui ne soit contenu dans l'Oraison dominicale. Tandis que celui qui énonce des paroles ne pouvant se ramener à cette prière évangélique, à supposer même qu'il ne prie pas d'une manière illicite, prie en tout cas d'une manière charnelle¹.

Il reste, selon saint Augustin, que toute prière, mais surtout la prière commune a besoin de formules, qu'il faut répéter ces formules et dire tous les jours le *Pater*, que les religieuses doivent se réunir à des moments fixés pour réciter ou chanter les heures canoniales², qu'Augustin récitait constamment les psaumes de la pénitence, qu'il composa lui-même, contre les Donatistes, un grand psaume abécédaire que devait chanter le peuple.

Il reste encore que la prière des païens, blâmée par Jésus, ne consistait pas à répéter des paroles évangéliques comme le *Pater* ou l'*Ave Maria*.

* * *

Les Gentils, dont parle l'Evangile, ou bien attachaient l'efficacité de la prière à la disposition matérielle des mots et restaient, selon le reproche d'Augustin « plus attentifs à la diction qu'à la purification de leur âme »³, ou bien se mettaient en frais d'éloquence et se livraient à de verbeuses improvisations, pour persuader leurs divinités. Leurs philosophes et leurs poètes leur reprochaient de fatiguer les dieux par leurs exigences étroites et égoïstes. En commentaire des mots de Jésus contre le bavardage dans la prière, le P. Lagrange écrit :

Peut-être, quelques prières récentes tombent-elles sous le reproche ici formulé, mais l'Office liturgique et le rosaire non pas, car ce ne sont point des prières ou chacun plaide sa cause auprès de Dieu avec tous les artifices de la persuasion; ce sont des élévations ou chacun s'associe à l'Eglise pour louer Dieu et lui exprimer des besoins généraux dans des termes traditionnels.

Ces « prières récentes » auxquelles il est fait ici allusion font songer par exemple aux prières composées par Erasme.

* * *

Il faut n'avoir jamais dit son chapelet, seul dans le silence, ou perdu dans la foule du peuple chrétien, pour faire des objections à cette admirable prière, la dernière peut-être que nous pourrions

¹ *Ibid.*, n° 22.

² *Epist.*, CCXI, n° 7.

³ De Sermonibus Domini in Monte, lib. II, n° 12.

faire encore dans notre lit de souffrance et qui résume si admirablement à la fois toute l'attente de l'Ancien Testament et tout le message de l'Évangile, ses joies qui purifieront les nôtres, ses douleurs qui tempéreront les nôtres, ses triomphes qui absorberont les nôtres. Mais notre dessein n'est pas, dans ces pages, de l'expliquer. Il n'est que de rassembler quelques témoignages, dont l'un est inédit, qui s'y rapportent.

D'abord, celui de Lacordaire. Il date de bientôt cent ans, mais il garde toute sa valeur. Il se trouve dans la *Vie de saint Dominique*¹:

Lorsque l'archange Gabriel, fut envoyé de Dieu à la bienheureuse Vierge Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu dans son chaste sein, il la salua en ces termes: *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes*. Ces paroles, les plus heureuses, qu'aucune créature ait entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens, et du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire à la Mère de leur Sauveur: *Je vous salue Marie...* Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans ses flancs très purs le Verbe de Dieu; et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, qui furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent.

Or, quoique les chrétiens eussent coutume de tourner ainsi leurs cœurs vers Marie, cependant l'usage immémorial de cette salutation n'avait rien de réglé et de solennel. Les fidèles ne se réunissaient pas pour l'adresser à leur bien-aimée protectrice; chacun suivait pour elle l'élan privé de son amour. Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer à la salutation angélique, et que cette clameur commune de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un plus grand empire. La brièveté même des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois comme ces acclamations uniformes que la reconnaissance des nations jette sur le passage des souverains. Mais la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit. Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attachait la pensée d'un des mystères de notre rédemption, qui furent tour à tour pour la bienheureuse Marie, un sujet de joie, de douleur et de triomphe. De cette manière, la méditation intime s'unissait à la prière publique, et le peuple, en saluant sa mère et sa reine, la suivait au fond du cœur en chacun des événements principaux de sa vie...

Sa pieuse pensée fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire. Le peuple chrétien s'y est attaché de siècle en siècle avec une incroyable fidélité... Qui n'a entendu, le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans récitant à deux chœurs la salutation angélique? Qui n'a rencontré des processions de pèlerins roulant dans leurs doigts les grains du rosaire, et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie? Toutes les fois qu'une chose arrive à la perfection et à l'universalité, elle renferme nécessairement une mystérieuse harmonie avec les besoins et les destinées de l'homme. Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole; celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours, il ne le répète jamais.

L'amour n'a qu'un mot qu'il redit toujours sans le répéter jamais. Quand Bernard de Quintavalle, disent les *Fiorelli*, commença

¹ Ch. VI.

à penser en lui-même que frère François devait avoir quelque grande grâce de Dieu, il l'invita pour le souper et pour la nuit et lui fit préparer un lit dans sa propre chambre où brûlait une petite lampe. François, pour cacher sa sainteté, dès qu'il fut entré dans la chambre, se jeta sur le lit et fit semblant de dormir. Et Messire Bernard, semblablement, commença de s'étendre et de ronfler comme s'il dormait profondément. De quoi saint François, croyant que vraiment Messire Bernard dormait, se leva dès le premier somme, se mit en oraison, levant les yeux et les mains vers le ciel, et avec très grande dévotion et ferveur, il disait: Mon Dieu, mon Dieu! et ce disant et pleurant abondamment il resta jusqu'au matin, répétant toujours: Mon Dieu, mon Dieu! et pas autre chose: *E così dicendo, e forte lagrimando, islette fino al mattutino, sempre ripentendo : Iddio mio, Iddio mio, e non altro...*

On lit, dans la première règle de saint François (1210-1221) :

Que les laïques qui savent lire le psautier puissent en avoir un. Quant aux autres, qui ne savent pas les lettres, qu'ils n'aient pas de livres. Que les laïques disent le *Credo in Deum* et vingt-quatre *Pater noster* et *Gloria Patri* pour matines; pour les laudes cinq; pour prime, le *Credo in Deum*, sept *Pater noster* et *Gloria Patri*; pour tierce, sexte et none, pour chacune de ces heures, sept; pour vêpres douze; pour complies le *Credo in Deum* et sept *Pater noster* avec le *Requiem eternam*; et pour les fautes et les négligences des frères, trois *Pater noster*, tous les jours.

* * *

Dans une conférence qu'il fit à Genève, devant un auditoire en majorité protestant, au printemps de 1914, je crois, M. Georges Goyau eut l'occasion de parler, à propos du chapelet, sur le verbalisme et l'acte de prière. Ce passage a paru depuis². Le voici:

D'être une prière machinale, mécanique, routinière et servile, c'est de quoi certains accusent le Rosaire; et si la façon dont parfois on le récite donne prétexte à ces jugements, il n'en est pas moins vrai que ces jugements mêmes, qui se flattent d'être éclairés, reposent, au contraire, sur une conception étroite et formaliste de la prière.

Ils accusent de psittacisme l'égreneur de rosaire, mais ce sont ces détracteurs mêmes qui, par leur attitude, paraissent ramener la prière à n'être qu'un pur verbalisme. C'est eux-mêmes qui attachent aux mots plus d'importance que ne permet de la faire une exacte philosophie de la prière.

Qu'est-ce donc que la prière parfaite? Ce sont des paroles brèves ou longues, s'achevant en un long silence durant lequel Dieu remplit la pensée. Ce qui rend les mystiques enviables, c'est l'indicible silence succédant, chez eux, aux paroles que, comme tous les chrétiens, ils articulent.

Les mots sont des béquilles à l'aide desquelles l'âme tente de s'élever, insensiblement, vers ce que j'appellerais l'état de prière, couronnement de l'acte de prière.

Les mots ne peuvent enfermer, ni tous les hommages, ni toute la gratitude,

¹ Les Opuscules de saint François d'Assise, Paris 1905, p. 43.

² *Autour du catholicisme social*, cinquième série, p. 31.

ni tout le repentir que nous devons à Dieu ; dans leurs aspirations, il y a de l'impuissance.

La prière tend à dépasser les mots ; elle n'accepte leurs rigides contours que pour s'en évader. Ces mots qui se murmurent, qui s'attardent, qui se répètent sur les lèvres priantes, font barrière entre l'âme qui prie et l'assaut des préoccupations extérieures ; mais l'âme qui prie ne leur permet pas, à ces pauvres mots humains, naturellement étriés et imparfaits, de faire barrière entre elle et Dieu. Par delà ces mots elle veut, si j'ose ainsi dire, penser Dieu sans leurs secours ; à l'abri de leur protection, elle tend aux intuitions qui se passent d'eux.

Mais voilà précisément ce que tente le Rosaire ; en essayant de deviner et de mesurer l'élan de la prière, c'est le Rosaire que nous avons défini.

Les *Ave*, dont l'un remplace l'autre, disent toujours la même chose ; et ce rythme exalte l'âme dans une atmosphère de prière. Il est scandé, ce rythme, par l'achèvement de chaque dizaine ; et chaque fois, c'est, pour l'âme qui prie, l'occasion d'une contemplation nouvelle. Les mots que les lèvres prononcent, protègent et soutiennent les méditations successives sur les mystères ; ils deviennent comme une écorce à l'abri de laquelle une sève spirituelle s'épanouit et circule ; la pensée priante les déserte en même temps qu'elle s'en imprègne. Au-delà d'eux, quinze fois de suite, elle contemple les mystères dont elle se réjouit, dont elle souffre et dont elle triomphe ; l'atmosphère même qu'ils lui composent est propice et nécessaire à cet essor. Cette prière qui paraît esclave est la plus émancipée de toutes ; cette prière qui paraît verbale est la plus spirituelle de toutes ; cette prière rudimentaire est la plus contemplative de toutes, et peut devenir la plus personnelle de toutes.

Sur le canevas que l'âme s'impose, la méditation, à son aise, à son gré, tisse l'image vivante de quinze mystères ; et qui dira tout ce qui peut exister d'originalité puissante dans les contemplations de certains humbles qui, courbés apparemment sur leurs grains de chapelet, prennent leur envolée, bien loin des *Ave* ? Le Rosaire, pour eux, c'est, si l'on peut dire, une longue « distraction » vers Dieu ; dans la direction qu'impriment leurs lèvres, leur âme monte et s'élève ; il semble qu'elle laisse les mots derrière elle, et devienne ainsi plus proche de Dieu.

Telle est l'inouïe richesse de cette oraison des humbles. La plus profonde des prières et en même temps, la plus coutumière, la plus accessible à tous. L'art de lire les cathédrales, que le peuple a perdu depuis qu'il lit les livres, aidait à cette appréhension des mystères par le peuple croyant : les verrières lui redisaient l'histoire de Dieu, joies et douleurs ; les rosaces lui promettaient le règne de Dieu, la gloire. Les doigts suivaient les *Ave*, les yeux suivaient les scènes de vitraux ; et les âmes montaient, montaient toujours.

*
*
*

Une sténographie de la conférence de M. Georges Goyau fut alors envoyée, par une de ses amies catholiques, à M^{me} Pieczynska, qui m'a bien sûr toujours paru loin d'entendre la signification profonde et intégrale du mystère de l'Incarnation et par conséquent du catholicisme, mais qui du moins comprenait suffisamment du catholicisme pour ne point crier au paganisme là où il n'y a qu'une merveilleuse adaptation des besoins humains les plus authentiques aux plus pures exigences divines. J'ai pu retrouver la réponse qu'écrivit alors à son amie M^{me} Pieczynska :

La conférence Goyau ! J'en avais entendu parler, et spécialement du passage sur le Rosaire ; j'ai été bien heureuse de la lire tout entière et d'en copier quelques pages. Ce passage est en effet admirable, et je crois que cette analyse de la psycho-

logie de la prière répond à la vérité. Je l'ai observé en moi et chez d'autres, lorsque je vivais parmi des catholiques. Depuis lors, j'ai eu des amis protestants qui *cherchaient* la voie de la contemplation silencieuse, et j'ai été bien frappée de voir qu'ils étaient amenés à une méthode qui a des analogies avec le rosaire. Ils pratiquaient la prière en réitérant longuement une seule et même intercession, ou un « acte » de foi ou d'invocation, de telle sorte que leur pensée devenait passive, et que l'âme recueillie entrait dans un état de méditation qui est au-delà des paroles.

Et je me souvenais d'avoir vu, dans des églises de Pologne, de pauvres femmes récitant leur rosaire, et dont le visage prenait justement cette expression de repos profond et de paix qui accompagne la contemplation.

Souvent j'ai fait part de cette analogie à ces amis, en leur disant que ce qu'ils cherchent avec tant de peine, de très humbles catholiques le possèdent et le pratiquent de tous temps. J'ai donc été ravie de voir ces idées énoncées si admirablement par M. Goyau — et heureuse aussi de constater qu'elles avaient été comprises et accueillies par l'auditoire, comme je suis sûre qu'elles n'auraient pas pu l'être il y a vingt ou trente ans. Il y a certainement un travail qui se fait chez beaucoup de protestants d'âme religieuse dans un sens qui les rend capables de mieux comprendre les catholiques.

Il suffit parfois d'un témoignage sincère pour provoquer les âmes à la réflexion et leur faire envier ce qu'elles méprisaient ou redécouvrir ce qu'elles possédaient. C'est la raison qui nous a mu à rassembler ces belles citations.

CHARLES JOURNET.

BIBLIOGRAPHIES¹

CARMEL D'AVIGNON, *Marie de la Trinité*. Lettres de « Consummata » à une Carmélite. En dépôt au Carmel d'Avignon, 15 fr. (argent français).

La vie de Marie-Antoinette de Geuser, par le R. P. Plus, S.J., a rencontré de nombreux et fervents lecteurs. Tous, ont admiré la haute vertu de cette jeune fille, aînée de douze enfants, dont neuf garçons; elle seconda ses parents dans l'éducation des plus petits; elle fut la conseillère, très consultée, de tous; elle gouverna la maison pendant les maladies de sa mère avec autant de sens pratique que de vaillante autorité. Et, dans sa famille, parmi sa « bande » de garçons, quinze, dix-huit frères et cousins, elle monta jusqu'aux sommets de l'union mystique transformante.

Cette ascension, nous la pouvons suivre dans son journal, publié par le P. Plus, avec des fragments de sa correspondance à son oncle de Grand-maison, Jésuite, sous le titre: *Consummata*, et mieux encore dans les lettres adressées à une Carmélite du couvent de Pontoise, que le Carmel d'Avignon vient d'éditer.

Consummée en la volonté de Dieu, telle est bien la note caractéristique de cette existence sans événements extérieurs, mais si douloureuse et si aimante. On ne saurait dire en un bref compte-rendu ce que comporte de crucifiante abnégation un pareil abandonnement au bon plaisir divin. Il faut avoir lu la Vie de Marie de la Trinité, prendre ce volume de lettres, plus accessible que le journal, et le méditer lentement. Cent fois elle s'excuse de ne pouvoir dire ce qui est indicible, l'action de la grâce en son âme. On s'étonne cependant de l'art et de l'aisance avec lesquels cette jeune fille de vingt ans, cultivée à vrai dire, exprime avec clarté, avec bonheur, ce que de doctes théologiens ont tant de peine à nous expliquer,

ce que, dans notre indigence surnaturelle, nous avons tant de peine à comprendre.

Comment, par exemple, l'âme unie à Dieu s'ordonne à tout ce qui vient de Dieu: « Comme tout en Jésus a été orienté vers la Rédemption pour la gloire du Père, de même, elle veut faire converger tout ce qui est en elle vers l'édification de cette Œuvre qu'Il a fondée dans son sang et qu'Il achève par son Esprit avec la coopération de ses membres vivants dont nous sommes. Toute sa vie est donc concentrée en cet acte unique de la vie de Dieu en Lui-même et en dehors de Lui. C'est la tranquillité dans l'ordre en même temps que l'activité affranchie de toute entrave. L'âme milite dans la paix, parce qu'elle travaille juste dans le sens des décrets éternels. Elle sait que la Volonté de Dieu s'accomplit parfaitement pour sa plus grande gloire, car si la volonté humaine limite souvent la toute-puissance divine, cette toute-puissance en triomphe encore et fait une Œuvre magnifique avec les matériaux qui lui restent. Cette victoire de la force de Dieu sur la liberté des hommes qu'Il laisse agir cependant, est une des choses les plus adorables du plan divin.

« L'âme vivant dans l'Esprit-Saint de la vie du Christ au sein du Père a de plus en plus conscience de l'Ineffabilité de son Dieu, en même temps que de sa Réalité, et cela la pousse à fermer de plus en plus les yeux à toute limite pour se donner sans réserve. Elle a besoin de croire, d'espérer et d'aimer d'une façon digne de Celui qui est l'objet de ces vertus; elle a besoin, en un mot, de traiter Dieu en Dieu, et, pour cela, il lui faut sortir de tout ce qui est fini pour se perdre dans l'Infini. Et c'est là qu'il fait bon croire, espérer et aimer sans limite pour sa gloire... Et c'est possible, lorsqu'on n'attend plus rien que de Lui... »

E. D.

¹ Dans l'étude du précédent fascicule, sur *La prédestination d'après saint Thomas d'Aquin et Calvin*, le texte de la p. 91, ligne 3, altéré par une inadvertance, non de l'auteur, mais du correcteur, doit être, comme l'indique le contexte même, rétabli ainsi: « La prédestination, *présupposant l'élection*, présuppose en Dieu la volonté, de nous donner la vie éternelle et de nous la donner à cause de la grâce; d'une manière semblable la réprobation, *présupposant la non-élection*... ». Cf. saint Thomas, I, qu. 23, a. 3 et 4.

DOM BÈDE CAMM, *De l'anglicanisme au monachisme*, Journal d'étapes d'un converti, traduction de Ch. Grolleau. Collection *Pax*, Desclée, de Brouwer, Paris et Bruges, 1930, 5 fr. (argent français).

Dieu n'a pas à suivre nos voies; nous aurions mauvaise grâce à lui imposer les « étapes » de notre logique, pour convertir les âmes, surtout s'il s'agit d'Anglais. Les vérités apparaissent donc dans le ciel de la foi de Camm un peu comme les étoiles au Ciel d'un beau soir d'été, sans ordre apparent, une ici, l'autre là, — et il arrive un moment où le ciel est plein. En 1890, le ciel était plein; loyal envers la vérité toute sa vie, Camm abjure alors à Maredsous, puis y devient Dom Bède une année plus tard. Tout cela nous est conté par le « héros » de l'histoire lui-même, avec simplicité, avec sérénité, comme s'il était question d'un tiers, parfois avec une pointe d'humour, — et c'est d'un poignant intérêt.

E. D.

Les Echos de St-Maurice, juillet-août 1930, janvier-février 1931.

Ces deux fascicules de luxe, ornés d'illustrations et de beaux bois du chanoine E. Voirol, et qui sont destinés à commémorer l'un le dix-neuvième centenaire de saint Augustin, l'autre le bi-millénaire de Virgile, témoignent à leur manière de l'admirable essor qu'a pris, depuis vingt ans, l'Abbaye de St-Maurice.

Dans le second, de très belles reproductions soit de Virgile, soit d'Aymon de Montfalcon dont on connaît la devise virgilienne: *Si qua fata sinant*. Une étude de M. Georges Goyau sur *Virgile chrétien*: « Glorieuses sont les œuvres où les siècles ultérieurs découvrent de nouvelles beautés: on leur rend cet hommage, qu'à l'avance elles satisfaisaient certaines aspirations esthétiques dont l'époque qui les vit éclore n'avait pas encore pris conscience. Mais plus glorieuses encore sont les œuvres où les générations futures croiront pouvoir discerner des vérités nouvelles, inaperçues pour les premiers lecteurs, et dont l'écrivain, même, n'avait pas toujours entrevu toute la portée. L'âme moderne, spectatrice et bénéficiaire du fait chrétien, lut Virgile, depuis le haut moyen âge, avec des yeux plus pénétrants que ne le pouvait lire l'âme antique. Il y a dans l'œuvre de Virgile une sorte d'au-delà, que l'âme moderne découvrit, et que pieusement, elle contempla, jusqu'au jour où, s'incarnant dans le génie de Dante, elle investit Virgile, dans la *Divine Comédie*, d'un rôle qui paracheva sa gloire. » Une *Introduction à l'étude de Virgile* du chanoine

N. Viatte dégage d'une manière très vivante et amplifie la leçon de Virgile. (On pourrait supprimer sans inconvénient la narration, trop collégienne, intitulée *Si Virgile revenait...*)

Dans le premier fascicule, d'intéressantes *Notes iconographiques* sur saint Augustin, du chanoine Voirol; une analyse, à propos de saint Augustin, des causes de la séduction éternelle du manichéisme, par le chanoine Viatte, des études historiques instructives sur la *Règle de saint Augustin* et sur le *Monachisme augustinien* de Dom Lambot et du chanoine Dupont-Lachenal.

Ces deux fascicules représentent un bel effort et beaucoup de goût.

C. J.

R. P. MÉZARD, O.P., *La moëlle de saint Thomas d'Aquin, ou Méditations tirées de ses œuvres et distribuées pour tous les jours de l'année*, traduction par un religieux du même ordre. Paris, Lethielleux, 1930, 2 vol. de 452 et 351 p.

Cet ouvrage de titre un peu archaïque, mais de confection récente, offre pour tous les jours de l'année, dans une langue humble, tranquille, transparente, des passages traduits des différentes œuvres de saint Thomas et relatifs aux sujets de la vie intérieure.

Les âmes contemplatives, qui ne peuvent lire le saint Docteur dans l'original, y trouveront, sous une doctrine très simple d'apparence, la paix de sa lumière.

Le texte a été rassemblé et traduit avec beaucoup d'amour et de piété filiale. Il est divisé avec intelligence. La table des matières permet de retrouver aisément les différents sujets. Nous pensons qu'il peut rendre ainsi quelque service aux prêtres qui sont dans le ministère et qui voudront trouver, sans trop de recherche, une doctrine sûre, simple et immédiatement utilisable.

C. J.

XV Centenario di S. Agostino. Numéro commémorativo di *Vita e Pensiero*, rassegna italiana di cultura, anno XVI, vol. XXI, fasc. VIII-IX, Agosto-Settembre, Milano 1930.

Ce numéro commémoratif donne, par une série de quatorze articles, une vue générale de la vie de saint Augustin, de sa doctrine et de son influence à travers les siècles. Une introduction de la rédaction esquisse le milieu historique dans lequel la pensée augustinienne est née et s'est développée; elle en montre l'actualité, propose les problèmes modernes soulevés autour du docteur de l'Eglise et termine par quelques pensées sur la doctrine augustinienne de la Providence, régu-

latrice suprême des événements. Ici la situation politique transpire quelque peu. L'article du R. P. Aug. Gemelli, recteur de l'université catholique de Milan, renseigne sur la littérature moderne, met en relief la grandeur du saint, relève les caractères de sa pensée: La haine du péché chez saint Augustin, son cœur et son intelligence, notre vie dans le Christ. Faire aimer et faire lire saint Augustin est le seul but de l'article. Le P. J. Semeria parle de la « romanité » du docteur africain. Si l'origine romaine de saint Augustin est très discutée, sa latinité spirituelle ne l'est guère. Amateur passionné de la Rome historique, Augustin l'est plus encore de la Rome chrétienne. Malgré la décadence de l'empire Augustin entrevoit des horizons plus larges: La Rome chrétienne, c'est-à-dire le centre du christianisme, n'a pas de fin parce que son sort est lié à celui de l'Eglise du Christ. *Ubi Petrus ibi Ecclesia*. L'article ne manque pas d'idées suggestives. Mgr Fr. Olgiati montre l'influence du docteur d'Hippone sur la théologie médiévale, sur un saint Grégoire, un saint Anselme, saint Bernard, saint Bonaventure. Saint Thomas lui-même n'échappe pas à l'augustinisme dans son Commentaire des Sentences. Cette même influence se fait sentir dans la littérature italienne du moyen-âge, dans la philosophie de Descartes et de Leibnitz. Au XVII^{me} siècle Bossuet paraissait une incarnation vivante de saint Augustin. D'autre part les réformateurs, eux-aussi, et plus tard les Jansénistes se réclamaient de l'évêque africain. Clair et profond est l'exposé de M. F. Meda: « Le maître de l'histoire et le *De Civitate Dei*. » C'est la théorie augustinienne de la Providence en tant qu'elle renferme les principes de la philosophie de l'histoire. Le P. J. Busnelli, rédacteur de la *Civiltà Cattolica* tient que l'auteur de la *Divine comédie* connaissait saint Augustin plus qu'il ne paraît à première vue. M. P. Rotta décrit « Le drame de la pensée chez saint Augustin ». L'attitude favorable de saint Augustin à l'égard de la philosophie, en tout cas au commencement de sa carrière, est soulignée avec raison. En pays d'occident, c'était une innovation. Mais je doute, qu'Augustin se soit affranchi complètement des éléments néoplatoniciens hétérogènes (p. 512). S'il en était ainsi, on ne parlerait pas tant de l'illumination augustinienne. Dans nombre de questions saint Augustin a subi une évolution qui a nécessité des Rétractations. La différence capitale entre la cosmologie grecque et augustinienne qui consiste dans la liberté de la création est avantageusement marquée. Du problème délicat de la grâce s'occupe le P. C. Butti. L'auteur se contente de donner les grandes lignes sans

entrer dans une discussion approfondie des problèmes théologiques qui aurait sans doute dépassé le cadre de la Revue. Le travail de M. Latanzi oriente sur les luttes théologiques du IV^{me} au V^{me} siècle en Occident. Les nombreux écrits antiariens de saint Augustin parmi lesquels se trouve le *De Trinitate* auraient exigé, me semble-t-il, une mention de l'arianisme et des luttes christologiques en général. Le sujet épineux mais très augustinien de « la charité illuminante » est traité par Mgr Ed. A. Fabozzi. Encore ici, il s'agit plutôt d'une orientation générale, d'ailleurs très oratoire, que d'un exposé de la théorie de la connaissance. La conception augustinienne du pouvoir politique nous est présentée par le directeur de l'*Osservatore romano*, M. J. Della Torre. L'origine du pouvoir civil est divine. Son rôle est d'être un instrument fidèle et docile de la Providence. Saint Augustin ne s'occupe pas trop de la forme du régime. Il a cependant une prédilection pour la monarchie. Un bon exposé de la conception augustinienne de la société civile est donné par le P. H. Mariani. La théorie du docteur de l'Eglise est mise en regard des idées philosophiques et juridiques des anciens Grecs et Romains. Il existe une certaine parenté entre les Pères de l'Eglise et le stoïcisme. La pleine lumière a été apportée par la révélation, première source de la doctrine de saint Augustin. Quant à l'origine de l'Etat le P. Marianni rejette le pessimisme augustinien, soutenu avant tout en Allemagne. Selon saint Augustin l'état n'est pas une suite du péché d'Adam, mais il tire son origine « de l'inclination de l'homme de vivre en société avec ses semblables et de la nécessité d'assurer aux divers peuples le développement normal de la vie sociale ». M. A. Cojazzi enfin résume la doctrine ascétique qui a exercé une influence hors pair sur la mystique du moyen âge. Cependant, on cherche en vain dans cet article quelques mots sur les rapports incontestables qui existent entre la mystique néoplatonicienne et celle de saint Augustin. Une critique du livre de J. Pappini « S. Agostino » termine la série des articles. Tout en admettant la haute valeur de cette publication, M. F. Meda n'hésite pas à dire que l'art y prévaut sur l'histoire. Le style vigoureux, « dynamique » de Pappini met trop à nu certains événements de la jeunesse du grand saint. La deuxième édition a été retouchée. Mais elle aussi n'est pas complètement épurée des passages qui pourraient blesser des sentiments délicats.

Par ce beau cahier de plus de cent pages in-quarto *Vita e Pensiero* a donné suite à l'appel du S. Pontife de célébrer dignement le quinzième

centenaire. On n'y trouve pas de dissertations critiques, mais conformément au but de la Revue, des renseignements généraux, destinés à un public plus vaste. Une série de travaux sur le même sujet, mais avec un autre but que publieront des professeurs et des élèves de l'université catholique de Milan, a été annoncée, dans ce même numéro commémoratif, par le recteur de l'université.

O. P.

P. CHEMINANT, Prof. au G^e Séminaire de Rennes, *Précis d'Introduction à la lecture et à l'étude des saintes Ecritures*. Paris 1930, André Blot, éditeur, 2 vol. avec tableaux synchroniques et synoptiques.

Volume I. — *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*. — Quiconque veut aborder le texte de la sainte Bible pour le lire, le comprendre et le goûter, a besoin d'être « introduit » dans ce sanctuaire qui recèle tant de mystères, il a besoin d'un guide pour le conduire à travers les sentiers de cette forêt souvent touffue et obscure. C'est pour quoi il cherche un bon ouvrage d'« Introduction ». Il en existe de très sûrs et de très savants qui portent ce titre. Mais réalisent-ils parfaitement ce qu'on attend d'eux ? Pas toujours. Parfois même les meilleurs, au lieu d'« introduire » dans le sanctuaire ne seraient-ils pas plutôt de nature à en éloigner le débutant.

L'auteur ne fait pas, de chaque livre, une analyse détaillée; il ne s'attarde pas à énumérer les nombreuses hypothèses sur la composition et l'origine humaine de certains d'entr'eux; mais il en dégage suffisamment l'idée essentielle, qui permet de suivre dans la lumière la ligne ascendante de la Révélation. Il a raison en particulier de nous montrer dans l'histoire et les oracles de l'Ancien Testament, la préparation non seulement du Christ-Messie, mais aussi de son royaume, de son corps mystique qui est l'Eglise. Aussi l'Apocalypse de saint Jean tient-elle dans le plan général une place de choix. Loin d'être traitée comme un appendice final, en marge du tout, elle est regardée à juste titre comme le couronnement de tous les autres livres. D'une part, l'auteur nous fait déjà soupçonner l'aurore de la Jérusalem nouvelle, dès les règnes de David et de Salomon; d'autre part, il montre que l'Apocalypse n'est pas aujourd'hui un livre mort, mais qu'elle reste la magnifique *sursum corda* adressé aux chrétiens dans leurs épreuves. « Ces pages qu'on ne lit pas assez, demeurent singulièrement vivantes et bienfaisantes pour les chrétiens: vision rayonnante de l'Eglise qu'on aimera regarder longue-

ment dans le silence et le recueillement, un peu comme on contemple les cortèges angéliques de Fra Angelico, ou l'adoration de l'Agneau de van Eyck, convaincus d'ailleurs que nous faisons partie de cette procession, que nous avons notre note à donner dans cette harmonie, que toutes ces beautés sont nôtres, que nous devons veiller à ne pas faire tache dans cet ensemble. » (p. 382.)

Ces dernières lignes laissent entrevoir ce que l'on ressent à travers tout l'ouvrage: un grand amour et une méditation approfondie de l'Ecriture sainte; amour d'ailleurs éclairé par une science sûre, avertie sur les travaux récents, mais discrètement cachée dans les notes, science mûrie par une longue expérience dans l'enseignement de l'exégèse. Nous aimons à relever aussi la loyale simplicité avec laquelle, l'auteur cite les ouvrages dont il s'est inspiré plus ou moins largement, car il n'a pas la prétention d'avoir fait, en tout, œuvre de première main.

A la lecture de ce volume, nous avons éprouvé une seule déception: c'est la brièveté avec laquelle sont touchés certains sujets importants où l'on serait heureux de connaître plus explicitement la pensée de l'auteur: ainsi par exemple les premiers chapitres de la Genèse, qui sont cependant fondamentaux au point de vue de la Révélation de Dieu, du Christ, et de l'Eglise, occupent une place minime, et se trouvent perdus au milieu du chapitre sur Moïse. Cela nous semble une lacune. L'auteur nous répondrait sans doute qu'ainsi l'exigeait le plan de son ouvrage.

Volume II. — *Histoire du canon, du texte, et des versions. Inspiration. Herméneutique*. — D'ailleurs moins originale que le premier, ce deuxième volume n'en mérite pas moins l'attention.

Les chapitres sur l'histoire du canon, du texte et des versions n'offrent rien de spécial à noter, sinon que l'exposé en est très vivant, et les conclusions sages et lumineuses.

« Les pages mouvementées de cette histoire sont, pour qui sait lire, une éloquente manifestation de la vie chrétienne et de la vie de l'Eglise. Elle nous montre le souci qu'eut toujours l'Eglise de conserver dans leur intégrité et leur pureté les divines Ecritures; elles nous disent l'amour des chrétiens de tous les siècles pour la parole de Dieu.

« Les hésitations devant certains écrits d'origine apostolique et l'acceptation momentanée de tels autres que les apôtres n'avaient point garantis nous sont preuve de la préoccupation qu'on avait de ne rien accepter de douteux et de ne rien perdre d'authentique.

« Les revisions plus ou moins adroites parfois du texte biblique, nous disent le souci qu'on avait de posséder et d'assurer un texte complet et correct. Les versions multiples qui sont faites des livres saints témoignent du désir qu'avaient les âmes chrétiennes de lire et de méditer le texte sacré.

« La splendeur de certains manuscrits chantent l'amour et la religion de ceux qui les écrivirent et de ceux qui les firent exécuter. Mais les moindres fragments de papyrus et les plus pauvres *ostraca* révèlent de façon plus touchante peut-être, la foi des chrétiens plus humbles, qui cherchaient, eux aussi, la consolation des Ecritures. » (p. 137.)

Les esprits curieux regretteront là aussi que, les grandes questions de l'inspiration et de l'inerrance soient traitées d'une manière trop succincte. Mais sûrement chacun se délectera dans la dernière partie, intitulée : *La lecture et l'étude de la Bible*. C'est en somme un petit traité d'herméneutique ; mais au lieu d'être présenté d'une manière sèche comme une énumération de règles, c'est une causerie alerte sur la manière dont il faut s'y prendre, et les dispositions psychologiques, surnaturelles, qu'il faut apporter pour étudier avec fruit la Bible. Et comme dans la Bible, les livres sont forts différents les uns des autres, l'expérience de l'auteur lui suggère des conseils spéciaux, très judicieux pour chaque groupe de livres : comment et dans quel esprit étudier les livres historiques de l'Ancien Testament, les prophètes, les psaumes, les Livres de la Sagesse, les Evangiles, les Epîtres de S. Paul. C'est une reprise et une application, au point de vue pratique des idées émises dans le premier volume au point de vue historique et doctrinal.

Les deux volumes s'harmonisent donc bien ensemble, ils forment un tout, complété par un petit fascicule comprenant des tableaux synchroniques et synoptiques clairement exécutés.

Ce « Précis » est appelé à rendre certainement de grands services, non pas à ceux qui, déjà initiés aux questions bibliques, voudraient chercher la solution de problèmes particuliers, mais à tous ceux qui voulant éclairer leur foi, désirent être « introduits » dans le sanctuaire de la parole de Dieu, pour la mieux comprendre et la mieux aimer.

M. O.

Abbé G. JACQUEMET, *L'Education de la Pureté*, 218 p., Bloud & Gay, 12 fr.

Un livre délicat, prudent, nuancé, dont l'intention est d'aider les parents à remplir un devoir de conscience grave, à rompre un silence que le cardinal Verdier qualifiait récemment de crimi-

nel. Quand je lis de pareils ouvrages, deux obsessions me hantent l'esprit.

D'abord, combien d'enfants ont encore besoin de pareilles initiations, à douze ans, à quatorze ans ? Les petits paysans ont sous les yeux le spectacle quotidien des animaux domestiques, dans les oreilles les discussions d'un entourage intéressé au renouvellement de ses étables. Dans les villes, les enfants du peuple sont entassés dans des maisons-casernes, dans des chambres insuffisantes, dans des lits encombrés ; il y a les corridors, les cours, la rue, les jeux et les polissonneries. Qu'on lise les enquêtes sur les logements ouvriers ! Combien restent-ils ceux qui ont besoin d'initiation au cours de l'adolescence ? Quelques rares fils de bourgeois, — pour autant que les livres et les camarades ne les ont pas instruits. La besogne est à la fois plus facile et plus difficile. Plus facile parce qu'on n'a pas à user de tant de circonlocutions. Plus difficile, parce que c'est une imagination souillée qu'il faut rendre propre.

Ensuite, combien de parents sont aptes à donner cet enseignement avec la délicatesse de touche et la hauteur de vue qu'il faudrait ? Les uns sont brutaux, grossiers, matériels. Que d'enfants valent mieux que leurs parents ! Que de catéchistes et de maîtres rencontrent dans les familles mêmes l'obstacle à leur action éducative ? D'autres n'osent pas ou ne veulent pas. De nombreuses statistiques ont été faites sur ce point. Les plus pessimistes admettent 1% ; les plus optimistes ne dépassent pas 5%. Cinq pères ou mères sur cent ont le courage de remplir un devoir qu'on déclare impérieux ! Ce n'est pas une raison pour ne pas s'efforcer de les y rendre attentifs et mieux aptes. Le livre de M. l'abbé Jacquemet y servira.

E. D.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE, *Le Livre de Jacqueline*, collection du « Roseau d'Or », Plon, Paris, 1930.

Une fillette, née pendant la guerre, morte en 1925, à l'âge de 9 ans. Et, pour dire sa courte vie, 349 pages. C'est beaucoup, presque trop. Les mères, cependant, celles qui le sont, celles qui souhaitent le devenir, ne trouveront pas ce livre long. Il est si sincère, si discret, si chaud, si vivant, dans ses « pages de joies » comme dans ses « pages de deuil » ; et les quelques « pages d'espérance » qui le terminent aideront plus d'une pauvre maman à supporter telle déchirante douleur pareille à celle de la maman de Jacqueline. Le livre de Jacqueline ? peut-être plus encore le livre de la mère de Jacqueline. Les deux n'en font qu'un par l'amour maternel, par la souffrance, par la foi et par la charité. Les âmes y montent du

premier au dernier feuillet. C'est pourquoi ce livre est beau, qui est moins un livre que deux vies confondues.

E. D.

GAËTAN BERNOVILLE, *Lourdes*, Collection « Les Pèlerinages », Flammarion, Paris, 10 fr. (argent français).

Très beau livre, objectif sans doute, mais où la sympathie et la foi, loin d'obscurcir le regard, en renforcent le pouvoir de pénétration. « La faculté critique, c'est très bien. Mais pour qu'elle joue avec justesse, il faut avoir ressenti ce qu'on étudie, y avoir participé. On ne juge sainement et pleinement que de l'intérieur et en se donnant tout entier, parce qu'alors on saisit l'âme. » M. Bernoville a saisi l'âme de Lourdes, l'âme de supplication et l'âme de miséricorde. Il a bien fait de n'avoir pas insisté sur la pacotille des magasins. On peut vivre à Lourdes sans rien voir de la pieuse et hideuse marchandise, sans rien entendre du boniment charlatanesque des camelots. Lourdes, c'est la grotte et les hospices, les corps qui souffrent et les cœurs qui gémissent, mais dans un extraordinaire élan de foi et d'oblation. Le miracle, ce n'est pas qu'on revienne la chair guérie, mais que les âmes montent. Les miracles des corps sont peu nombreux; les miracles intérieurs des purifications et des acceptations sont insondables; on ose dire, les touristes mis à part, qu'ils se dénombrent au chiffre des vrais pèlerins.

E. D.

G.-K. CHESTERTON, *Hérétiques*, traduit de l'anglais par J.-S. Bradley, introduction de Henri Massis, « Le Roseau d'Or », 4^{me} série, Plon, Paris, 16 fr.

On ne saurait résumer Chesterton. On le lit. Dans *Hérétiques*, il a demandé à Wells, à Kipling, à Shaw, à d'autres de moindre importance, ce qu'ils pensaient de la vie, et du monde, et de Dieu. Il a démonté leurs réponses avec une acuité d'esprit, une perspicacité sans égales. Et, à la suite du tournoi, il s'est aperçu de la valeur de l'arme qu'il avait en main, constatant avec surprise que c'était elle et non lui qui avait vaincu: « Je ne l'appellerai pas *ma* philosophie, car je ne l'ai pas faite. Dieu et l'humanité l'ont faite, et elle m'a fait moi-même ». L'efficacité d'*Hérétiques* a conduit son auteur à *Orthodoxie*.

E. D.

JOSEPH JORDAN, *Le Passé de mon Pays*, esquisse de l'évolution politique, économique et sociale de la Suisse, Imprimerie St-Paul, Fribourg, 1929.

Le sous-titre de ce manuel d'histoire suisse indique le but et la méthode de l'auteur: l'enseignement de l'histoire devant concourir à la formation intellectuelle de l'élève doit lui donner une vue d'ensemble de la vie de son pays. De cette vie passée, les batailles, les victoires et les défaites, ne sont qu'une partie, encore que pleine de signification pour le reste des événements. Toutefois, c'est le mérite original de ce petit livre, de fournir, dans un si bref résumé, un tableau où revit l'histoire intégrale de notre pays. A noter surtout les chapitres de la fin sur les grandes transformations de la vie économique depuis le XIX^{me} siècle et sur la question sociale et tout au début, les indications précieuses, toutes sommaires qu'elles soient, sur la vie religieuse, intellectuelle et sociale des hommes des cavernes. On y reconnaît « l'homme éternel » de Chesterton.

L. B.

APOLLINE DE GOURLET, *Le Bienheureux Nicolas de Flue*. Publibroc, 53, rue Thiers, Marseille.

Nous connaissons peu notre « saint » national; nous ne l'invoquons pas assez. Voici donc qu'une étrangère nous offre un livre qui rendra sans excuse notre ignorance et notre négligence. L'auteur nous fait connaître en une langue claire et coulante le milieu, l'homme et surtout le serviteur de Dieu. J'entendais un jour accuser père Nicolas « d'abandon de famille ». Nous lisons dans sa biographie, d'abord, que ses nombreux enfants étaient presque tous élevés et se suffisaient à eux-mêmes, lorsqu'il les quitta; ensuite que leur mère avait les ressources et les qualités nécessaires pour continuer, avec les aînés, l'exploitation du domaine et la continuation de la vie familiale; enfin que Nicolas demeura toujours en relation avec les siens et ne négligea rien de ce qui pouvait leur assurer une honnête prospérité et promouvoir en eux la pratique des vertus de leur état. Nous souhaitons à ce livre une large diffusion dans nos foyers chrétiens.

E. D.

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

ARTICLES RELIGIEUX :: LIVRES DE PIÉTÉ

Genève :: Corratier 20 :: Genève

Téléphone Stand 17.93

Chèques postaux I. 1607

Somme théologique

de

Saint Thomas d'Aquin

en cours de publication
texte latin et traduction française

(Cette édition comprendra 30 volumes environ, format élégant, 10 x 17, chaque traité est présenté par un spécialiste, avec les textes latin et la traduction française, accompagnés de notes et appendices — Parait broché à 2.75 et 3 fr., relié 3.75 et 4 fr., suivant volume.

M. l'Abbé Ch. JOURNET

professeur au Grand Séminaire,
FRIBOURG

De la Bible Catholique

à la

Bible Protestante

1 volume fr. 1.90, franco 2.—

Utilisez chèques postaux I 1607.

CHANT GRÉGORIEN

EDITIONS RYTHMIQUES DE
L'ABBAYE DE SOLESMES

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES JEUNES

DÉPOSITAIRE DES

Editions Spes, Paris - Editions de la Vie spirituelle, St-Maximin

Librairie DE L'ART CATHOLIQUE, Paris

Editions liturgiques : Mame - Pustet - Dessain - Desclée & Cie.

Abbaye de St-André

Apostolat de la prière

Abbaye de Maredsous

Lophem-Lez-Bruges

Toulouse

Belgique

Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses, — Bibliothèque
Catholique Illustrée (Editions Bloud et Gay.)

Succès de l'année: **R. LEYVRAZ**

Les Chemins de la Montagne

1 volume Ars et Fides fr. 3.— (récit de sa conversion)

SERVICE DE COMMISSION

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologetique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques. Ouverture de comptes en francs français.*

**ABONNEMENTS A « NOVA ET VETERA » SANS FRAIS
ET A TOUTES REVUES CATHOLIQUES**

